

## **LA RAPSODIE DES CLOPORTES**

*Guy Sembic*

Cet ebook a été mis en ligne par [Edition999](#)

© Guy Sembic, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Le bateau pirate

... *Errances littératoques*

### I

Ils s'éveillent seuls au milieu de la nuit dans de grands lits défaits, un traversin tordu entre leurs jambes repliées...

Celui ou celle qui dort auprès d'eux a disparu, les volets battent, la tapisserie cloque telle une peau ébouillantée, la lampe sous le plafond se balance et, du grand lit défait, montent des ondes de suées...

Ils s'endorment sur des échelles dont les barreaux n'ont plus aucune consistance, et le plafond au dessus d'eux, goutte comme du chocolat blanc fondu...

Ils peignent à l'aube sur des draps tendus entre deux lampadaires, d'étranges visages et de grandes lettres déformées... Mais les couleurs se diluent à la lumière du jour se levant, les étranges visages et les grandes lettres se déforment et se meuvent tout au long des draps tendus qui se déchirent...

Ils funambulent sur des cordes usées, à seulement quelques pieds au dessus du marais...

Au volant de son énorme camion, le routier domine le paysage, l'autoroute, le ciel, l'horizon lointain, les fermes et les villages... Et brusquement tout se rétrécit, le paysage est aspiré, s'enroule comme de l'eau fuyant en tourbillon par le trou d'une baignoire. Et le trou lui-même se rétrécit.

Lorsque tout réapparaît normalement, pris de vertige, revenu de sa stupeur, le routier aperçoit une jeune femme faisant de l'auto stop sur la bande d'arrêt d'urgence, et des gens autour d'un véhicule accidenté... Et le cercle d'un tonneau, non pas de fer mais en or massif, sur une flaque de sang en forme de main : c'est l'alliance... que le routier n'a plus à son doigt... Et le routier demande à la jeune femme “vous n'avez pas vu mon camion?”

Ce sont ces certitudes heureuses, ces leurres en robe chic, ces régals fous d'une seule

fois ou de toutes les fois que...

Ce sont ces transes du cyclotron, ces évasions du baigneur de Pangée et des Marchés, ces poétitudes et ces littératoqueries... Et ces caddies pleins les veilles de fêtes, qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats...

## II

Pas un pèt d'ammour sur cet' putain d'Téterre !

Et le pire c'est les Souriches qui te trouent le cul encore plus profond que les Ryches... surtout quand la Kryzze leur égratigne le fromtom sous le museau pointu dentu, aux Souriches...

Et l'égal du pire c'est aussi les Gigaryches qui eux, mènent le monde par la Mécanique des Marchés et de la Finance...

Les réseaux du temps de la Fronde avant Louis 14, les Marchands et les Guildes, et les seigneurs et les évêques et les grands propriétaires fonciers de l'Ancien Régime... Tout ça, c'est des « enfants de choeur » en comparaison des Gigaryches du 21 ème siècle...

Et de tous temps, s'il n'y avait eu autant de Souriches, il n' y aurait pas non plus autant de Gigaryches parce que ce sont les Souriches qui font la puissance et le pouvoir et la fortune des Gigaryches...

Les Souriches, même, sont secondés par les Pôvres...

Les Pôvres qui, dès que leur bateau prend un peu moins l'eau, se mettent à ramer dans le sillage des rafiots des Souriches...

Ainsi va le monde...

Un bébé qui chie du miel trois matins seulement, vaut moins qu'un bébé qui chie de la purée de pommes de terre trois cents soixante cinq matins, mais le miel se vend mieux que la purée de pommes de terre et ce ne sont jamais les bébés qui chient du miel, qui manquent !

Y'a pas un pèt d'ammour sur cet' putain d'Téterre...

Et ça pue le cul et la bite et le fric et la crevette pourrie et les intégrismes ; et les pots de cornichons, de sauces aigres et de mayonnaise éventée de toutes les couleurs...

Même quand la fille est chic et belle et qu'elle sent la feuille de platane d'arrière saison et qu'elle te chatouille d'un joli sourire, tu te fais avoir en beauté !

Et qu'est-ce que ça donnerait encore et encore... Un troisième « m » à « amour » ?

## III

Une Grande Surface commerciale à la périphérie d'une grande ville...

Trois heures de l'après midi, une musique d'ambiance langoureuse et tristounette...

Peu d'affluence, des gens qui vont et viennent, mais à cette heure moins nombreux,

4

des femmes surtout...

Six caisses ouvertes sur les douze en tout, avec les deux caisses automatiques, de cette grande surface avec galerie marchande...

C'est l'Avent, et les rayons de chocolaterie, de confiserie, de décorations de Noël, de jouets, de téléphones portables, de télévisions, d'informatique et d'ordinateurs, de livres, de CD et de DVD... N'ont jamais été aussi garnis, et l'on voit même des piles très hautes, de boîtes de chocolats et de confiseries et de conserves, en forme de pyramides, disposées entre les rayons...

Un type surgit tout à coup, en trombe et venu d'on ne sait où...

Sans le moindre signe de colère sur son visage, sans un mot sans un cri, le plus naturellement du monde, il sort un couteau de sa poche et crève des packs de lait...  
Il se dirige ensuite vers les rayons des bouteilles de vins, liqueurs, apéritifs et champagnes, renverse plusieurs bouteilles, s'en saisit d'autres qu'il brise au sol...  
Il s'avance vers une pyramide de boîtes de conserve, et se met à lancer les boîtes en tous sens...  
En quelques minutes plusieurs rayons sont vidés de leur contenu, tout est cassé, renversé, répandu...  
Le type s'enfuit, brisant dans son élan, une porte vitrée...  
Et la musique d'ambiance, tristounette et languoureuse s'arrête...  
Une nuée d'oiseaux envahit la galerie marchande puis l'intérieur du magasin...  
Des milliers d'oiseaux regroupés en formations compactes, qui se posent sur les sacs de croquettes pour chiens et chats, éventrent les sacs et dévorent les croquettes...  
Un groupe de moineaux s'attaque aux barquettes de steaks hachés et de côtelettes de porc...  
Des pigeons fientent sur les fromages à la coupe...  
L'orage qui depuis le matin menaçait, soudain éclate dans toute sa violence...  
Panne générale d'électricité...  
De grands panneaux arrachés par le vent, volent sur le parking et des voitures sont renversées...  
Le type qui s'était enfui, revient dans le magasin et brise à coups de barre à mine les téléviseurs et les chaînes Hi Fi, défonce les machines à laver...  
Surgissent des milliers de hannetons et d'un bout à l'autre du magasin se répandent dans l'air ambiant, des fragrances de chien brûlé et de crevettes pourries...  
Un car de flics sur ses pneus à plat devant l'entrée béante jonchée d'éclats de verre, empalé sur un menhir-phallus, exulte de tous ses feux clignotants...  
Et le type de nouveau enfui, court, à califourchon sur sa barre à mine, poursuivi par un canard sans tête...

#### IV

Un maître de conférence avale les flèches d'un tir aux pigeons...  
Un ingénieur de l'Office National des Forêts marque les pages de ses livres d'art avec

5

des lambeaux de peau arrachés à ses fesses...  
Un petit enfant tombé de sa poussette casse ses jouets, brûle le museau de son hamster et dit que le bébé dans le ventre de la copine à sa maman est un con...  
Un marchand ambulant vend des montres sans heures et des pipes sans conduit...  
Dans une guitoune à frites et à merguez puent des pots ouverts de moutarde verte et volent des nuées de moucherons ...  
Chez un vendeur de poissons une vieille truite pakistanaise gigote dans un aquarium néo-zélandais...  
De drôles de drames dansent dans des bouteilles qui n'iront jamais à la mer...  
Un rire gras saute comme un bouchon de champagne au plafond et devient larme de

beurre tombant sur l'estrade où se tiennent raides et compassés des distributeurs de prix littéraires...

De vieux œufs et des loulous de poussière et des crottes de souris et des préservatifs usagés fripés et un sachet déchiré de purée en poudre jonchent un canapé abandonné dans une rue où ne demeurent que des fillettes pieds nus en haillons...

Un analphabète fort comme un boeuf chez son dentiste se plaint d'une dent qu'il s'est cassée en mangeant une courgette dans laquelle il y avait un intellectuel caché et déclare avoir avalé un petit morceau de tour Eiffel...

Les drôles de drames dans les bouteilles qui n'iront jamais à la mer ne dansent plus...

La truite pakistanaise a changé d'aquarium...

Dans la guitoune à frites ce sont les coccinelles qui ont remplacé les moucheron...

Les montres du marchand ambulant marquent toutes 25 heures moins le quart...

Le bébé qui était si con au dire du petit enfant qui a brûlé le museau de son hamster s'est suicidé dans le ventre de sa maman avant de naître...

## V

Béatement heureux dans le sens d'un bien être purement animal, tel par exemple un bovin ruminant aux gros yeux globuleux et inexpressifs, regardant passer des trains, indifférent aux averses qui se préparent et aux changements du ciel...

Béatement heureux dans le sens du bien être tout aussi purement animal, d'un humain le dimanche après midi vautré sur son canapé et regardant une série télévisée de TF1... Et toutes ces forces vives comprimées, ou éclatées ou pulvérisées ou broyées à l'intérieur d'un container soudainement rétréci et devenu un dé à coudre...

Un long dimanche d'hiver en rupture de contrat d'épousailles forcées, épousailles commençant toujours le lundi matin à l'heure de la réunion dans le bureau du manager...

Comme sur des îles très petites les gens sont des arbustes en buissons et allongent

6

leurs branches ou leurs ramures qu'ils entremêlent...

Et entre les îles si proches les unes des autres, sont des passes de profondeur immense jamais traversées...

La porte est seulement entrebaillée : tu restes sur le paillason... Et le chien aboie...

## VI

Cadavre en putréfaction d'un actionnaire de fonds de pension Américain sur un tas de claviers déglingués d'ordinateurs...

Vieux milliardaire cul-de-jatte en barboteuse, empalé sur un phallus d'orge mouillé de salive par une horde de miss...

Cerveille fossilisée de dinosaure lilliputien au fond de la sacoche d'un géologue Atlante momifié...

Fœtus étranglé dans une boîte de cassoulet obstruant la cuvette des WC d'un train de banlieue...

Poubelles renversées vomissant des têtes de chat et des calculatrices de poche dans le couloir des cuisines d'un lycée mandarin...

Un fil de fer tordu et rouillé dans la boue d'un pré, quelques poteaux de ciment brisés, une hirondelle foudroyée, une moitié de savonnette, un ballon crevé, un nounours guillotiné...

Et cette poule affolée qui traverse le chemin et bute dans le grillage de la clôture...

Cadavre, cervelle, poubelle, cocote déplumée.. Tout cela sous un ciel qui pue...

Dans les draps froissés que l'étreinte animale a souillés, le sommeil s'est vidé de tous les mauvais poèmes qui se balançaient déséchés et pourrissants, accrochés à la barre tout en haut de la Tour des Pendus...

Et gisaient entre les plis des draps, les fœtus têtes d'épingle des rêves pervers, les croûtes cloquées des souvenirs...

## VII

Slip sale

Bec qui pue

Robe tachée de sperme

Mouche bleue dans le pli d'un foulard

Frayeurs suspects

Ver de dent

Punaise calcinée

Bout de langue sur le chancre d'une verge

7

Viande qui tremble sous l'averse de grêle

Vinaigre de cornichon

Moutarde au sang noir

Mayonnaise éventée

Aigreurs qui régulent

Joies éclaboussées sur un tapis de danse

Pucerons vrombissant

Neuf écrit sur un œuf d'oie

Long râle un dix-sept après midi les volets clos

Petite craie bleue empanachée de foutre de verrat crissant sur le tableau blanc

Jupe fendue sur le galbe d'une jambe écorchée

Pied dans une bassine emplie de plâtre effrité

Visage quiqueté léché violé pétri mordu

Rancœurs béates ou souveraines s'écoulant toutes froides de la louche ébréchée

Quatre queues croisées à travers la déchirure d'une écharpe de jeune femme

Cirque effondré sur la place du bourg jonchée de toitures éclatées  
Rires gras aux haleines brûlantes de fours béants empuantis de résidus de grillades  
Mouchoirs durs et secs de crasses et de jutes  
Père Noël lubrique exhibitionniste ouvrant refermant sa houppelande  
Têtes encapuchonnées  
Visages pailletés  
Coulures  
Zobs jectifs  
Fêtes pétées  
Pffft  
Allo  
Bip Bip Bip...

## VIII

Des vaches naines  
Des oies rouges  
Des canards bec de louche  
Des coccinelles bleues  
Des humains à quatre pieds  
Des cochons éléphantins  
Les vaches parce qu'elles sont naines  
Les oies parce qu'elles sont rouges  
Les canards parce qu'ils ont des becs de louche  
Les coccinelles parce qu'elles sont bleues

8

Les humains parce qu'ils ont quatre pieds  
Les cochons parce qu'ils sont éléphantins...  
Tous, oui, tous menés au champ de foire  
Au bâton, à la trompette, en char à âne ou en turbomobile...  
uront-uls au Paradu ?  
Ce Paradu où toute la Crémation veut aller même les moutons cannibales ?  
Avec chacun son fruc, sa gouale  
Et son Égot charpenté en cathédrale et lourd de viande molle  
Et si...  
Pas le Paradu ?  
Et si...  
L'Enfore plutôt ?  
L'Enfore où vont les Ulumunus  
Les vaches éléphantines  
Les oies bleues  
Les canards bec de bite  
Les coccinelles vertes



Les humains à quatre mains  
Les cochons nains

Le Paradu

L'Enfore

Ou le Chatôt...

Oui, peut-être en définitive

Le Chatôt

Le Chatôt sans Chatelin sans ascenseur sans bals masqués ni visages caramélisés

Le Chatôt plutôt que le Paradu

Et le Procet plutôt que l'Enfore...

Le Procet dans la grande salle du Chatôt...

Le Procet sans Zuse sans couloirs sans verdique et sans gellule- de- roche- avec- juste- un- petit- trou pour laisser passer la poudre...

Le Procet d'une désespérante éternité et dans un abîme de solitude cosmique, se déroulant comme un tapis de feu, sans témoins, dans la grande salle du Chatôt...

Les vaches ne devaient pas être naines

Ni les oies, rouges

Ni les canards, bec de louche

Ni les coccinelles, bleues

Ni les humains, à quatre pieds

Ni les cochons, éléphantins...

Toute la Crémation ne devait qu'être feu puis poussière puis olive de roche puis de nouveau feu, poussière et olive de roche...

9

## IX

Le baudet boîteux, récalcitrant et au pelage ras couturé de cicatrices vertes, piétinait les petits anchois sacrés, s'enduisant les sabots de vinaigrette éventée dans la traversée du grand étang gelé.

Il avançait lentement, le baudet, suivi par trois grosses sauterelles mutantes, dont les flancs des ventres fuselages battaient tels des coeurs de pieuvre.

La maréchaussée en bottes de satin rose, fulminait de ces ruées de baudets surgis d'un paysage battu par des vents de plumes roulant dans des tourbillons de poussières d'alumine des croisillons torsadés arrachés aux arches des ponts de bois de la ville tout en haut des monts.

Putrécanti lavatory vécé cireur les p'tites mômes levant haut de grosses et longues carottes insultant les Kolporters du Grand Bazar investi mais inconquis...

Putrécanti la mouche en broche dans le petit étron séché d'une baleine naine échouée sur la plage des scooters enflammés.

Il n' y a pas de kiki heureux ni de mansuétudes autrement que caramélisées avec des pièces d'un euro pour les fentes des Grands Dadas... no/no non pas de Grands Dadas

qui trémoussent les rombières plus de 2 minutes avec déclenchement de la photo souvenir pour face-de-bouk.

Les vaisseaux pompiers et les forteresses de moutarde rouge juchées telles des buses empaillées sur des bouts ovales de poteaux de verre pilé, soutenus mordicus fanaticus par des hordes de séminaristes chevelus saladus, les uns venus de grands océans aux flots épais comme de la confiture, les autres bâties à la hâte en os de buses et en cordons noueux de moutarde durcie... Les vaisseaux pompiers et les forteresses de moutarde rouge, avec leurs armées de funambules aux javelots tire-bouchonnants et leurs escadrons de rapaces coccinelles aux cuirasses graisseuses, ne parvenaient pas à hégémonier sur le Grand Jardin en mille îlots dispersés sur l'océan du Milieu aux flots épais comme de la confiture.

Et ces gros vers blancs à têtes poilues qui se tortillent dans la mayonnaise, jutant et déféquant dans un délire obsessionnel tout caricaturant dans une insolation féroce alors qu'aussi étrange que cela soit, aucun rayon de soleil ne fuse de la longue et épaisse nuée fiente de pigeon empourrant les cieux scéléraux aux traînées violacées !

Juché, bandant et pouffant, le Korbo sur sa turbolette à gaz, faisait éclater trois pneus à l'heure en dérapages incessants sur la place du village pendant que des hordes de rats noirs à courte queue escaladaient l'enceinte en ciment de la fontaine à eau.

L'on avait rempli le bassin de petites truites que des touristes descendus d'un grand autobus, essayaient d'attraper dans leurs doigts afin de les jeter aux rats noirs qui, tels des ragondins familiers, grimpaient le long du pantalon de quelques touristes

10

encasquettés arborant des maillots avec écrit dessus "je suis amazon" !

Niqués/niqués, féroce et profondément niqués, les putrécati et les aligators de kermesse, les rondouillards aux bourses pétillantes, les enulatory vécé cireurs, les animalcules et les manuscules se bousculant pour entrer dans le Grand Jardin, et les gros Krokos au poitrail endiamanté et aux fesses écussonnées, enfin empuantis dans leurs outrageants fortins par les gaz délétères de péteurs encapuchonnés, et bombardés de gros hannetons allumeurs de feu.

Niqués jusqu' en dessous de l'os de leur cul , le grand fotou originaire de Toktoutou, le berger truand des baudets indociles spoliés sans qu'ils le sachent, les Grands Gouroux des évéchés de la Sauce -y était de tous les Kons qu'sont en Sion et de la Pansaie Iniaque...

Niqués emmouscaillés pissés au nombril, les Kuvéreux, les Deuvinci, les Véoliots, les Kamenberdantresonge, les Paradufiaskots, les Nulliardères, les Konventionots, les Pufrikantis, les Néocides et les Véhachelles...

X

De petits perturbateurs incongrus encore vulnérables parce que toujours banderillés

dans les arènes officielles ainsi que des assermentés tourmentés violentés, commencèrent à infester de ci de là, en microbulles désacadémiques, le Grand Gruau qui ne cessait de se prévaloir de ses orangettes mayonnaisées corniflardisées, tout festonné qu'il était, le Grand Gruau, de ces pépins briseurs de dents déjà cariées n'osant pas se montrer dans les sourires de peur de déplaire, lesquels pépins d'ailleurs, dans la moulinette du Gavoir à hélices, se concentraient autour d'une humeur montée en chou fleur...

Kuvéritu, absoluticonstructi, décalcopurulan, ennemi de puchiqueries, pète-devan-le-frigo-qui-baille, les panars dans la mouscaille enfumée du pré à pipi sous la vache, voilà-t-il pas que les Assermentés les uns après les autres sans forcément mûre réflexion, s'expanachèrent en excroissances aussi trompeuses que porteuses de verres à thé, de la surface irisée du Grand Gruau. Et que les petits perturbateurs incongrus se mirent à soulever le couvercle de théières harnachées de nuages de gruau en forme de plumes au cul de bonnes femmes à poil le soir de la Saint Sylvestre, afin d'y jeter dedans, dans la théière, des crottes de souris blanchies au sel de Guérande...

Et s'époumonèrent et éructèrent et avancèrent des hordes de mâtins aux colliers à pointes en face de tous ces Assermentés qui se désassermentaient à vrai dire, en face de tous ces perturbateurs incongrus qui avaient réussi à arracher leurs banderilles, et s'ouvrit dans la Grande Crique le Grand Cirque ; et dès le premier entracte de la

11

représentation, les scorpiaux et leurs maréchauds ayant égorgé vingt oies noires et douze porcelets café au lait et tordu le cou à cinquante tourterelles prédéplumées à cause de leur fiente en porcelaine fondue pour les vingt oies, de leurs pieds jugés trop fourchus pour les douze porcelets, et de leurs becs jugés trop d'aigle pour les cinquante tourterelles... Sans que tout cela ne fasse le moindre effet sur une assistance démotivée ; dès le premier entracte donc, les scorpiaux et leurs maréchauds déconfits, entrevirent, subodorèrent ce que serait le deuxième entracte... Mais ils n'avaient point prévu, les scorpions et leurs maréchauds, que les hordes de mâtins aux colliers à pointes se retourneraient contre eux pour les mordre au mollet voire leur arracher la peau de leurs fesses...

Et comme en Quarant'yout la Grande Bastide flanquée de toutes ses dépendances et engrangements et galeries marchandes, prise d'assaut par les Désassermentés et les Incongrues et les ennemis de puchiqueries... La grande bastide en carton pâte enduite de pâte de fer, fut en représentation au troisième entracte du Grand Cirque, telle un grand gâteau de bourricot-à-versaire renversé effondré...

Lou Boun' Diouh, du Oduciel, bénissait le spectacle, sa Bondiette de trente ans sa cadette sur les genoux...

Halt'là, Bon' Diouh, tu vas pas recommencer avec un autre Sounouma qui nous pourrira autant la vie que durant les deux mille cent quarante six ans de l'ère des Poissons !

... *Questionnement littéraire déjanté*

Les Maures décédés relationnent-ils entre eux dans le grand salon sans murs sans

plafond sans sol sans portes et sans fenêtres... et sans armoires... au dessus de Sofia lorsque les anchois au ventre ouvert à coups de serpe déversent de leurs anus de la crème fouettée tout au long des algues dessechées ?

Les cailloux mangent-ils des souris ?

Les éléphants se balancent-ils sur les toiles d'araignée ?

Par la portière avant droite ouverte de ta celtaquatre à vapeur, vois-tu passer des girafes décapitées quand tu verses du thé gris dans le dé fendu dont ton arrière grand mère t'avait donné en cadeau de mariage lorsque ton vieux tonton en knickers découpait le gâteau du repas de noces ?

Si la messe est dite pourquoi les capsules carrées et les bouchons ronds sautent-ils si peu haut et retombent-ils en faisant des pas de crabe sous les portes des WC du quatorzième étage de la tour du Maine ?

Si la série dans son dernier épisode à la tu-es-laid t'as déplu, pourquoi t'as zappé sur le défilé des tambourins et des chaises percées à trois pieds qui ne te seyait guère plus qu'une longue altercation entre députés d'En Marche dans l'hémicycle de l'assemblée nationale au sujet d'une possible islamo compatibilité et d'une tout aussi possible

12

adoption quoiqu' à une très courte majorité, de la GPA ? ... Alors même que juché sur le plus haut tabouret de ton bar à tapas en merisier, tu triturais entre tes doigts une boule de pétanque en caoutchouc en te demandant si tu n'allais pas faire installer au fond de ton jardin, une toilette sèche ?

Et d'ailleurs, ce défi laid que tu te lanças après avoir zappé sur le défilé des tambourins, et qui consistait en une enfilade par la tête de la moitié de ton être dans la poubelle d'un restaurant de crustacés, n'était-il pas aussi réalisable que le saut à l'élastique de 90 mètres que tu fis pour épater ta copine depuis le parapet du pont de Luc Saint Sauveur une après midi de 14 juillet, en dépit d'une arythmie de 5000 extrasystoles par 24h ?

*... Bolgs et gîtes cathédraux*

Les Tourongues, par millions et de tous les Souestèmes de l'univers connu... Se rendent en processions de tankercroiseurs sur les Bolgs et sur les Gîtes Cathédraux suspendus en sphères de métal et de lumière dans l'espace...

Plus vastes que des planètes, Bolgs et Gîtes Cathédraux ouvrent leurs fahoromes et leurs immenses rampes d'accès aux Tourongues de tous visages...

Rag et Uli, et tant d'autres Peuheuleys, ouvrent des Bolgs et des Gîtes Soupiaux au ras des Mondes Invisibles...

Les Mondes Invisibles ont eux aussi leurs Tourongues. Mais des Tourongues à voile et en solitaire sur des coquenoicroiseurs.

Et, des Bolgs et des Gîtes Soupiaux au ras des Mondes Invisibles, partent des missilcroiseurs diffuseurs de rayons foudroyants en direction des tankercroiseurs processionnant vers les bolgs et les gîtes cathédraux.

Les processions de missilcroiseurs venant des bolgs et des gîtes soupiaux, traversent alors les réseaux de rayons bloquants que les tankercroiseurs ont formé en une ceinture

de protection, et ne peuvent atteindre les Bolgs et les Gîtes Cathédraux.

Il est hors de propos que les tankercroiseurs habités de passagers fervents de messes stellaires, se détournent vers les Bolgs et les Gîtes Soupiaux des Peuheuleys.

D'ailleurs, les Peuheuleys se demandent bien si ces passagers là , fervents de messes, sont "récupérables"...

Faut-il cependant par missilcroiseurs pointés diffusant rayons foudroyants , finir par désanctifier Bolgs et Gîtes Cathédraux?

L'on négocia...

De Cathédraux, Bolgs et Gîtes passèrent Humalculaux ; et de Soupiaux, Bolgs et Gîtes passèrent Caf'scèn'stellaires ...

## 13

*... Dans un grand champ de blé*

Dans un grand champ de blé tournoyaient des corneilles battant des ailes entre les épis qui n'avaient pas mûri et tout au dessus un grand ciel bleu verdissait peu à peu...

Dans les conduites des baignoires, des éviers et des douches un peu partout dans les maisons on entendait à intervalles réguliers, des clapotis s'apparentant à des caquètements, et même quand on versait de l'eau dans le trou par grands verres à toute vitesse, le clapotis ne cessait pas...

Soyez raisonnables, il y a des gens qui dorment sur des lits défaits et de petites fleurs aux pétales déchirées sur lesquelles sont juchés des scarabées à peine plus gros que des pucerons et des fourmis à huit pattes sur les tiges des fleurettes... Alors n' imaginez pas que des anchois filiformes s'enroulent autour d'un tourne-vis, ou que des mouches électronent autour de l'extrémité fourchue d'un pied de biche enduite de jus de viande...

D'autres gens disent qu'ils ont aperçu dans le ciel bleu-verdi, un grand oiseau de fer dont le ventre luminait si fort, qu'il éclairait jusque dans les galeries des taupes...

L'habituel spectacle des clowns tristes et des ballets de lupins roses et bleus, de la caracole frénétique des chiens de prairie dans un champ d'amérique, des télé cassées d'où sortaient des écrans les visages caramélisés des présentateurs et des chroniqueurs ; s'appesantissait et figeait les gens prostrés et crispés tels des personnages de cire dans un musée de marionnettes difformes ... Et les gens applaudissaient sourdement en traînant les pieds, casquette de travers sur la tête, ou lunettes de soleil alors qu'il n'y avait pas de soleil, entre le front et l'occiput, notamment les jeunes femmes en robe ou jupe bigarrée, et quelques vieux seniors au crâne dégarni...

D'autres gens encore, ne comprenaient rien à ce spectacle qui avait vu se succéder après le ballet des lupins, un interminable Karaoké et un numéro où l'on voyait un fakir en lévitation sur un tapis en carton...

Les ascenseurs dans les tours de trente étages de la City s'étaient tous arrêtés entre le 16ème et le 17ème étage, et dans les cages immobilisées se tenaient raides et compassés, des chefs de cabinets, des femmes de ménage et des pygmées venus de

leur forêt africaine, en situation régulière sur le sol français, mais qui n'avaient pas de papiers sur eux, juste une musette décousue ou un sac en rafia et un harmonica ou une flûte à la main...

Les corneilles qui tournoyaient dans le champ de blé en cette ère du jour aussi intemporelle qu'une musique ne pouvant être écrite, s'envolèrent au loin et le ciel bleu-verdi les confondit dans une transparence agitée, avec des colombes aux ailes froissées, mêlées à des rouleaux d'écume grise en suspension.

Et de toutes petites araignées translucides déambulant dans la poussière au pied des tiges de blé, poursuivaient de minuscules cloportes aux carapaces annelées d'une indéfinissable consistance d'eau grasse de vaisselle...

Les gens qui avaient cru voir dans le ciel bleu-verdi, un grand oiseau de fer, se mirent

14

à tousser bruyamment.

Soyez raisonnables, au lieu de tousser, arrachez de l'intérieur de vos narines, vos petites crottes de nez mêlées de poils et roulez les en boule entre vos doigts avant de les jeter dans le trou de la baignoire ; ainsi les animalcules clapotaquant dans le conduit se repaîtront-ils de ces crottes triturées.. Mais partiront ils pour autant, rejoignant ces profondeurs d'où ils viennent ?

Dans les ascenseurs arrêtés, les chefs de cabinets scrutaient ostensiblement d'un regard figé, les consignes de sécurité ; les femmes de ménage se tortillaient le derrière car montait des sous sols tout un tambourinement rythmé, les pygmées sans papiers sur eux bavaient sur leur harmonica ou sur leur flûte...

Soyez raisonnables ne mettez pas systématiquement les colombes devant les corneilles, ni de l'immédiat tagué dans le tiroir sans fond visible où vous rangez pêle mêle pièces de monnaie, photos et toutes les bintzeries de vos vies qui sarabandent ...

Amen, ramen et ratata, salut la compagnie...

*... Le car d'Ibardin*

Dans le car d'Ibardin, outre les vieux seniors en casquette de pépère et sacoches en cuir de vache en bandoulière et les vieilles et moins vieilles senioressees qui avaient fait suivre pour le voyage, du moins quelques unes, leur petit toutou, et arboraient des coiffures en chou fleur ou architecturées comme des chapeaux de reine d'Angleterre ; se dandinaient à l'arrière du car, des jeunes femmes dont certaines étaient les accompagnatrices, se trémoussant le derrière au son de l'accordéon de Fanfan la mort bleue, un joyeux drille dont les histoires salaces faisaient rire les seniors mais pas le chauffeur qui lui, récitait en sourdine des textes de Kafka appris par coeur...

Le caniche blanc à pompons et petite clochette muette pendue à son collier, de Madame La Présidente de l'association des Toujours Jeunes de Sainte Tarte de la Midoue, venait de mordre la bretelle de l'accordéon de Fanfan la mort bleue, au moment où, dans un virage assez serré, le car fit une embardée et s'immobilisa contre un haut talus pierreux. La tête encore toute emplie de son monde à lui, mi kafkaïen mi proustien, le chauffeur du car voyait surgir entre les pierres du talus, d'énormes punaises au dos arrondi et

demeurait figé, crispé sur son siège de chauffeur, tambourinant de ses doigts le volant, s'imaginant sucer une madeleine...

Fanfan la mort bleue se mit à entonner, accompagné de son accordéon, la marche salubre en Ré mineur, de l'Annonciation de Bertrande de la Transgression pacifique, et au dernier refrain de la marche, se retourna...

Le car s'était vidé de tous ses voyageurs, il ne restait plus que sur les sièges, des pulls, des écharpes et des sacs... Et dans le passage entre les rangées de sièges, déambulait le caniche blanc.

15

"Où ai-je déjà vu ces vieux seniors en culottes de ville à plis, ces jeunes femmes se trémoussant le derrière, ces mamies en coiffure chou fleur", se dit Fanfan la mort bleue... Autrement que par ce que me décrivait Arsène, de ces nouvelles générations de quinquas/sexagénères accros de réseaux sociaux sur internet selon ses dires ? ... Alors que dans ce car pour Ibardin, parmi les moins âgés des seniors et senioresse, il y en avait qui notaient dans des pages de carnet au crayon de papier, leurs impressions de voyage et de surcroît, photographiaient les paysages avec des appareils argentiques...

"Le monde est le monde" se dit Fanfan la mort bleue... Ce qui ne fit point revenir les voyageurs et même s'ils étaient revenus, le car repartir...

Et tout au loin en haut d'une colline dentelée et pelée, sous un ciel blanc et lumineux, au bout de la route serpentant le long d'une pente bosselée, se tenait sur la plateforme en terre battue d'un ancien moulin, un grand hélicoptère, pales tournant, prêt à s'envoler...

Et dans l'air brassé par les pales, tournoyaient des visages aplatis et réduits à l'état de feuilles dont on ne pouvait discerner la couleur...

Sur ce, Fanfan la mort bleue entonna l'hymne de la Mort Heureuse...

*... Les petits anchois*

De petits anchois sucrés dans le panier des poux dragueurs de mantes religieuses, entourent de grosses olives violettes enduites d'huile de palme.

De gros bérêts jaunes piqués de plumes de geai dans la baignoire bleue de la reine des pissenlits homologués, flottent avant de sombrer, emplis de billes cassées, au fond de la baignoire...

Ciseaux, couteaux, bobos, caca pot, yaourts à la noix de cajou, fanfreluches féminines soldées et coccyx cassés...

Pété dans le seau à champagne, roté dans le bidet et bu toute la bouteille de white spirit. A bas les anchois sucrés sacralisés et les barbarismes préfacés !

Une vieille rombière aux mille sortilèges, un canard gigotant entre ses cuisses, sirote lentement son jus de trique, secoue silencieusement ses fesses molles.

Il pleut des frites sans moutarde ni ketchup, et plouf, le veau à l'eau, et, vlofff, cent kilos de fraises pourries dans le plumard, et splasch, une caille écrasée dans un chausson de singe savant, et, fichtre -mais ça on s'y attendait- quarante mégots sous une couche de

suppositoires à moitié fondus, de gélules molles et de pilules roses...

Et trois enfoirés sourd-muets dans un champ de queues de boucs, mille pastèques éclatées sur le tapis bleu des culs-de-jatte en caleçon long le dos appuyé contre des rebords de banquettes dans la salle d'attente de Médiapart...

Le beau p'tit orgue électrique arrosé de sirop d'orgeat, les quatre fers en l'air...

16

Eh, coccyx cassé, T'as pas vu passer un buffle devant le tas de tuiles émiettées du grand basané ?

Eh, hardie coccinelle, est-ce que les ploucs aux chapeaux pointus ont ramé les petits pois et flytoxé les doryphores ?

Eh, rombière en tutu, si l'homme descend du singe, pourquoi la vache ne descendrait-elle pas de Pythagore ?

Il n'y avait rien d'essentiel à ajouter après les discours véreux des fossiles pensants et les discus philorasoir...

Et la Conne rit, et la Nonne hennit, et le baudet s'accroupit.

Pipi de mal en pis assis sur un tabouret dans l'étable pour pas aller jusqu'à la rigole dehors, le robinet miro visant le pis de la vache, tant pis mouillant l'épi tombé du pantalon...

Saugrenu, le grand basané offre nu aux incongrues son ventre mou, ses loques à terre et son béret posé entre deux tags géants tracés sur le trottoir.

Sot mont de piété culturelle, intelligent trou -de bale plutôt que de Vittel, frais minet/sec toutou, bébé grenouille dans un bocal de cervelles d'agnelles Chiliennes, pépé grenaille et sa pétoire en trompette...

Bikini sur la plage oui, bique dans le salon nenni.

Veni vidi vici, pénis vidéo whisky rateau vélo business man rat de feu vèle veau buse inepte manpower horrible cul vérolé hors cible cuvée rollerball papier pape hier papy-y est (sur le pot) hôtel terminus terminal en panne bip be bop kaho kapout... Tout est faussé, court circuité, TILT, merde, adieu la valise !

*... Drôles de questions, ou de divagations*

J'écrasai de mon pied deux guêpes enroulées ensemble, par terre, en train de baiser... Une trop belle mort pour un être vivant, la guêpe en l'occurrence, dont le dard est rétractile alors que le dard de l'abeille, de l'abeille qui fait le miel et qui est si nécessaire à l'équilibre naturel et écologique (contrairement à la guêpe qui ne l'est pas)... En effet, l'abeille meurt quand pour se défendre, elle doit se servir de son dard qui ne se rétracte pas et qui, sorti, lui déchire l'abdomen... J'appelle cela "une erreur de la nature"...

Si la guêpe disparaissait de la surface du globe -comme tant d'espèces animales qui disparaissent et dont on déplore la disparition (ou comme tant d'espèces vivantes menacées)... Est-ce que cela créerait un déséquilibre ? Quel animal, quel prédateur, quel insecte, quel oiseau, quel autre être vivant se nourrit de guêpes ? S'il en est, cet animal bouffe aussi certainement, autre chose que la guêpe...

... Pourquoi les vaches (je pense aux vaches mais je pourrais aussi penser aux chevaux,



aux ânes...) ont elles la queue au dessus de leur trou de bale au lieu de l'avoir plutôt sur la nuque car ainsi, avec la queue sur la nuque, elles pourraient

17

chasser plus facilement les mouches qui bourdonnent autour de leur tête, autour de leurs yeux ?

... Pourquoi l'être humain, n'aurait-il pas derrière la tête, une deuxième paire d'yeux ? (Bon, bien sûr, il faudrait alors que les cheveux soient coupés autour de ces deux yeux-rire)... En effet, ne pas voir derrière soi peut être un handicap, notamment lorsque tu marches sur un chemin étroit et que survient derrière un type en rollers... Combien de fois cela m'est arrivé de dire à quelqu'un qui m'a pas vu et que j'ai gêné dans sa marche en avant (dans ce cas jamais au grand jamais je ne m'excuse), de dire avec une certaine insolence "le bon dieu ne nous a pas fait des yeux derrière la tête" (conscient que je suis de la bêtise de cette réflexion, mais que de manière délibérée je fais -comme un bras ou un doigt d'honneur)...

... Pourquoi voiture, bagnole, c'est féminin (LA voiture, LA bagnole) et ne pourrait-on point écrire et dire "un voiteur", "un bagnol" ? Qu'est ce que ça a de féminin "voiture", "bagnole" ? (Bon bien sûr, c'est ma conception et c'est le regard que je porte sur la femme, sur la féminité, qui sont en quelque sorte "contrariés" par l'emploi du féminin à voiture, à bagnole... D'ailleurs soit dit en passant, pour moi, une voiture c'est d'abord une bagnole (le terme de "bagnole" est plus "explicite" (dans ma culture), plus imagé, plus "juste" on va dire, que "voiture" pour désigner la chose... Donc, sur le plan purement littéraire, voire poétique -et aussi respectueux et partisan que je sois de la langue française dans sa pratique- j'écris "bagnole" plutôt que voiture... (eh, oui, que voulez-vous, une bagnole c'est qu'une bagnole -c'est pas sa femme, son gosse, son chien, son cheval, et que sais-je encore qu'on "vénère" -quoique les mecs sont hélas à mon sens trop nombreux à ne point vénérer leur femme-)...

... Pour terminer -sinon demain matin j'y suis encore- (rire)... "Pantalon" ça me fait penser à "au Panthéon" (on te met au Panthéon comme on t'affuble d'un beau pantalon)... Et j'aime pas l'expression "beau pantalon" (en revanche "belle robe" pour une femme, ça me "sied mieux")...

... *Animalcules sans scrupules*

Ça swingue dans les anchois... Des animalcules sans scrupules qu'on que des ailes rayées et pas de pattes surfent dans le jus qui turbule entre trois olives et deux câpres sur le couvercle renversé du bocal des anchois et personne ne sait sauf des aliens-curés et des éléphanteaux au ciboulot ensuqué, si les anchois sont sacrés ou pas sacrés...

Un vieux pigeon déplumé du dos avec de la barbe autour des pattes se dandine, un anchois dans le bec et y'a un moineau assoiffé qui picore une goutte grasse suspendue à un bout de l'anchois... Le vieux pigeon s'énerve et secoue l'anchois, le moineau

17

lâche prise, il veut s'envoler mais un gros chat survient, une patte tendue dont les griffes au bout, accrochent la queue du moineau... Du coup le moineau s'envole comme le lézard s'enfuit la queue coupée par l'impact d'un boulon projeté du lance-pierres d'un gamin polisson qui ne fait aucune différence entre une mésange, un traquet rieur, une tourterelle ou un bébé magot...

Il a vu une frite par terre, le moineau... Et le voilà, la frite au bec, juché sur l'antenne télé de la maison du vieux retraité de la métallurgie lorraine ici retiré à Bois-Colombe...

Hardie coccinelle sur le rebord du galurin du vieux retraité siestant sur une chaise longue à 19 euro 99 du GIFI du coin! Un relent de salaison, de sexe sale et de vinaigre fait valser la coccinelle entre écrit New-York et pétant rouge vif Coca Cola sur le côté frontal du galurin!

Trois gonzesses en pantalons moulants se déhanchant se tortillant le popotin se selfient, chacune une guibole haut levée, devant le vieux retraité siestant... Mais merde, juste avant le déclenchement, la batterie du smartphone qu'a plus rien dans les tripes ! C'est loupé, loupé/loupé la photo! L'une des trois gonzesses interpelle un moutard de 8 balais qui tient un cornet de glace triboulique d'une main et de l'autre main la laisse d'un petit yorkshire très agité... "Eh, tu peux-pas nous vidéoher, petit" ?

Il a envie d'pipi, le vieux retraité... Il se lève, enfle ses tongs grosses et larges comme des demi-potirons, et putain, le temps qu'il arrive devant la porte des cabinets, il se fait au froc... Et en même temps un peu caca... C'est dégueu mais il s'en fout le papy, il en a plus rien à cirer des jeunes femmes chic qui lui font plus que dalle de bandaison et même pas, comme il est pas poète, comme des jolies fleurs à regarder...

La vie c'est vache et dur... Y'en a que pour les "dans le coup/debout trois heures dans les festivaux/qui peuvent rester huit heures sans pisser/qu'ont toutes leurs dents/leur gueule/leur intellect/leur faconde/des applis à la pelle sur leur smartphone/et j'en passe y'en a des kilomètres si c'est pas des parsecs"...

Dans les animalcules qu'ont que des ailes rayées et zéro pattes et qui galopent dans le jus salé amoniaqué des anchois à coups de battements d'ailes, y'en a des putrides, des acides, des pesteux, des virulents, pas plus gros que des cosmos puissance moins 43 mètre de diamètre, qu'ont été bricolés dans les creusets des Zumainaliens aux ordres des cadors des guildes marchandes...

Mais il s'en fout le vieux retraité, il a déjà gagné dix piges de plus dans l'expérience ! Et les trois gonzesses en pantalons moulants, et le moutard au cornet de glace triboulique, ils ont une espérance de vie plus longue avec tant pis plus de béton et de

bitume que de verdure de paysages...

*... Tant va la cruche à l'eau*

Tant va la cruche à l'eau que le cachalot il l'avale la cruche. D'ailleurs les jeteurs de cruche ils se cachent même pas, c'est le cash de le dire...

Et si tu manges du porc, Céline, dans du Limoges ou du Vieux Strasbourg, c'est pas pour autant que tu délaisses la faïence, le plastique ou le plexiglas...

Ah qu'il en faille qu'il s'en escarmouche qu'il s'en bidonne de tous ces écrits verts qui haricot-verdisent avec de l'ail en purcaille et du cumin cueilli à la main dans les jardins d'altitude où toutes les attitudes sont bonnes à mettre au parfum des sniffeurs de comportements d'emportements de dépotements d'esbroufferioles d'extracements...

Et le son de maux râle sur le marché de Meaux où des biques en tutu les cornettes en scoubidou se dressent sur leurs pattes de derrière, se lissent la barbichette à coups de languette ! Et qu'y a un clampin qu'en fait tomber sa casquette de marlou tellement les mots râlent autour de lui... C'est que les chats lents qu'en avaient pourtant vu des tas d'mous, n'en pipaient pas miaou des mortes alitées sur un pieu bardé de cierges autour, n'est-ce pas Adèle?

Veni védi vicieux toilette-à- pipi pour ne pas dire aussi caca, vécécireur enculatory lavatory y'en a que pour le dindon tant qu'il peut éclabougerber, que pour les tartines qui castagnettent, que pour les farandoles qui caracolent dans des vestes qui hier encore, bariolées qu'elles étaient, montraient leurs manches par la porte entrebaillée du placard à fringues...

Tant va Téterre en révolutions avec sa lune autour le drapeau américain planté mer je sais pas quoi, que tous les rêves en évolution se décollent de la peau des crânes où ils harissaillaient pire que des moutardes épicées et pour finir filaient en poussières de pellicules retombant sur les deux pôles d'en bas de la planète-être que tu es, après avoir rebondicoulé de tes épaules dans la longue queue que chez Paul tu fis pour un pain cuit au feu de bois, importuné que tu étais par le petit toutou exotique de madame la présidente de la chorale qui arrêta pas de te mordiller le bas du pantalon... Et les chalands, encore dehors prolongeant la queue chez Paul, qui zieutaient ce plantureux minou roux au joli petit collier civilisé, avançant très lentement le long du trottoir, une souris entre les dents... Y'en avait un tout jeune pas plus haut que quatre pommes ou qu'une pompe à vélo, qui disait "j'en ai marre que soit toujours dans les dessins animés, l'oiseau ou le souriceau qui gagne et que le gros matou paume, c'est pas juste c'est trop con trop moral, moi je veux que le gros matou il le bouffe le petit oiseau la petite souris!" ... C'est que la vie c'est pas un compte de fées ni d'ailleurs un conte de faits puisque les faits réels tels qu'ils sont se déroulent, ne sont jamais des contes... Ils ont plutôt l'air de récifs sur lesquels se portent inévitablement les goélettes des gros niqueurs patentés autorisés la barre à gauche à

droite ou en l'air ou en tourniquet selon le vent qu'il y a en poupe ou en proue sous les latitudes hautes ou basses en dépit des lassitudes des autoctones en gilets jaunes ou en casse-maraude ou en bataillons de touzensembles fumigénant tambourinant pancartisant...

... Tant va la gruge en scène que toute l'assistance s'en actuacommode... Tant va le baudet lourdement monté que toute l'assistance s'en ébaudit en transe dans l'outrance !

... *Les grands sorciers en consortiums internationaux*

La peau lui pique, des animalcules déposant sur son épiderme des crottinettes pestidisées...

Il relit Gien du Moyen âge à nos jours, écrit par l'historien du coin qui relate dans son livre documentaire la prolifération des sectes dirigées par des gourous...

Il choque Séraphine dans le forum Bleu-Gazette où il raconte comment il tuait les lapins chez son arrière grand mère du temps où il avait 15 ans après la mort du vieux pépé, lequel vieux pépé tuait les lapins en leur donnant un coup de marteau sur la tête avant de les saigner...

Il dit que Louis Ferdinand Céline soignait des Juifs pauvres quand il était toubib à Courbevoie...

Ces Séraphine et tant d'autres qu'ont disparu du forum Bleu-Gazette, il se fout complètement de savoir ce qu'ils sont devenus ; ils iront aucun d'entre eux à son enterrement et ils écouteront jamais sur You Tube son texte-voix intitulé "le grantenterrement général"...

Dans les paradis qui sont que la continuation du foparadu qu'on traverse bardé de galeries marchandes et de paysages polyesterisés depuis petibébé jusqu'à papimami, où l'on s'existe plus que l'on ne t'existe, ça pue autant la mayonnaise éventée, le cornichon vinaigré avec ou sans coriandre et la crevette qui schmucte le sexe sale... Et y'a toujours derrière des toilettes algéco, quelque tordu exhibitionniste en pardessus sans boutons... Et Hèmmème qui, au lieu d'être ce meilleur ennemi qui devrait te botter les fesses quand il faut, pourfend ta fulosofu en faux ami qu'il est...

Et en plus dans tous ces paradis où tout le monde veut aller, que les curés, les imans et les gourous décrivent comme des terres promises, si t'as été anarcopirate zappé d'un bout à l'autre du foparadu que t'as traversé, tu resteras anarcopirate zappé... Comme quoi, la postérité, mon cul! ...

Il s'en désharicote des rames de trois mètres de haut, le jardinier, dont l'escabeau branle sur la terre recouverte de fientes de poules qu'une sécheresse historique a

20

durcies... Il n'y a plus grand chose à désharicoter, sinon des chrysalides brûlées de soleil contenant des petites granules noires ou violettes que des grands sorciers réunis en consortiums internationaux parviendront à transformer en pépites sucrées ou salées qu'avaleront des millions de gens petit-déjeûnant...

Et ta clé USB qu'est censée, toute nouvelle et révolutionnaire qu'on dit qu'elle est... Rajeunir ton ordi mathus'lem-lique...

Et ton vilo-ilectrouque à batterie grande autonomie, et les jolies popommes bien calibrées pas de ver dedans mais qu'on pas de goût du tout.. Cent balles dans le dada,

ça branle cinq minutes rien que les fesses, et tu remets cent balles...

La peau lui pique, les partis prient, les crottinettes sur les épidermes poussèrent invisibles et à ton enterrement qu'aura rien de général ils diront "ah il était ceci il était cela" ... Et Basta!

Sans déodorant et non aseptisé

*... Monsieur Lorgueil et madame Lahaine*

Monsieur Lorgueil et Madame Lahaine  
Je vous emmerde je vous cramponne le haricot  
Je vous transperce la demaillecote  
Je vous pissacide sur le coccyx

21

Des rampes de mon anarcovocabulaire  
Je vous largue mille missiles mille obus  
Pour vous laminer vous occire  
Disparaissez de la surface de Téterre  
Monsieur Lorgueil et Madame Lahaine  
J'ai plus de hargne contre vous  
Que contre ces cons qu'sont en Sion  
Sion la Nouvelle Jérusalem des banques et des lobbies  
J'ai plus de foudres contre vous  
Que contre cette société de consommation que je pourfends  
Qui ne cesse de sommer le chaland

A coups de promos  
D'acheter encore et encore  
De souscrire de renouveler d'adhérer de s'abonner  
Cela dit Monsieur Lorgueil  
C'est pas voir grand qui fait l'orgueil  
C'est pas l'humilité qui fait qu'on s'aplatit ou qu'on baisse les yeux  
C'est pas la bonté qui fait qu'on se laisse piétiner  
Cela dit Madame Lahaine  
C'est pas la colère qui fait la haine

... *La grande lessive, le grand ménage*

Jean Mimi planquerait-il ses fafiots dans des paradis fiscaux ?  
No-no non je crois pas  
C'est pas trop le genre  
Quoi qu'on en ait vu d'autres  
Des kondonerélebondieuçanconfession  
Mais qu'avaient lessivé glyfozate/animalculettes perfidettes  
Et péculé aux Bermudes  
Jean Mimi c'est Monsieu Propre  
Mais pas le Pope  
Tout de même  
La grande lessive  
Le grand ménage  
Fallait bien ça  
Y'a du sain certes  
Mais y'a aussi du Dan'l'sousthème  
Le citoyen lambda  
Qu'est pas trop convaincu

22

Il est dubitatif  
Mais bon les mômes ils s'y feront  
A l'école de Jean Mimi  
Et Jean Mimi du biscuit dans les manifs  
ça fera pas beaucoup avancer le schmilblic  
Avec des pantinots carnavalesques désarticulés  
Un grand bonnet d'âne sur la pommetête  
Et des tam/tam et des fumigènes  
Et comme le crédit agricole au cul des champions du tour de france  
Un diplôme factice collé au popotin  
Oh bienveillance oh bienveillance  
Un peu de fermeté  
Un peu de recadrage

Dans un air du temps  
Qui sent pas très bon  
Surtout si la panthère elle a loufé  
Et que le relent de faillot mariné bien épicé bien faisandé  
A snouffé les narines  
Du citoyen Lambda qué hurlulotte au laxisme  
A la déliquescence du korsocial  
A tout ce qui dans ce monde ne va pas  
Mais le monde il est comme il est  
Et quant à le casser le foutre en l'air  
Autant commencer par les hauts de la colline  
Là où y'a les forteresses et les bastions  
Entourés de beaux jardins bien protégés  
Où n'entre point qui veut  
Mais bon c'est pas le plus facile d'aller canarder  
Dans les vitraux des cathédrales des Hauts-des-Hauts  
On le voit bien  
Les zigues ils préfèrent se foutre au bout des pattes  
Des godaces qui coûtent la peau du zob  
Pour faire voler en éclats  
Les vitrines de sacs croco hermès  
Où derrière dans la boutique  
Y'a Jane Pamimi en CDD vingt heures par semaine  
Qui fait du conseil d'la relance d'la promo  
Avec un vrai sourire tout ce qu'y a de plus humain  
Alors qu'aux Caraïbes aux Seychelles à Singapour  
Les milliardaires proprio actionnaires  
De toutes les galeries des plus belles avenues du monde

23

Mettent à sac la planète toute entière y compris dans les cercles polaires  
Mais comme ils sont que quelques milliers les milliardaires  
Y'a aussi et surtout les millions d'autres qui sont pas milliardaires  
Et qui glougloutent au gros gâto encore bien plantureux  
Finalement ça fait du monde pour foutre la planète à sac  
Et à cendres pestilentielles  
Mais bon ça on l'enseigne pas à l'école de Jean Mimi  
Peut-être juste un peu mine de rien indirectement  
Par la restauration de quelques valeurs républicaines  
D'égalité mais il faut dire relative  
De justice mais il faut dire relative aussi  
C'est déjà pas si mal  
Finalement le monde y tourne pas si moche que ça  
Sauf les cyclones qui dévastent les villes et les paysages  
Et les rafiots des migrants qui coulent à pic

Sauf les tordus les fanas de ci de là qui font couler du sang  
Sauf l'incertitude qu'on a de savoir comment la planète  
Elle va supporter tout ce qu'on lui fout sur le paletot  
Et dans la carcasse

... *Fol-over dose*

Followers ça rime avec pull over...

Le pull est ouvert sur un buste à demi nu, les pectoraux bien en vue...

Le pull a des rayures en long ou en travers, fines comme des serpentins de saint sylvestre ou larges comme des rubans d'inauguration de bateaux de croisière...

Le pull ayant cessé d'être porté, usé ou défraîchi, s'en va aux Emaüs ou dans la poubelle aux fringues...

Les followers se confettisent dans la gluance des rues mouillées...

Ils z'elles sont fols, sur le vert fluo d'un faux pré entre les stands de la fête et se tapent les paluches ou les panars au tam tam d'une batterie coeur de pieuvre ou au son sans solfège d'une guitare électrique miaulant plus que musiquant...

Ils z'elles sont fols avec leurs cent balles d'euro dans le Dada pour que ça trémousse cinq minutes en plus...

Mais le bambin malin il secoue sans mettre de pièce et ça dandine quand même...

Fol-over dose mais à quelle dose...

Et en quelle pose...

Pull sur les épaules une fraîche soirée de juillet à la terrasse d'un café de l'île de Ré...

Casquette New York bermuda et banane devant la bagnole place des arènes avant la corrida...

24

En selfie pour les potes/potesses...

Et pour les followers...

... *Il roule en Duster Dacia clim GPS*

Il a 35, 40, 45 ans...

Il roule en Duster Dacia clim GPS intégré à 14500 euro... Ou en Audi je-sais-pas-combien ou en bagnole cossue museau plantureux cul riche et gras... Il crèche lotissement les Alouettes à Sainte Tarte de la Midoue, il a un "je monte la garde" gros et féroce qui aboie au moindre passage d'un cycliste inconnu ou d'un mec qu'a une sale tête ; il fait tous les black-fridays de l'A'vîn'tt et Nahouheul les soldes de janvier les dernières promos de Car' four ; en mars dernier il a fait une croisière Costa quinze jours en méditerranée il a débarqué à Palma de Majorque où il a gueulotonné repas dansant s'est tortillé le derrière et a coup'd'canifé son contrat de mariage avec une octotone jolie/jolie du coin sous un palmier qu'était même pas dattier... Il a grimpé sur un bourricot quinze bornes sur un chemin caillouteux de l'île Santorin et a selfoté sa



pomme sur facebook...

... Et, tout juste une semaine avant qu'il lui arriv' kèk' chose d'très grave (accident, inondation, incendie, cancer vache) il klaxomerdait un "beuh-beuh" hésitant merdoyant dans un rond point, le dimanche d'avant il laissait pas passer un piéton sur les bandes blanches (d'ailleurs le piéton fou de rage lui a fait un bras d'honneur à s'en bleuir le creux du coude)...

... Vais-je/vais-je me sentir solidaire de lui, apprenant le malheur qui le frappe une guibole dans le plâtre deux mois de réhéduc tout ça à cause d'une chute mal tombé à la terrasse d'un café branché, le toit de sa baraque envolé par une tornade, sa bagnole emportée par des flots en furie, son avion low coast Ryanair cancelled... ?

... C'est ça, le monde de la con-qu'sommes en Sion- la nouvelle Jérusalem du par-la-crasse- du- lobbying- je profite en promo de tout-tout-tout, ce monde d'esbrouffe - de violence - d'égoïsme de merde - de selfing facebooking - de black-fridays - de pèrenohaux d'Gifi - de nounours géants - de plantes de Jardiland qui crèvent sur un balcon pas arrosées de quinze jours - de sauces à fondues et d'eaux minérales de toutes les couleurs - de beurre d'escargot- de tablettes 7 ou 12 pouces à gagner si t'achètes ceci cela avant telle date - de klaxomerding en bagnole pour un pèt' de traviole du mec qu'hésite - de la dernière génération de smartphone toujours plus d'applis et 4G k'va bientôt être obsolète...

... No no non j'suis pas solidaire du 35/40/45 ou même du 50/60/70 qui pédal-pédale cent balles dans la fente du Dada qué branlicote deux minutes après tu remets cent

25

balles ça trémousse pas plus fort... Et dont la pièce s'est coincée dans la fente ça branle pas ça rembourse pas, ou pire qui s'est luxé le poignet en enfourchant l'Dada...

... Mais bon/mais bon... Je finis cette putin d'diatribe longue comme une limousine qu'on voit passer dix fois dans la journée et qui te pèle le cervelet de la voir passer devant chez toi... En disant ceci :

"Eh beh mon pote si je te vois sans voir si t'as un Duster Dacia sans savoir si tu fais les black friday comment tu t'appelles ni d'où tu viens, si t'as raté ou non ton avion low coast, si tu t'empiffres de beurre d'escargot, si t'as hier klaxomerdé dans un rond point... Je te tends la main si je peux si je te vois au fossé et après on verra ou ne verra pas... Parce qu'au fond du fond du fin de la fin, la crasse du lobbying le monde de con-qu'sommes en Sion c'est que ça qui désolidarise tu l'enlèves tout ça il reste plus que l'homme la femme le gosse le pépé la mémé tout seul dans sa peau jusqu'à la fin d'ses jours c'est toi c'est moi dans le maëlstrom tétérrique de sept milliards d'humains"...

... *Sur le pont promenade du grand Titanic*

Les damnés les pestiférés de la Terre entière  
N'ont jamais eu le vent en poupe  
Mais ils sont toujours debout sur le pont promenade du grand Titanic  
Avec ou sans kalachnikov  
Poètes ou écrivains ou écrivillons  
Curés ou guerilleros  
Peigne-culs ou même grands trublions de l'art de la poésie de la littérature  
Y'en a en effet de ces pestiférés de tous les coins de terre  
De tous les sud de tous les nord  
De toutes les écoles ou d'aucune école  
De tous les déserts de toutes les plaines de toutes les montagnes  
Qui ont pas droit de cité  
Ou qui parfois ont le droit de battre les planches de leurs semelles  
Un temps autorisés par quelques Grands Muphtis de la Culture et du Loisir  
Pour cause de retombées économiques locales  
Autant dire de monnaie dans le tiroir caisse  
Debout les damnés les pestiférés les inclassables les purs les inachetables  
Avec ou sans kalachnikov  
Sur le pont promenade du grand Titanic  
Du Grand Titanic qui a déjà de l'eau dans ses soutes  
Et pas assez de canots de sauvetage

26

Pour l'heure où l'eau sera sur le pont  
Ne vous en déplaie braves gentes devisant gentiment ou vociférant ou caftant  
Et vous préparant pour la sauterie de ce soir  
La même que celle d'hier et d'avant hier  
Des Grands Muphtis de la Culture et du Loisir  
Avec dans la tribune d'honneur  
Monsieur le Résident de la Paix Publique  
Et tout en haut du Pue-haut-des-Gugnols Grus  
L'ascenseur en panne porte ouverte

C'est le grand océan cosmique  
Avec tout au loin à des millions d'années lumière  
Des planètes titaniques  
Le destin de quelques uns des sauvés sur les canots

*... Au Paradu, au Paradu !*

Tout l'monde il a son paradu  
So paradu qu'il a défini  
Qu'il a défini à sa façon  
Y'en a ils voudraient aller au paradu de tout l'monde

Enfin peut-être pas de tout l'monde  
Mais de beaucoup  
Du plus possible de tout l'monde  
Et pour ça ils font tout pour  
Au prix cassé au prix standard au prix promo  
A vrai dire  
Y z'iront y z'iront au paradu de beaucoup de tout l'monde  
Ceux là celles là  
Mais ils y émargeront au smig ceux là celles là  
Au paradu de tous les paradus  
Et peut-être pas à temps total  
Ils z'y balayeront les chiottes les trottoirs les antichambres  
A défaut d' carillonner tout en haut des cathédrales  
Hectorion et Ernestine aux paradus que les Cimpierres  
Auront introduit sans façons mais aussi sans trompette  
Postérité à prix cassé à prix standard à prix promo  
Tel sera le lot  
Des entrés au paradu de tout l'monde  
Un nom un nom un titre ?

27

Nononon  
Gaspardino Bidouillot Clampinetta  
Qu'on les appellera

Dans les rézosociots du paradu  
Mais sûrement pas  
Pètedevanlefrigoquibaille  
Ah parlons z'en parlons z'en  
De Pètedevanlefrigoquibaille  
Lui il y ira pas au paradu de tout l'monde  
Et il s'en fout il s'en fout  
Pètedevanlefrigoquibaille  
De tous ces paradus  
Dans lesquels il ira jamais  
Pasque déjà il a bradoneurisé tous les Cimpierres  
Déchiré les cartons d'invitation qu'il a quand même reçus  
Dame noble et belle dame au grand coeur mais qui tournait l'oeil  
Vers l'intérieur du troquet  
Au passage des venus de Lampedouza  
C'est que Pètedevanlefrigoquibaille  
Avec ses imprécations ses mots pets  
Ses nounours qu'il voulait brûler en face d'un Gifi  
Le jour du Black Friday  
Ses pavés gros comme des menhirs d'Obélix

Qu'il lançait dans la paisible mare  
Où soit dit en passant au fond y'a pas assez d'écrevisses  
Pour touiller dans la putride vase  
Et bouffer les crevures  
Il a fâché fâché fâché la belle et noble dame  
Et un peu tout le monde d'ailleurs  
Mais tant pis tant pis il rigole il rigole  
Pète devant le frigo quibaille  
Il clavecine il clavecine  
Il pédale il pédale  
Assis dans les cotes les plus raides  
A fond la caisse dans les descentes  
Et c'est pas écrit sur sa musette  
Le nom du bled où il est né – le paradu de tout l'monde  
Comme pourrait être écrit Lisbonne-Vladivostok

Il t'emmerde il t'emmerde Gasparino Bidouillot Clampinetta

28

Et il en a ras le cul de tes mots pets de tes imprécations  
Il t'emmerde ouais c'est vrai Gasparino Bidouillot Clampinetta  
Et autant la bellenobledame au grand coeur  
Mais s'il t'voit dans la merde le nez cassé  
Il te tendra peut-être la paluche  
Pour te tirer du fossé  
Que t'aies la rosette au veston  
Ou un simple livret de circulation sinon que dalle comme papelard

*... J'ai rien pompé à ce merdier !*

Je ne comprends pas la vie telle qu'elle nous est enseignée, avec le nuisible, le dangereux, le mauvais, le laid, voire l'inutile d'un côté ; et le bon, l'utile, le joli, le sent bon, de l'autre...

Je ne comprends pas la mort telle que la nature humaine nous la fait sentir avec la conscience aiguë de sa réalité et de son irrémédialité.

Je ne comprends pas la haine.

Je ne comprends pas l'amour mélangé avec le culinaire, les courses et les toilettes.

Je ne comprends pas pourquoi il faut BAC plus 5.

Je ne comprends pas tout ce qui se dit ou s'écrit et qui ne change rien ni dans notre vie ni dans la vie des gens qu'on aime.

Je ne comprends pas la politique, ni pourquoi les races, les religions, la nostalgie, le passé, l'avenir, les grandes idées...

Je ne comprends pas ce que l'on nous fait croire ni ce que l'on ne nous fait pas croire.

Je ne comprends pas les mots qui trompent.

Je ne comprends pas l'argent.

Je ne comprends pas être ou ne pas être.

Je ne comprends pas « je t'aime » à répétition comme quatre bisces vives sur les joues à chaque bonjour...

Pour qui, pourquoi, comment et ça sert à quoi « je t'aime » si après, « ça se fait la malle »?

Je ne comprends pas ce ciel et ces rêves à ras de terre sans savoir ou sentir qu'on a des ailes...

Je ne comprends pas de vivre et de mourir, de jouir et de souffrir, d'aimer ou de ne pas aimer, tout cela dans un mouvement de soufflet de forge qui n'en finit pas de s'épuiser après avoir agité braises et cendres...

Je ne comprends pas ce monde.

Je ne comprends pas ce que je vois ni ce que je ne vois pas.

Je ne comprends pas l'enfer d'un « ici bas » ou d'un « au-delà »... Ni le paradis, d'ailleurs.

29

Je ne comprends pas pourquoi les élus et les pas élus, les bons et les mauvais, les beaux et les pas beaux...

Je n'ai rien compris !

Pourquoi les cons et les pas cons ?

Pourquoi BAC plus 5 plus et je ne sais combien d'années encore ?

Pourquoi le cancer, le sida, l'hôpital, la maison de retraite, les banlieues pourries, le cimetière des toutous en plus de celui des humains, les œuvres d'artistes disparus valant la peau de cent mille fesses?

Pourquoi tout ça ?

Pourquoi une belle maison, une belle bagnole, 250 mètres carrés de surface habitable pour un tout seul avec piscine en plus ?

Pourquoi un loyer de mille euro alors qu'on gagne moins de mille euro par mois ?

Pourquoi 20 ans pour payer une baraque ?

Je n'ai rien compris !

Je suis fatigué.

Merde à la Thune !

Merde au succès !

Merde à l'inégalité de l'homme et de la femme !

Merde aux religions , merde à Jésus-de-Nazar-des-Mecs, merde aux prophètes !

Merde à BAC plus 5 !

Merde au pinard à 100 euro la bouteille !

Merde aux piscines privées plus grosses que des piscines municipales !

Merde à trois semaines en bateau palace autour de l'Antarctique à 35000 euro !

Merde aux ventres ronds nombril en plein milieu, entre maillot ultra court et pantalon moulant taille basse !

Merde à la Télé !

Merde au foot – fric !

Merde à la beauté sans âme !

Et merde aux Ames Vénérées !  
Merde à « tu m'emmerdes » !  
Merde à « je t'aime rien que pour te baiser » !  
Merde aux Gros Culs dont on hume la pète comme on humerait une haleine d'orchidée !  
Je n'ai encore rien pompé à ce merdier Humanusculaire... Où l'on dit pourtant qu'il y a des choses très belles...

*... Un jour d'été assis sur un banc*

Chienlit...  
Silence étouffant et petites mouches tourbillonnantes d'après midi de juillet...

30

Visages en beurre rance et sourires constipés...  
Le temps de vivre est court mais assez long pour ce que l'on fait de ces jours qui passent...  
Tu bandes si le vent sent le museau qui te plaît, et tu délaisses les fayots du menu à dix balles pour ne pas péter en face des belles clientes de ton épicerie à poèmes...  
Et tu fermes la gueule de ton coeur si tu croies vivre dans un pays de culs et de ventres...

Avec une femme amoureuse on ne s'ennuie jamais...  
Avec une parfaite épouse on ne sait plus où poser ses pieds...

Il faudrait, pour éteindre ce feu qui brûle dans la tête, cent mains tendues, deux cents regards d'amis, des nuits où l'on ne se quitte plus, des verres qui ne cessent de se vider, des mots en torrents bouillonnants qui dévalent... Et l'ivresse du coeur, le saut à l'élastique de l'esprit, et les toutes premières couleurs retrouvées des jolis dessins de notre enfance...

Il faudrait, pour éloigner cette vie qui fuit dans les certitudes et les habitudes en eau de vaisselle par le trou de la baignoire, exulter jour et nuit de tout ce qui vibre, respirer toutes ces fragrances subtiles de femmes et de filles et de fleurs et de sucres et de terres et de bords de mer ; s'émouvoir, aimer, écorcher l'enveloppe de la bulle avec le déraisonnable et nécessaire espoir de quitter la bulle en demeurant relié au coeur de la bulle qui a cessé d'être prisonnier...

La grosse mouche qui vibre sur le morceau de viande est encore plus fine mouche qu'un humain mâle qui se vautre sur le corps d'un humain femelle sans laisser d'autre trace que celle de sa crasse...

Jolie femme qui pète éloigne les hommes de tête mais n'étouffe pas les soupirs des hommes de bas ventre...  
Bel homme qui rote fait fuir les belles de coeur et d'esprit mais ne décourage pas les rombières qui mouillent leurs dessous...

L'humour excuserait presque l'absence de culture et la mauvaise orthographe pourvu qu'il ne "vole point trop bas"... Mais une bonne culture générale et une orthographe impeccable sans aucun humour, c'est un peu raide à supporter...

Une femme bien habillée, sans inutiles fioritures et peinturlures, bien coiffée, bien chaussée, même passablement jolie, c'est plus excitant qu'une femme nue étendue sur le sable ou sur les galets d'une plage...

Ce que l'oeil reçoit de la femme élégante, simple et délicate à ravir, suscite émoi, frisson électrique, attente secrète de la rencontrer s'il est possible, et porte cet instant

31

de bien être, intime et profond, qui a explosé, sur un chemin de souvenir que l'on retrouve toujours...

... *La lettre de Rodolphe, le SDF...*

... Pour « quand on le trouverait mort »...

« Les gens bien intentionnés de cette ville dont j'arpente les trottoirs ; ces gens qui ont de belles maisons et de belles voitures et dont les enfants vont à la Fac... Mais aussi tous ces gens qui me connaissent tant soit peu, c'est à dire un peu mieux que ceux qui savent à peine que j'existe... Disent de moi que je suis tordu, que je suis un SDF très ordinaire, un SDF qui n'a même pas le talent ou le professionnalisme d'un vrai SDF... Et d'autres qui me trouvent d'un commerce agréable et de quelque esprit...

Quand je serai mort, outre le fait que je ne laisse à mes héritiers que la peau de mon trou de bale ; je vous demande, messieurs dames bien intentionnés ou pourfendeurs de mes numéros de tordu dans la ville ; de ne pas enfin m'aimer ou de dire que dans le fond j'étais un bon SDF... Car ça sera trop tard, je serai parti, je ne reviendrai plus jamais...

Ce que vous n'avez pas reconnu de moi de mon vivant, comment pourriez vous le reconnaître parce que je serai mort? La mort ne change rien à ce qui est vrai et reste vrai.

Allez! Ne m'aimez pas et passez votre chemin, messieurs dames bien intentionnés, bien maisonnés, bien voiturés, bien boutonnés, bien pensant, bien bardés de certitudes, de religion, d'idées politiques et étagérés de tous ces foutus bouquins bien aseptisés... »

... *Les braves gens*

Ah ! Ils ne sont pas « chiens » pour deux sous ! Ils sont polis, ils t'écoutent, ils sont prévenants, ils te concèdent même quelques travers, voire quelques obscurités... A l'exception des « mauvais coucheurs »...

Ils ont cette largesse d'esprit que leurs lectures et leur éducation leur ont forgé...

Il y a dans la dureté du monde « quelque chose de soft »... qui éclipse, très concrètement, cette dureté du monde.

C'est fou le nombre de gens « corrects » et même gentils, que l'on rencontre !

C'est fou les civilités, dont on se lèche et pourlèche...

Je pense aux chiens lorsqu'ils se rencontrent : ils se sentent le derrière, se tournent autour, tirant sur la laisse qui les retient... Ils se transmettent ainsi leurs « civilités ».

Les Humains ne se sentent pas le derrière... du moins pas en public. Ils se font la

32

bise, se serrent la main, s'échangent leurs horoscopes, devisent sur des sujets d'actualité...

Ces braves gens sont tous les mêmes !

Mais dès qu'ils se sentent dérangés dans leur sensibilité, dans leurs repères, dans la croyance qu'ils ont de l'autre, dans le regard qu'ils portent sur le monde, alors ils froncent, ils plissent, ils font un pas sinon deux en arrière.

Oh, que je les comprends, ces braves gens !

Le regard « au-delà du regard », serait-il une illusion ? Une vue de l'esprit, quelque chose d'encore plus « soft » ?

Faut-il être écrivain, philosophe, poète, visionnaire... Et que sais-je encore, pour être si différent que cela, de ces braves gens ?

Que vienne la chute, la chute imprévisible brutale, inconcevable... par un simple mot, un simple geste, un écrit dérangeant, une rupture sans délicatesse, la connaissance d'un fait « noir »...

Que vienne donc la chute, sur un lit d'hôpital, par des appareillages médicaux, par un visage ravagé, par quelque grosse bêtise... Et c'est le désert ! Fini les « sentisseries », les bises et les regards pieux !

Oh, que je les comprends, ces braves gens ! Dont certains sont des amis, une mère, un père, un frère ou une sœur même !

« Soft, soft, soft... Chic et classe, la grande parade, la reconnaissance, les civilités, la convivialité, la gentillesse... » Tant que ça marche droit ! Ou à peu près droit ! Comme on le croit, comme on le sait, comme on nous l'a appris, tel que l'on se l'est frayé, le chemin !

La chute par accident, par maladie, par quelque coup du sort, ça, c'est un « mécanisme » que l'on conçoit, que l'on identifie... Mais, comme on dit : « au pied du mur » c'est une autre histoire !

Il est de ces déchéances, de ces décrépitudes, de ces handicaps et de ces fins de vie qui n'ont plus de visiteurs...

La chute par nuit soudaine surgie en soi, dont l'éclat d'une comète blanche déchire l'esprit et perce le cœur, cette chute là est d'un « mécanisme » autrement complexe. Si complexe qu'il en vaut bien le renoncement à le comprendre au-delà de ses fondements les plus élémentaires.

Je comprends donc tous ces braves gens dont certains cependant ont risqué l'aventure, l'interrogation... Jusqu'à cette « frontière de l'impossible ».

Nous sommes des êtres fragiles. Fragiles en dépit de tout ce qui fait notre force, notre crédibilité, notre rayonnement...



On ne guérit pas de la fragilité comme on guérit d'un rhume par exemple. D'ailleurs, faut-il en guérir, de la fragilité ? Qu'en serait-il de ce qu'il y a d'humain en nous si l'on en pouvait d'un seul coup guérir ?

Ce serait « sauter la marche »... Comme si l'on pouvait sauter un « palier » dont on ne verrait pas l'extrémité parce que sa dimension n'est pas à notre échelle !

33

Comprendre la complexité du mécanisme de la chute, identifier les liens jusqu'en leurs extrémités, ces liens noués qui ne semblent mener nulle part, c'est là tout ce que l'on peut faire contre sa propre fragilité... Pour que « ça n'arrive pas ».

Accompagner jusqu'au bout la souffrance et la solitude de l'autre lorsqu'il ne reste rien de ce qu'il fut du temps où il plut, par la gentillesse et l'affection encore communicables par des gestes, c'est là tout ce que l'on peut faire contre la fragilité qui nous emportera.

Ces braves gens sont tous les mêmes ! Mais oh, que je les comprends !

### *... Corniflarderie*

Corniflarderie de cette jeunesse née avec le téléphone portable, la photo numérique et le MP3, Internet et les blogs...

Corniflarderie des “rassis” et des “ratatinés”, nostalgiques des années du Vinyle, des machines à écrire et de la route nationale 7... Mais qui “bloggent eux aussi”, et résalsocialent et portent en bandoulière le Samsung à carte mémoire...

Corniflarderie des “trentenaires” fous de glisses en montagne et d'acrobaties nautiques estivales sur la côte d'Argent... Qui vivent en “bobos” dans des appart's déco bois de teck lits ronds, ou dans des maisons formatées aux grandes baies vitrées...

Corniflarderie de ces mômes pianotant de leurs doigts sur des consoles de jeux, fous de marques et de gadgets...

... Cette corniflarderie du monde qui lamine tout, décolore tout de ses couleurs synthétiques, électriques et crépitantes de paillettes argentées...

Elle sent le cornichon dans sa saumure, la mayonnaise éventée, la crevette-sexe-sale...

Cette corniflarderie du monde qui se prête à tout, qui est de toutes les sauces et de toutes les préparations...

Et l'on baise avec, l'on bouffe avec, l'on s'habille avec, l'on se “loisiresque” et se “vacancise” avec, l'on va à l'école avec, au boulot avec, on fait ses courses avec, on s'exprime et se “relationne” avec, on vit avec, on pense avec, on se “cultive” avec, on s'y vautre dedans, on s'en enduit la couenne de l'âme, on s'en tamponne et se tortille cul à cul, ventre à ventre, visage à visage les yeux globes lumineux fixe dans les discothèques...

Corniflarderie du monde, partout/partout, passe partout, qui “chicpue” le cornichon dans sa saumure, la mayonnaise éventée et la crevette-sexe-sale... Le monde s'y vautre et s'en régale...

Et il t'en cuite si t'y tope pas dedans!

Des cloques sur la peau, plutôt que ce relent de crevette-sexe-sale qui “chicpue” jusque dans des rêves devenus des besoins/besoins !

La même "corniflarderie" existait déjà au temps du "Panem et Circenses" des forums,  
34

échoppes, jeux et arènes de la Rome antique...

Tout ce qui relie les gens entre eux, dans ce qui les fait penser, réfléchir, prévoir, se retrouver, s'aimer, partager, s'émouvoir, rire et vivre... Peuvent être des vecteurs contribuant à l'évolution de la culture et de la relation...

Je propose donc de ne plus adhérer au culte de la visibilité qui, par ses attributs identificateurs et de reconnaissance, par la seule recherche de l'effet produit et de la représentation de soi, par l'emprise de sa fragrance douceâtre ; dénature la relation, réduit les rêves à des besoins, les émotions à des fantasmes et le partage à une "partouze"...

... *La grande brocante des livres*

Un drôle de petit avion noir apparut dans le ciel tout bleu, un matin d'été, au dessus d'une grande brocante de livres...

On ne va pas refaire Hiroshima...

Personne ne mourut et la grande brocante de livres connut un franc succès.

Toutefois, en fin de journée, alors que personne ne se souvenait du passage silencieux de ce drôle de petit avion noir, l'on s'étonna de l'aspect de certains livres dont la couverture ne comportait plus de titre ni de nom d'auteur.

Il plut. Mais ce n'était pas la pluie qui était tombée jusqu'alors. Cette pluie étrange ne mouillait pas, elle tombait sur les étals de la brocante, elle était bien eau, elle ruisselait même, mais elle était aussi poussière que la poussière des chemins.

Il y eut de la nostalgie dans l'air, sur les visages, sur les robes des femmes, dans les rires des enfants devant les images des livres, des livres qui n'avaient plus de mots...

Philippe Sollers, l'une des plus grandes figures littéraires du temps, venu à la grande brocante des livres, était entouré de journalistes et de photographes, de toute une « cour » d'artistes et de professionnels du spectacle se pressant autour du « kiosque sacré » où attendaient les postulants à l'autographe... De son visage blême, de son regard de pierre, de ses mains de verre, Philippe Sollers voulut dire : « Mais ce livre n'a plus que des pages blanches ! » Mais il ne dit rien. Ses lèvres remuèrent comme s'il parlait mais aucun son articulé ne sortit de sa bouche hormis un gargouillement, un couinement de souris... ou de rat.

Il en était également ainsi des personnages qui entouraient Philippe Sollers, et même des quelques badauds qui feuilletaient, épouvantés et incrédules, tous ces livres désormais vierges de toute ligne imprimée, avec leurs pages blanches... Seules subsistaient les illustrations et les photographies ou les dessins sur les couvertures ou dans les pages. Plus un seul mot imprimé !

Les conversations animées, bruyantes ou croisées entre journalistes présents à la grande brocante, ou entre les nombreuses personnes tout autour des étals, s'étaient toutes diluées dans une étrange symphonie vocale de sons de gorge, de raclements et

de petits cris graves ou aigus.

Un grand Livre d'Or à couverture capitonnée invitait les gens à s'exprimer, disposé sur un pupitre assez haut en bois massif et de belle facture style fin 19<sup>ème</sup> siècle, à proximité du kiosque des autographes où se tenait une charmante hôtesse d'accueil très bien habillée, souriante, au visage ravissant et n'ayant pas comme nombre de ses congénères de bien d'autres espaces d'accueil, cette « bouche en anus de pigeon peinturlurée de jus de cerise ». La jeune femme, au moment même où Philippe Sollers esquissait un mouvement de lèvres en tournant les premières pages d'un livre, émit un borborygme à peine audible.

Et l'un des badauds, une dame d'un certain âge, d'assez forte corpulence, coiffée d'un immense chapeau architecturé en jardin suspendu au dessus de balcons superposés en cercles concentriques, tenant en laisse un petit chien blanc empanaché de rouge, se saisit d'un stylo et tenta d'inscrire quelques mots dans le Livre d'Or. À mesure qu'elle écrivait, les mots s'effaçaient ; elle appuya nerveusement sur le crayon qui raya la feuille après avoir l'avoir tracée de bleu, et le trait même disparut... La brave dame manqua de s'évanouir d'autant plus que tout autour d'elle, l'on n'entendait plus rien de cohérent, des gens s'agitaient en tous sens et le visage de plus en plus blême de Philippe Sollers semblait augurer qu'un malaise allait le terrasser.

D'autres personnes tournant autour du kiosque avec les vieux livres qu'elles avaient achetés, tentaient de se renseigner, souhaitant visiblement rencontrer quelque auteur, écrivain ou journaliste, mais les questions ne pouvaient plus désormais être comprises puisqu'elles s'arrêtaient au bord des lèvres ainsi que les réponses de l'hôtesse.

Un monsieur d'âge mûr, grisonnant et au visage carré de certitudes, qu'une grande sacoche en cuir et à boucle dorée, portée en bandoulière, renforçait encore dans une apparence de retraité confortable sans doute cultivé et surinformé, retournait avec componction d'un geste grave du pouce, la couverture usée de l'un des livres qu'il avait achetés. Il semblait peu ému par la grâce et la gentillesse de l'hôtesse, à laquelle il n'accordait pas même un regard. Il fronça des sourcils blancs et épais, sa moustache à la Jacques Lanzmann frémit, deux rides sinueuses et creusées labourèrent son front proéminent et d'un mouvement brusque de sa main libre, il chassa une mouche qui « loopingait » avec impertinence au dessus de son crâne à demi dégarni. Déjà venu au kiosque pour recueillir deux autographes dont l'un de Philippe Sollers, il s'aperçut avec stupeur que la signature accompagnée de quelques mots, de chacun des deux auteurs, n'apparaissait plus sur son calepin. Du coup, très décontenancé, et n'ayant pas encore soulevé les premières pages vierges et blanches des livres achetés, l'édifice de ses certitudes vacilla sur ses fondations tel un immeuble cossu du 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris qu'un séisme de forte magnitude provoqué par les effets secondaires d'une explosion atomique à la limite de la stratosphère, aurait déstabilisé.

Les moins surpris par ces étranges disparitions de texte et de toute expression écrite en général, étaient ces jeunes gens aux allures de voyou chic, coiffés de casquettes de marlou ou de rappeur, arborant sur leurs biceps des tatouages ésotériques, piercingués aux narines et aux lèvres, ferrailés aux poignets et aux chevilles, qui eux, avaient

écumé les étals de bandes dessinées anciennes. Ces livres là, avec leurs images évocatrices, dépouillés de texte, entraient de la sorte dans un nouveau monde de communication visuelle qui ne semblait pas étranger à ces jeunes gens.

Un vent de panique souffla sur la grande brocante des livres ; les auteurs, organisateurs, journalistes, photographes et participants ainsi que les nombreuses personnes venues de la ville et des alentours mais aussi de toute la région, se dispersèrent en tous sens, s'agitèrent, s'interpelèrent en émettant des sons de voix discordants, en une cacophonie de cris, de hurlements parfois et de toutes sortes de modulations vocales qui n'avaient plus rien de commun avec un langage articulé...

Les vieux livres qui attiraient l'attention des acheteurs avec leurs couvertures illustrées ou non, leur titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur en caractères bien distincts, étaient désormais inexpressifs, tels d'inutiles monuments de papier et de carton, destinés peut être à un usage purement décoratif pour ceux d'entre eux qui comportaient des illustrations.

Cependant, alors que rien ne le laissait prévoir tant l'événement paraissait étrange et surnaturel, les gens se regardèrent les uns les autres et parurent soudain échanger entre eux des informations, des impressions et des émotions d'une manière tout à fait naturelle et spontanée – comme s'ils étaient devenus des animaux ou des insectes formant une communauté organisée – et dès lors, d'un bout à l'autre de la grande brocante, le tumulte et la cacophonie cessèrent. En l'absence de langage articulé et sans aucune information écrite qui aurait pu servir de support à la communication, les gens se sentirent reliés entre eux dans un espace de relation tout à fait nouveau dont la caractéristique essentielle résidait dans le fait que chacun en émettant ses ondes ou par la « chimie » de son être, se libérait de cet enfermement en lequel il percevait jadis l'autre selon une connaissance dominée par la pensée dans le langage parlé ou écrit, si fortement dépendant de son propre ressenti et de ses repères culturels.

Par cette « chimie » de la communication qui s'élaborait par le regard, l'expression du visage, des modulations de la voix, de gestes et des comportements, et qui permettait de tout se transmettre, les choses de la nécessité comme celles de l'esprit et du cœur, la connaissance et l'information, l'expérience et le savoir faire, il s'avéra que l'écrit et la parole n'étaient plus nécessaires pour que l'on puisse communiquer.

C'est tout cela que les gens ressentirent peu de temps après le début de l'événement.

Très curieusement les seules personnes qui s'agitaient encore dans le tumulte et la cacophonie et qui semblaient donc les plus perturbées, étaient précisément les auteurs, les critiques littéraires, les journalistes et d'une manière générale toutes les personnes exerçant leur activité professionnelle dans les milieux intellectuels... Et tous ces gens alors, se congratulaient, s'écoutaient, émettant de petits cris aigus ou

graves...

... *Grantenterrement Général*

C'était l'âme de sa queue, au défunt... Elle planait au dessus de ces Messieurs

Dames qui dans leurs belles pompes cirées, cheminaient compassés, englués, gominés, raides comme des manches de bêche, costardés, pardocklés, imperdés, cravatés ou foulardisées quant à ces dames chic, en un sombre défilé silencieux sous un pâle soleil d'hiver derrière le fourgon mortuaire, un vieux Peugeot des années 50 à l'échappement pétaradant, promu en futur camping-car pour retraités pauvres à l'ambition voyagesque démesurée...

Et le Mort sauf l'âme de sa queue, balloté vers son destin tant envié de prétendant à la couronne des souvenirs pieux de tous ces vivants qui, du vivant du défunt accablaient ce dernier de pieuses hypocrisies, sottises moqueries et insipides politesses ; recroquevillé dans cette bulle de solitude qui ne s'était point brisée dans l'infarctus, n'avait plus rien à payer pour jouir si l'on peut dire de cette halte mobile en cette pension ambulante et provisoire... Son fils, sa belle fille, ses vieux parents, héritaient désormais des désordres, des errements et du marché aux puces de son humble et courte vie, pourvoyant ainsi aux frais occasionnés par cet ultime voyage organisé en hôtel-calèche noire.

Ah ! Qu'ils étaient beaux et chic, ces messieurs dames !

Joliment fringuées, demoiselles et jeunes dames en bas noirs, petites écharpes, trench-coat tendance, jupes fendues, robes sombres et droites, bien cintrées à la taille, décolletés discrets, visages anguleux, regards brûlants comme des lèvres amoureuses... Tristesse et compassion, écluchures de réminiscences, sanglots furtifs, balayés par le râle d'une âme en transe... L'âme de la queue du défunt, suspendue au dessus de cette assemblée endimanchée... Emergence impudique d'un bout de slip de ciel bleu pâle, toute vibrante et enfiévrée d'ondes de féminité en noir.

Et le dernier morceau bleu de ce slip de ciel disparut dans l'immense houpelande nuageuse, puis le pâle soleil d'après midi d'hiver, palpitant encore au plus profond de l'âme de la queue du défunt, fit pleuvoir sur les trench-coat, sur les fines écharpes, sur les robes cintrées, ainsi que sur les visages anguleux des filles et des femmes... De pesantes gouttes blanches.

C'était l'âme de sa queue, au défunt ! Une âme qui, du vivant de sa queue, au défunt, n'aurait assurément jamais raté un grantenterrement général...

*... Lune rousse et autobus calcinés*

Une grosse lune rousse voilée de nuées rouge sang, se lève au dessus des carcasses calcinées ou écrasées d'autobus dont on aperçoit les formes déchiquetées, alignées sur l'autoroute à arches de métal.

Le cadavre tout gonflé d'un homme... ou d'une femme, flotte à la surface d'un étang situé près d'un village, non loin de l'autoroute à arches. Une forêt s'étend, bruissante

de feuillage de l'autre côté de l'autoroute jusqu'à l'horizon, et craquante de branches mortes vers le village, depuis les arches de l'autoroute ...

Les vieillards les plus valides de la maison de retraite du village, sont venus en excursion jusque sous les arches de l'autoroute et regardent pisser les bus, n'osant allumer leur pipe ou leur cigarette. Les bus écrasés pissent parce que la chaussée est criblée de cratères, que les réservoirs d'essence sont percés et que les cadavres se décomposant sur les sièges suent de pus noirâtre.

Oscar, l'un des vieillards, en déboutonnant sa braguette, s'époumone en direction d'Ursuline :

« eh, Pipine, quand tu auras fini de te tripoter la figue, tu m'expliqueras pourquoi y'a plus de tourterelles autour de la maison de retraite ! »

« C'est les Bonnes Sœurs qui les ont piégées pour leur bouffer le foie ! » glapit Ursuline...

« On les entendra plus roucouler à l'heure de la sieste, ces saloperies de volatiles. Mais j'aurais bien aimé sucer les carcasses de ces bestioles ! Tu viens avec moi dans la forêt, Pipine ? »

« De quel côté, Oscar ? Celui tout vert, ou celui tout sec ? »

« N'importe ! J'ai une vie intérieure aussi riche dans le vert que dans le rachitique ! »

Arrivée au bord de l'étang, la vieille Ursuline ôte sa petite culotte et la jette sur la tête du cadavre . Et en même temps, elle rote et expulse un bec de tourterelle et laisse fuser en pétant, trois noyaux d'olives ...

"Eh, t'as vu, Pipine, ce qui est en train de nous tomber du ciel ?" s'exclame, effrayé, Oscar...

Un grand astronef flamboyant, au ventre d'araignée et aux pattes d'éléphant, emplit tout le haut du ciel...

Une aspiration gigantesque se produit, un tourbillon se forme, et dans le cône du tourbillon, le paysage environnant disparaît...

Il ne reste plus qu'une boursouffure sur une flaque de boue noire, tout juste là où flottait le cadavre...

Après le tourbillon, l'astronef explose et des visages s'éparpillent...

### *... De l'autre côté du monde*

Les événements brutaux les plus actuaux  
Et qui font crier haut et fort haro sur le baudet  
Ce baudet sur lequel on nous fait monter  
Et cheminer tout au long de prés aux fleurs de cire  
Et aux herbes de synthèse  
Ne font le monde que d'un seul côté  
Et de ce côté là c'est vrai le baudet est si commun  
Que dans les écuries  
Les écuries royales et de cour

Les écuries de cirque à trois ou six mâts  
Les écuries de manèges boueux ou sablonneux  
L'on n'y voit pas d'autres montures  
Que ce baudet  
Dans toutes ces écuries d'incurie

Les événements qui pètent sont actuaux  
Il leur faut des tambours dont on nous fait entendre le tam tam  
Dans les brousses et dans les cités  
Pour pas qu'on écoute les cymbales et les guitares des musiciens poètes  
Venus de l'autre côté du monde  
Mais surtout et en foules les pétarades battant coeur de pieuvre  
Des enchanteurs patentés autorisés appelés sur les plateaux-télé

Actuaux chaque jour les derrières à plume haut hissés  
Les derrières à plumes des sorciers que sont les marchands opulents  
Suivis des légions de chalands suçeurs de quignons de pain sucre-rosi

C'est de l'autre côté qu'il faut tous aller chalander  
Là où l'on retrouve le goût du pain  
Là où les regards se touchent et où on se sent  
Un peu moins seul dans sa peau

*... Au delà de tous ces doigts qui remuent la terre*

De la parka disparue aux silences qui hurlent et au lézard lumineux

De Jules Mopète qui se moque de tout ce qui loufe par le nombril à Rodolphe le SDF  
qui ne laisse à son notaire que la peau de son trou de bale et à mon copain le

39

coléoptère que je retourne sur ses pattes au bord d'un chemin

De la révolte des Plouques à l'innocence blessée et aux bagages abandonnés sur un quai  
de gare

Loin au delà de tous ces doigts qui remuent la terre pour mettre à la lumière de leurs  
yeux des graines à la volée semées dans les champs immenses

Un jour je m'envolerai

Et dans le ciel où je déchirerai les nuages

J'écrirai encore à quelque chose qui ressemble à Dieu

... *La parka disparue*

Inès ne retrouvait pas la parka de sa fille Émilie...

La veille dans l'après midi étaient venus Isabelle et Yves les amis d'Inès et Alain, avec leur fille Célestine...

Et Célestine quelques semaines plus tard, avait écrit à Inès pour lui dire la joie de ces retrouvailles par cette magnifique journée de fin Août. Isabelle et Yves, Inès et Alain, ne s'étaient pas revus depuis le déménagement d' Inès et Alain en février de l'année d'avant...

La lettre de Célestine était demeurée sans réponse...

Lorsqu' Isabelle et Yves étaient revenus de vacances début septembre, Isabelle eut un appel au téléphone, d'Inès : “Dis-moi, ta fille, n'aurait-elle pas pris la parka d'Émilie pour s'en faire un doudou avant de s'endormir? Tu m'avais dit que ta fille se faisait un doudou de tout ce qui lui semblait pelucheux et doux? C'est curieux, après votre départ j'ai voulu faire un peu de rangement dans la maison et je ne retrouve plus la parka d'Émilie!”

Et Isabelle avait répondu : “ Non, ce soir là, je m'en souviens, Célestine s'est mise au lit en tenant entre ses mains la ceinture du peignoir de bain d'Yves”...

Et Isabelle s'était dit qu' une parka tout de même, dans un sac de voyage ou dans un coffre de voiture... Cela ne serait pas passé inaperçu, et qu'il était invraisemblable que Célestine, une petite fille bien élevée, dans les valeurs d'honnêteté et d'intégrité qui sont celles de ses parents, ait pu d'elle même mettre cette parka dans le coffre de la voiture !

Il n'était venu personne durant les deux semaines précédant le séjour d'Isabelle et Yves, chez Alain et Inès...

Alors?

40

Alors quoi?

Amis, ils avaient été si proches, du temps où ils demeuraient, Isabelle et Yves, Inès et Alain, à Saint Georges du Vairon, Isabelle et Yves au "Pré de la motte", et Inès et Alain "square des acacias" dans deux cités HLM de Saint Georges du Vairon...

Ah, cette parka disparue si "mystérieusement" (ou si inexplicablement), qui mit un terme à une relation d'amitié!

Et les années passèrent...

... Inès et Alain, et leur fille Emilie, à des années-lumière comme la galaxie d'Andromède de la Voie Lactée notre galaxie... Ou bien tout juste de l'autre côté du film transparent et donc invisible qui partage la "bulle" en deux "hémisphères" l'un celui du monde connu et l'autre celui du monde inconnu (en fait le même monde) ?

... Je pense à ce qu' écrivait Frantz Kafka : "Ce paradis dont nous n'avons jamais été chassés mais dont nous nous sommes en réalité, exclus par nous-mêmes... un jour tout



ce qui a été perdu sera retrouvé et apparaîtra à la lumière" (la lumière, en fait une clarté ou une vérité si l'on veut, intemporelle)...

... *Lézard lumineux*

On l'appelle "le lézard lumineux"...

C'est un colporteur qui fait les fêtes, les foires, les marchés, dans tout le pays environnant...

Au feu d'artifice du 14 juillet, à celui du 15 Août, à tous les feux d'artifice que font tirer aux fêtes d'été, les villes du pays ; "Lézard lumineux" (on ne lui connaît pas d'autre nom) se promène avec son "petit bazar" retenu par deux bretelles devant lui... Et bien sûr, outre les sucres d'orge, les sucettes et les peluchettes de son petit bazar, il propose aux enfants ses "lézards lumineux" qui déjà avant que ne tombe la nuit noire et étoilée, "luminent" en dansant ou virevoltant...

Zéralda, la petite voisine de palier de Lézard lumineux, une gamine polissonne et effrontée, se doutait bien que Lézard lumineux – en particulier les soirs d'orage - "luminait" sa femme. Ces soirs là en effet, s'écoulait une fluorescence bizarre sous la porte de l'appartement de Lézard lumineux... Et dans cette fluorescence semblaient ruisseler comme depuis une source jaillissante, des murmures et des halètements...

Alors un soir d'orage, Zéralda "colla un oeil" sur le trou de la serrure et vit...

Dans le bâtiment des WC publics, le soir du 14 juillet après l'orage de la veille, l'on pouvait lire cette inscription sur la porte, à l'intérieur :

"Il lui fait des Amériques sur ses robes chic, il s'enfonce en elle comme dans une Afrique dont il étreint le coeur et l'âme et fait luminer le ventre , et dans sa déchirure il lézarde en éclaboussant ses bleus, ses verts et ses rouges jusqu'à les confondre en

41

une incandescence blanche...

... *Jules Mopète*

Jules Mopète est un jeune rappeur/blogueur qui "parle-chante-mélope-scande" sur le Net...

Depuis peu.

Et il ne lui viendrait pas à l'idée de "splatcher" ses textes les plus "pirate", les plus crus ou les plus "jetés", par exemple sur le forum de l'Association Culturelle de Sainte Tarte de la Midoue... Association dans laquelle Jules Mopète squatte de ci de là, participant à quelques unes des activités proposées, entre autres la découverte hebdomadaire entre amis, de la nature environnante...

Jules Mopète ne développe aucune stratégie particulière, se moque de tout ce qui pète par le nombril (rappelons que le nombril est plus haut que le trou de bale), se moque aussi des podiums et des lieux branchés où l'on applaudit et bisse et rebisse et où les filles bisent mouillé les yeux en feu et les lèvres peinturlurées...

Mais Jules Mopète a du flair...

“Avec mes mots-pets” dit-il en très petit comité, “c'est comme si je jutais dans le velouté aux cèpes qui fait le succès des dîners de famille”...

Alors pour commencer, Jules Mopète fait “classe et sobre”. Sans se dire, sans se convaincre d'une stratégie...

Les “apaches” pour peu qu'ils aient un peu d'âme et de culture, et qu'ils soient aussi révoltés que Jules Mopète, apprécieront le style “classe et sobre”... Autant qu'ils réagiraient favorablement aux mots-pets s'ils les entendaient...

Si c'était là une stratégie, cette stratégie serait bien consensuelle... Certes payante et ouvrant des portes, mais “étiquetante” y compris de l'étiquette “ musicien de la voix poète tous registres”... Une fois franchi l'espace “classe et sobre”.

“J'eus le mot pet!... Mais ne le pétus point en assemblée générale de l'Association Culturelle de Sainte Tarte de la Midoue”

[ Jules Mopète, 4/4 Domineneuf ]

*... Tu seras vieux dans des années où je serai mort*

J'étais à ton idée, un sombre et banal crétin...

De la hauteur de tes 25 ans, bardé que tu étais de formation universitaire et de cet esprit qui en découle tout empli d'une vision politique, analytique, conceptuelle et technocratique du monde...

42

Tu pensais que j'étais un “vieux”... Un “vieux” de 60 piges, né à la fin des années 40 du dernier siècle, un “vieux” de l'ancien monde et de la culture du 20 ème siècle sans doute nostalgique des “vieilles valeurs”...

Mais tu seras vieux, toi qui aujourd'hui “bande” dans tes 25 ans, dans des années où je serai mort...

Cette formation universitaire et cet esprit qui s'y construit, je ne les ai certes pas...

Tes voyages furent des voyages d'étudiant dans une Europe rompue à la mondialisation économique et financière, à la modernité et à la technologie de pointe... Ou dans des pays d'Afrique “à la remorque” de la civilisation de l'Occident...

Mais tu seras vieux, un jour, dans cette Europe dont personne ne sait ce qu'elle deviendra, ou dans l'un de ces pays d'Afrique dont on se demande comment il survivra...

Tu seras vieux dans des années où je serai mort...

Je n'étais qu'un sombre et banal crétin...

Un “petit rêveur qui croyait rêver grand”...

Un “vieux” de 60 piges, retraité de la Fonction Publique et “mégotant” sur le prix d'une nuitée dans un hôtel...

Je serai mort dans des années où tu seras vieux...

Tu disais de mes journaux de voyage qu'ils étaient pâles, insipides, sans vision

politique, sans aucune poésie...

... Soit dit en passant, comme si la poésie pouvait aller avec la politique!

Est-il nécessaire d'avoir une "dimension de pensée, réflexionnelle, politique, analytique" pour voyager?

Tu seras vieux dans des années où je serai mort... Et je te dis "je me fous de ta vieillesse"!... Comme je me fous de ma mort...

Mais j'écris sur les murs...

Le World Wide Web est un mur...

Un mur qui appartient à tout le monde...

Et je serai mort dans des années où tu seras vieux...

Les murs "vieillissent" eux aussi...

Ils tombent en morceaux ou d'un seul bloc...

Et il en vient d'autres, des murs...

Des murs qui se couvrent d'écriture...

Des murs qui disent des rêves, des voyages...

Sans doute aussi de la politique, de l'économie, de la "vision du monde"...

Les murs bloquent, séparent, définissent...

Ont des "ouvertures aménagées"...

Par lesquelles il devient possible de passer...

Mais pour aller où?

Tu seras vieux dans des années où je serai mort...

Je n'étais qu'un sombre et banal crétin...

43

Tu n'étais qu'un "foutu trentenaire" de formation universitaire ayant fait des voyages d'étudiant... Ou d'humanitaire éducateur formateur dans un monde à feu et à sang coupé en deux avec d'un côté les paradis touristiques et de l'autre côté les bidonvilles...

Je serai mort dans des années où tu seras vieux...

... *Trou de bale*

Est-ce rond et profond, un trou de bale sur la planète des Zintélos ?

Est-ce que ça pète en musique sans pestilence... Ou tout étouffé en un silence longuement écrasé et sillageant tout du long d'une nuée de touristes venus des quatre coins du ciel... pour n'avoir pas à dire qu'ici, sur la planète des Zintélos, un trou de bale c'est aussi moche qu'une vieille planète criblée de cratères puants ?

Les Mahoutones, par exemple, venus de toutes ces planètes peuplées d'Hotomates et de Formatets, ont le trou de bale perclus de rhumatismes sphinctoraux, et pètent tous en une même musique universellement syncopée.

Mais les Mahoutones ne viennent pas sur la planète des Zintélos... Non pas parce qu'ils ne savent humer la pète nuageant du trou de bale des Zintélos, mais parce que le trou de bale des Zintélos, plus précisément, a exclu du Grand Concert Général la Symphonie Sphinctorale des Mahoutones...

Mais il y a, dans le vaste ciel, dans les nuées de touristes venus de galaxies lointaines ou marginales... les Kahouchones, qui rotent aigu et crachent bleu ; les mangeurs de sexe ; les interdits de séjour dans au moins dix Systèmes ; les Chancre-Huants de la galaxie des Pesticides ; et toute cette faune d'humanoïdes, zintéloïdes ou mahoutoïdes désœuvrés, désaxés, désabusés, suçant l'instant karma sur des pelouses lumineuses dans les nirvanas clôturés des Planètes Autorisées.

... Un trou de bale sur la planète des Zintélos, ça veut pas passer inaperçu. Même si ça loufe un vent de faillots cuits à l'eau... Et si par hasard ça vous claque au museau, c'est pour vous rappeler que vous n'êtes qu'un Mahoutone, un Kahouchone, ou un Chancre-Huant... Autorisé !

... *Petite discu philo*

--Tu dis que t'es pas très copain avec les concepts ?

--Non, c'est vrai, les concepts ça m'emmerde. Tu sais, j'ai arrêté mes études en classe de première, j'ai pas été jusqu'au bac, j'ai pas de formation universitaire, j'ai pas lu Descartes, Kant, Hegel et toute la clique des Grands Philosophes. Chaque fois que j'ai essayé d'y foutre mon nez là dedans, j'ai coulé, oui, coulé/coulé... C'est trop

44

compliqué ce langage pour moi. J'avais d'autres vélos dans la tête...

--Alors t'es pas bon pour aller bailler tes fesses dans les salons littéraires ni dans les cafés philosophiques ?

--Non, vraiment non. Je saurais pas quoi raconter. Tu comprends, quand t'as pas de « bagage », tout ce que tu dis c'est du pipeau et on en a rien à foutre des cavalcades qui te traversent la tête...

--Tu sais, à mon avis, au risque de les choquer, tous ces rupins de la caboche, j'ai envie de dire qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre le philoxéra et la philosophie.

--Ah, tiens, tu m'étonnes !

--Le philoxéra pourrit le raisin et la philosophie pourrit toutes les raisons d'aimer son prochain...

--Comment ça ?

--T'as déjà vu que la philosophie faisait que les gens s'aimaient d'amour, je veux dire s'aimaient tout court sans chercher des traces de pattes de poux sur les cadres de vélos ?

Regarde des mecs comme Socrate, ou comme Alain, avec leur sagesse, l'idée qu'ils pouvaient se faire du bonheur, de la relation humaine, et de tant d'autres trucs à te faire bander dans le cyclotron... Tu crois que ça a fait avancer le schmilblic ? De la merde, oui !

Enfin, eux, Socrate, Alain et les autres, non, eux, ils étaient pas de la merde ces mecs, franchement ils ont essayé de faire quelque chose... Mais c'est tous les cons qui se sont pavanés dans les antichambres des académies et qui se sont congratulés d'interrogations oiseuses et pisseuses qui ont tout fait capoter, la choucroute, le

clafoutis, les orgues de Barbarie et les vrais rêves...

--Continue, tu m'intéresses...

--Oui, le seul concept, disons, « acceptable », c'est le concept de reconnaissance.

Le seul auquel je me rallie.

Quand tu reconnais, tu penses pas « c'est bien, c'est mal, ça se fait, ça se fait pas » et autres considérations uniquement dépendantes d'un putain de système de valeurs, de vérités établies en vertu de principes à la con, comme si il y avait les « bons » et les « aseptisés » d'un côté, et les « ulumunus », les foireux, les enculés, les cons et autres « êtres virus », du côté qu'on « fly-toxe ».

Tiens, regarde ou plutôt imagine la scène : t'as 50 vaches agglutinées au bas d'un pré boueux en bordure d'une voie ferrée, les panars dans la mouscaille, la crotte au cul, plein de mouches autour des globes oculaires... Qu'est-ce que c'est con une vache ! Et toi tu leur largues « Deux plus deux ça fait combien ? » « racine carrée de 17 au cube ? »... T'entends un putain de « MEUH » à te fendre l'âme ! Si encore elles avaient des clochettes, comme sur les Hauts Vosgiens!

T'installes une mini chaîne Hi Fi et, à fond la caisse, tu leur balances du Mozart en compact disc ! Tu me croiras si tu veux, eh bien les 50 vaches, elles ont toutes tourné

45

la tête comme un seul homme vers toi et ta boîte à zizique. Sublime ! Voilà : Mozart d'un côté, avec son génie, la beauté de son œuvre... Et 50 bovins crottés de l'autre ! C'est ça, vois-tu, le principe de reconnaissance selon la philosophie des bêtes à deux pattes !

Eh bien moi, j'y crois pas, à cette vision de la reconnaissance.

Je vais te dire, moi, ce que j'entends par reconnaissance : c'est exactement comme quand tu regardes une étoile dans le ciel de la nuit. Tu sais pas si cette étoile là en particulier est plus belle ou plus brillante qu'une autre ou si elle phagocyte tout autour d'elle. Tu la vois, tu sais qu'elle existe, c'est tout.

--Mais les hommes ne sont pas des étoiles !

--Non. Mais ils veulent être reconnus à tout prix. C'est la raison pour laquelle ils ne se reconnaissent pas entre eux. Comment veux-tu qu'ils s'aiment s'ils ne se reconnaissent pas ?

--Quand tu dis : « Pour une gouine ma queue c'est pas du poulet », on n'est pas vraiment dans le concept de reconnaissance, non ?

--Selon une vieille légende des marais de je ne sais plus quel pays, une gouine était une créature de rêve, très belle, avec une queue de poisson comme les sirènes. Lorsque tombait la nuit, alors que l'horizon était encore tout rouge, la gouine chantait au bord de l'eau. Elle était tellement belle que, l'apercevant, l'on avait envie de se jeter sur elle. D'autant plus que sa voix et son regard t'étreignaient jusqu'au fond de tes tripes. Les gens tombaient directement dans l'eau et s'enfonçaient dans la vase. L'on ne retrouvait jamais rien de tous ces gens qui disparaissaient, même en asséchant le marais et en creusant dans la terre.

Je ne sais pas si c'était la faute de la gouine si les gens tombaient dans le marais... Elle était comme elle était, la gouine... Quand les hommes n'existaient pas encore, elle chantait déjà.

Et pour une gouine, une gouine dans le langage des hommes pour désigner une femme qui n'aime baiser qu'avec des femmes, une bite d'homme n'est pas du poulet.

--Oui, bien sûr... Il faut de tout pour faire un monde, comme on dit chez les branchés d'office par la force des modes...

Autrefois, les « gouines et les pédés », on les grillait sur les bûchers de l'inquisition, puis, la « civilisation » évoluant, on les a plus brûlés mais lapidés et exclus des communautés villageoises, puis on s'est seulement moqué d'eux en les considérant comme des marginaux et en commençant à les tolérer au sein de nos communautés... Et pour finir, mais pour combien de temps, on leur a donné un statut, on les a « sacralisés », pacsés...

On fait de même avec toutes sortes de marginalités qu'autrefois on refusait de reconnaître. Et le pognon est vite tombé dans les tiroir-caisse des « prédato-sacralisateurs ». Toutes ces reconnaissances de marginalités ont dopé l'économie de marché... Il est beau, le concept de reconnaissance !

Mais la reconnaissance, la vraie reconnaissance, ne va-t-elle pas jusqu'à reconnaître

46

la non reconnaissance que l'autre a de toi ou des autres ?

--Eh, Bon-Diette, si on terminait par un coup de gueule ? A propos de ces vagues de froid qui en hiver, paralysent l'Europe entière ?

Oh, pas à cause de la neige ni du verglas... Mais à cause de la connerie du Système qui fait qu'on continue à avancer quand même pour que des milliers de petits cons, et un peu moins de milliers de grands cons aient à tout prix chez eux, même au prix fort, leur petit chouia de gâteau pourri, leurs putains de goldoraks et de godemichés de merde, leurs putains d'équipements dernier cri dernier modèle, alors que les routes sont impraticables, que les ordinateurs tiltent, et que les poulets crèvent de froid avant de crever de la grippe aviaire...

--Ah, toi, on t'arrête pas, il faudrait te baillonner avec des lamelles découpées dans des boîtes de conserve !

--Merde ! même si les « plantureux en manteau de cuir écharpe blanche au cou et grosse tête carrée » étendaient leur ombre par-dessus nos épaules, j'évoquerais encore ces olives bien huilées, telles des crottes vertes dont je dénoncerais le chocolat pervers qu'elles seraient sensées contenir... Je les aurais chopées en plein vol, ces traîtresses d'olives, avant qu'elles ne me fassent jouer le trou de bale pour ma plus grande déconvenue à venir !

Ah, oui, parlons en justement, de ces vagues de froid ! Comme si on pouvait pas tout arrêter, ne plus rien foutre et attendre que ça fonde, bordel ! Non, il faut que ça tourne à tout prix, il faut faire avancer le schmilblic... Les camions en travers de la route, les bagnoles au fossé, rien n'arrête le Système ! Putain, si ça pouvait geler à mort, que tout soit enfoui sous trois mètres de neige, il faudrait bien, alors, que ça s'arrête enfin ! C'est pas trois ou quatre jours de léthargie économique qui vont faire s'écrouler le Système ! Par contre je ne vois pas comment en 2039, selon les experts et les spécialistes, la Chine devenue 1<sup>ère</sup> puissance mondiale pourra envoyer en vacances 10 millions de Chinois par an photographier la Tour Eiffel sans que Paris n'ait prévu les structures hôtelières suffisantes pour héberger tout ce monde là, ni comment la planète pourra supporter

cent fois plus d'activité humaine qu'aujourd'hui...

Et pour conclure, mon pote, eh bien je conclue rien du tout ! T'as qu'à continuer le débat...

... *Eh garçon prend la barre*

Il est de ces forteresses que je bombarderais et de ces tours crénelées que je cisailerais...

Et j'en brûlerais de feu grégeois, de ces rivages inhospitaliers...

J'en criblerais de grenaille, de ces vitraux aux condescendants reflets...

J'en botterais au cul, de ces princes arrogants qui prédatent le pauvre peuple...

47

J'en torcherais de kilomètres de tags, ces remparts de cités – prisons...

J'en défriserais les frisures – culte, de ces cathédrales élevées à la gloire de l'Argent – Roi...

Et, sans avoir jamais battu d'aucun pavillon, pas même de ce Grand Noir dans les aubes déchirées aux abords des rivages...

Après avoir couru les océans j'irais mouiller dans ces ports que j'aime, ces ports amis, ces ports d'un autre monde ancrés dans les criques des pays de ce monde...

Dans ces ports, j'y « draguerais » à ciel ouvert ces visages de femme, d'enfants et de vieillards et de braves gens, du feu de mon esprit et de mon cœur...

Je les ferais, tous ces enfants là, reines, rois et princes, milliardaires de regards et de sourires...

Je leur passerais ce flambeau qui me vient de je ne sais d'où et que j'ai tenu d'une main tremblante...

Et, lorsque je quitterais le port pour d'autres traversées d'océan, de nuits polaires ou d'ardeurs tropicales...

Le jour de mon dernier voyage et donc, de mon naufrage...

Je leur dirai : « Je ne veux ni larmes ni stèles ».

... *Affreuseries de la vie*

Les petites “bintzeries” de la vie quotidienne, à poil dans l'appart'!

Toutes ces singeries civilisées entre voisins de palier ou dans le hall de la mairie!

Nénés qui frétilent au dessus d'une poêle à frire!

Jolie femme qui pète!

Bel homme qui rote!

Fromages qui puent et longues traînées brunes sur le verre du grand pot de moutarde presque vide!

Frigos qui fleurent, la porte un instant entrebaillée!

Assiettes de la veille au soir enduites de beurre d'escargot refroidi!

Salades composées barbouillées de mayonnaise rose au jaune d'oeuf et aux crevettes puant le sexe sale sur des assiettes en carton posées sur les genoux, une fesse sur le

canapé en face de la télé!

Pourvu qu'il y ait un trou et que ça fleure bon la fesse fraîche!

Haleines de bébés-dinosaures au p'tit dèj, en pyjama fripé et gratouilles les ongles noirs dans l'entrejambe!

Café au lait tiède "peauhant" en surface et tartines beurrées au munster avancé!

Le choc des viandes sur un lit défait qui pue la sueur et le foutre!

L'ordi qu'on rallume, une canette de bière à côté du clavier, en bermuda de clown torse à poil à midi moins le quart quand toute la famille et les invités sont prêts à se mettre à table!

Cartons de pizza balancés de la bagnole sur le trottoir et cendriers vidés au feu rouge!

48

Coups de klaxon et appels de phare rageurs de jeunes et vieux chauffards mâles, imbéciles et pressés!

Pourvu qu'il y ait un trou et que ça fleure sexe la fesse!

Pourvu qu'il y en ait pour moi!

« T'as pas cinq euros, je vais chercher un DVD? » Glapit « Bac plus 2 » vauté sur le canapé devant la télé!

« Ah, putain qu'elle est lourde la carafe d'eau! » Gémit le pauvre vieux au bras tremblant et fragile comme une allumette en paille, à la table de réfectoire de la maison de retraite!

« Merde! Y'a plus un radis sur le livret bleu d'la mémé! » Crie comme un putois le jeune neveu aux dents longues et au portable 3G plus !

« Alors il se maille le cul ce connard? » Gueule comme un veau, de la vitre baissée de sa bagnole, le trentenaire bouffé de crédits et pressé d'enfiler le rond-point!

... C'est contre toutes ces "affreuseries", déjà, qu'il faut se battre! Qu'il faut se révolter! Et que ça pique sur la joue des aficionados de toutes ces affreuseries comme la grosse mouche réveillée qui, d'un brusque et insolent bourdonnement, saute au visage depuis le pli de la toile où elle était lovée, en embuscade !

Jusqu'à ce qu'un « Slip Bingo basse taille/ Bac plus 2 pétant devant le frigo ouvert " ou qu'une « Troune du Cune tout aussi Bac plus 2 et soft citadine/portable 3G/ Macdo/ Macdrive » ou encore qu' un « p'tit costard attaché case/crédit conforama/télé home cinéma/ pressé dans les rond-points », en prenne plein la poire !

Pour que la carafe d'eau soit plus aussi lourde sur la table de la maison de retraite!

Pour qu'il y ait un peu plus de "chic", de "classe" et de gentillesse entre les gens que nous sommes!

Ça n'a l'air de rien, mais ça commence peut-être par un coup de brosse à dents avant le p'tit dèj , le pet qu'on retient, l'ordi qu'on allume pas avant de se mettre à table, et tous les coups de klaxon rageurs en moins!

«Parole, parole... » chantait Dalida!

«Bagnole, bagnole... klaxonne, klaxonne... Télé, oh Télé, c'que t'es laide... » Chant'-je!



... *La bonne année du petiot*

Au premier de l'An, il faisait toujours le con, le petiot!  
Et il n'était jamais mignon, ce petiot, au premier de l'An  
Tôt matin, ce matin là, le premier de l'An...  
Il se passait les humeurs de son trou d'bale sur ses doigts  
Se mettait dans sa tête le visage de sa petite copine...

49

La petite fil de fer au minois aigu en robe cintrée...  
Et il lui venait un émoi...  
Sous la table, à quatre heures, alors que fusaient au plafond les bouchons  
Et que trônait en forteresse le plantureux gâteau entre deux boîtes de chocolats  
fondants  
Les invités, tous de famille, pépiaient, pépiaient...  
Et le petiot, une jolie jambe de sa maman serrée entre ses cuisses...  
Se faisait un chic après midi...  
"Il a sept ans dimanche" annonça Papa...  
Et la grand' tante, en pantalon moulant et toute peinte aux lèvres de rouge sang...  
"ça promet" fusa-t-elle...  
... Le petiot...  
Il crayonnait à la hâte, au 2 de l'An, sous la dictée de sa maman  
Moeilleurs Veux  
Sur les jolies cartelettes liserées dorées à missiler dans le cosmos relationnel...

... *Le vieux poète*

Il a mouru, mouru mouru, le vieux, vieux poète...  
dans sa maison de retraite médicalisée...  
Il était pourtant le plus valide de tous les p'tits vieux!  
le plus vieux par l'âge mais le plus jeune par l'esprit...  
et il faisait son vélo, le vieux, vieux poète...  
cahin caha c'est vrai, trois lieues pas plus, il n'eût pu guère!

Il a mouru, mouru mouru, tout mouillé assis sur un banc blanc en plein soleil d'après  
midi d'automne...  
à la vue de la plus jolie jolie de toutes les personnelles de la maison de retraite  
médicalisée...  
Il avait fait dans son pantalon, le vieux, vieux poète...  
au regard bleu électrique de la jolie jolie personnelle en chic tablier cintré...  
arrêtée longuement devant lui en une pose qui lui plut, plut plut...  
ça lui avait coulé, coulé coulé, tout de go en longs jets saccadés comme de la purée de  
lait caillé...  
que le pantalon en avait été tout traversé...

Il eut un hoquet le vieux, vieux poète, vidé vidé...  
et puis toc! la pompe cassa net!

“ça m' a plu, très plu, très plu”..

50

... furent là tout de go, les derniers mots avec lesquels il partit, partit partit pour toujours...

Ces tout derniers mots qu'il ne put écrire et que personne-et-jolies jolies-personnelles ne saura jamais...

Il n'avait jamais perdu, perdu...

Ces orgasmiques et fulgurantes fragrances de sa petite enfance...

Qui n'auraient du être en ses vieux vieux jours, que des effluves de souvenirs...

lui venant de ces visages chers dont les regards l'avaient de régal, tortillé tortillé...

de ces haleines agréablement salivées...

de ces silhouettes grêles de petites filles à ses côtés en des jeux où l'on apprend à se connaître...

de ces coiffures, de ces effleurements de doigts, de ces lèvres toutes proches, de ces nuques blanches piquées d'un grain noir ou de quelque tache...

de si jolies filles ou de toute femme lui plaisant...

Ah, ces amitiés littéraires féminines! et ces soirées où il aurait volontiers couché avec son public! tout habillé serré entre filles et femmes sur leur 31!

Il avait de l'âme, de l'âme de l'âme, le vieux, vieux poète!

à défaut du cap horn et de la barrière de ross, il s'était fait la place du tertre en clodo et le p'tit café du coin en littératoque braguetté à la fermeture éclair plutôt qu'à boutons...

*... Les mots jetés ou tus pour exister*

Ces mots que tu ne prononces jamais

Sans doute te semblent-ils inutiles

Désuets, inintelligibles et sans avenir

Ils sont des fleurs broyées

Ou des rêves fermés

Ces autres mots prononcés, répétés, inventés

Jetés pour exister

Ont oublié de vivre

Ils sont de petits sujets modelés sur ton bureau

Ou soldats de plomb sur étagère dans une belle vitrine

Les mots sont presque tous

Dits ou non dits

Des confettis  
Collés sur un pouce de gosse

51

Ou neigés sur les fleurs de sable et de roche  
De tous ces grands déserts du monde  
Pourtant si habités

... *Un hémisphère de pété !*

Intérieurs - poubelles des couples trentenaires qui gagnent bien leur vie  
Madame Chimpanzine en vélo ou "à pinces", de sa "zone" arrive au logis  
Tout est en l'air  
Le lave vaisselle dégueule  
L'évier est un vrai chantier  
La table un champ de bataille  
Les chambres des mômes une arène de stroumpfs  
Les lits baillent et sentent le foutre  
L'eau déborde du lavabo  
La baignoire est rayée de traces grises et moussues  
Des frites et de la mayonnaise jonchent la moquette  
Un trognon de saucisson sert d'attrape mouches sur la table de nuit...

Intérieurs en désordre des familles boulot/dodo  
Sans madame Chimpanzine...  
Briqués entre deux courses, entre deux jours de boulot ou le dimanche matin...

Et le dimanche matin  
Les maris et pères qui beurrent les tartines  
Ou ne beurrent pas même les leurs  
Mordent dans le fromage  
Gnaquent à la motte et piochent au pot de confiote  
Les "qui beurrent les tartines" ont peut-être des mots sucrés  
Au creux de l'oreille de leur femme  
Les "qui les beurrent pas et piochent à la motte"  
Si peu imaginatifs de mots sucrés  
Sont peut-être d'un grand réconfort  
Epargnant à leur femme  
De longues files d'attente à l'intermarché

Par la fenêtre ouverte du séjour salon  
Donnant sur les Tours  
En ce dimanche matin pluvieux de mars  
Un grand vaisseau spatial en béton

A l'architecture gréco romaine  
Sur ses quatre colonnes...  
Huit heures pile  
Et la voix catastrophe de la jolie présentatrice...  
La moitié de la planète avait sauté!  
Le couple trentenaire au confortable salaire  
Madame Chimpanzine  
La famille boulot/dodo  
Les “qui beurrent les tartines”  
Les “qui gnaquent dans le fromage  
Et piochent au pot de confioté”  
OUF !  
Tout le monde était du bon côté  
Le côté qu'avait pas sauté

## Grand Hôtel du Merdier

### 1/Les coccinialbulles

S'il y a bulles ?

Oui, il y a bulles...

Trois bulles de jeunes Humanuscules : Zébu, Krem et Pou... Trois fils d'humanuscules dont les ancêtres non sertis de guêtres se nourrissaient de nids de guêpe.

Siècles, nanosecondes, millénaires et laps imaginaires de temps suspendu, entrechoqués en chaos de préhistoire, proto-histoire et pseudo civilisations, convergent en un immense nœud de bretelles autoroutières.

Les bulles, désormais humanusculaires, dansent dans les grands nœuds comme des mouches fatiguées, fébriles, mais le ventre pris de coliques électriques, les antennes scandant de puissantes ondes éclectiques qui ne se propagent jamais parce que d'éminents sauts hertziens s'étranglent encore dans un goulet de néant.

Trois bulles singeant à merveille une tribulle ! Comme si trois tribus pouvaient former une seule et grande main à trois doigts !

Chacune de ces bulles est un désert enfermé dans une bulle de roche. Le désert, aussi riche soit-il de fleurs cristallisées, d'éclats illuminés, de sables rouges ou de pierres en fils d'acier... Le désert n'a pas d'horizon. Il est aussi translucide que la bulle de

roche dans laquelle il est inclus. Constitué de lames superposées de sable et de cailloux ou entremêlées en écharpes de verre liquide, ce désert se meut, prisonnier dans la bulle de roche transparente, tel un tapis fou dont les fibres à peine bleuies de ciel ondulent

sans fin, imprimant dans ses plis sinusoïdaux, des lignes noires griffées ou des signes inintelligibles.

La bulle, elle même, se meut-elle, ou est-elle immobile ?

Une bulle à la coque... sans coquille comme un œuf livide en eau et en écume mais avec la dureté du silex, en équilibre instable dans sa gangue ovale de ciel noir au long pied de lumière blanche.

Les fleurs cristallisées et les aiguilles de pierre du désert, d'un bout à l'autre de la bulle, brûlent sous cette haleine de solitude si commune à tous les ventres de bulle dont les ondes crispées ou scélérates se figent en concepts, en doctrines, en conciliabules scandés et en écartèlements de voix... Mais de quel univers déformé roule en comètes frangées d'éclaboutis gelés, cette solitude invertébrée qui traverse la bulle en tous sens et vibre d'un infini silence ?

Il était une fois, il est peut-être encore, au milieu du désert translucide, là où se dressent sur des plateaux constitués de civilisations concassées englouties, de fières citadelles, bien dans la mouvance et dans l'ordre prescrit par les grands intendants des humanuscules, dans l'orgie des compétences et des conciliabules, dans l'ignominie des alliances faites entre les ogres barbares pour le partage et la jouissance du sang spolié... Une étrange bâtisse aux remparts crénelés, aux fenêtres aveugles, aux tours d'angle pointues, entourée de pylônes et de structures métalliques... Autour de cette construction défiant les regards halogènes des humanuscules, accolés comme des œufs carrés pondus par des poules boulimiques qui auraient avalé des briques de fer, s'étiraient de longs cordons de cubes à habiter...

Et dans l'un de ces cubes, trois bulles d'humanuscules s'épient, s'empilent et s'épilent sans jamais former la bulle unique de leurs solitudes atomisées.

De conciliabules en imprécations bariolées d'arc-en-ciel d'haleines fétides ; de torsions de coccix en ébouriffements de chevelures vertes ou rouges, Zébu, Krem et Pou, ventres moites et cervelles grêlées de flashes télévisuels, dans la piaule d'angle d'un cube à habiter, se débattaient comme trois coccinelles en formation orchestrale pour un coccinialbulle débridé, assassin, vengeur, insolent et pourfendeur de vieux accords lessivés... Et nos trois coccinialbulles hochaient de la crête, déboutonnaient leur braguette, crapahutaient les miches de leurs morues, exhortant en un ballet Halloweenien de spectres de morpions, de vieilles et pieuses animalculettes accrochées aux poils entremêlés des sexes pointus à se métamorphoser en vibrantes escadrilles tourbillonnant en piqué jusqu'au fond des alvéoles de peau satinée. Mais les animalculettes ourdirent entre elles des complots oiseux pour ne former que de tout petits carrés d'escadrilles répandant de l'essence de phéromones sur le bord des minuscules cratères de peau. Nos trois compères éructèrent et trombinèrent. Et les

hagardes hères pouffèrent, se chevauchèrent et s'arrachèrent, hérissées, harassées, de la couche putride où gémissaient encore les acteurs de ce ballet improvisé.

Au pied du cube des Coccinialbulles, sur un trottoir de vase vitrifiée cheminait un couple de retraités. C'était l'opulent monsieur Dupin, avec sa petite sacoche en cuir de vache en bandoulière et son beau pantalon à la papa au pli impeccable, suivi de sa Dupine bien enveloppée dans son bel imper fourré de très bonne coupe. Un petit chien

frétilant à poils ras, quéquette en érection, trotta hardiment et se précipita dans les jambes encore bien galbées malgré son âge, de sa Dupine de maîtresse. Haletant, suffoquant, couinant, jappant et se tortillant en une transe de goret ivre, le petit toutou se dressa sur ses pattes arrière, déglutit son régal subit dans un spasme violent et contracté, frottant sa quéquette sur le bas du bel imper. Et la Dupine, dont l'élégance venait de ravir le jeune chiot, imperturbable, murée dans un silence aussi complice qu'outré, imagina le sourire narquois de la teinturière qui, inévitablement, ne manquerait pas de s'enquérir de cette coulure suspecte au bas du vêtement.

« Eh, t'as vu, Zébu, ces pépère et mémère endimanchés, sur le trottoir, en bas, avec leur petit toutou de cirque ? » s'écria Pou, encore en bandaison et le froc en accordéon. « Ouais, je les connais, ils vont chez le notaire. C'est l'opulent monsieur Dupin et sa Dupine ! Ils ont hérité. Un de ces jours, faudra qu'on les cambriole, on mettra à sac leur coffre à bijoux de famille et puis, après avoir croûté le contenu de leur frigo, sifflé tous leurs pinards, bien pété et roté, chié dans leur beaux vécés en porcelaine de Limoges, on se fera une fête de toutes les fringues de leur fille ! » éructa haut de gamme Krem, un yaourt entre ses doigts.

Les trois Coccinialbulles à présent, pétaient devant leur frigo ouvert, nus comme des vers et triquant comme des bourricots après avoir chacun sauté leur donzelle.

Une fringale, une putain de fringale imbécile sans avoir vraiment faim, une envie de marmelade à l'orange et de quenelles de brochet froides, leur mangeait le cyclotron tout à coup excité par des électrodes gastriques. Le frigo, dégueulant de reliefs barbares et coulants piqués de petites cuillères et de couteaux, n'avait pas été dégivré depuis deux mois. Entrouvert, il baillait de toute l'haleine douceuse et écœurante entretenue par les émoluments en denrées formatées de son Coccinialbulle en chef.

Autour du frigo, arborant des proéminences d'étalon, ils triquaient donc encore aussi fort qu'en hors d'œuvre de baise, lorsque la concrétisation d'un fantasme fou fait huiler le cratère et perler la goutte tremblotante, annonciatrice d'éruption de lave blanche... Les donzelles les avaient shootés à mort, de tout leur chic, de toute leur classe, ils s'étaient jetés dans leur délicatesse tels des fauves affamés touillant le foie de leur proie palpitante. Ils en avaient oublié les morbachs et les perfides animalculettes. De toute leur crasse, ils les avaient outrageusement souillées et elles s'étaient données, soumises et vautrées. De papillottes et de libellules, elles s'étaient faites chiennes...

Ils étaient torse à poil, en caleçon Bingo, pas rasés, et le carrelage battait comme un cœur de pieuvre sous leurs pieds nus.

Zébu, le coccinialbulle étudiant en Arts Plastiques, ouvrant le frigo, fit tomber une barquette de lentilles, péta et repéta, levant une guibole, écartant sa fesse droite. Il péta et bandait encore...

Sa gonzesse hurlait dans la piaule. La télé hurlait encore plus car c'était l'heure de Star Académie. Un vieux minou tout dépoilé et râpé comme la peau d'un cou rouge de poulet hachélémique, par l'odeur alléché des fromages boycottés et affaissés, des relents de sperme et de sauce aigre, sauta depuis le rebord de la fenêtre sur la table de la cuisine encombrée de denrées OGM. Le minou miaula, remua la queue, Zébu lui caressa les roustons, puis, pris d'une frénésie subite, il asséna au minou sénile deux coups de

cuillère en bois sur la tête, bien ajustés, entre les oreilles. C'est que les vieux minous pelés incontinents sont aussi exécrables que ces vieux humains qui perdent la boule et se chient dessus.

On a beau dire tout ce qu'on voudra pour faire croire qu'on a de la charité et qu'on plaint et assiste de tout son cœur et de toute son âme les éclopés, les rompus, les cracus, les tétras et les grabataires en couche-culotte, eh bien la vérité c'est qu'on voudrait les voir crever vite fait parce qu'ils nous empêchent de sucer le chocolat glacé, d'aller au ciné, en ballade et sur la plage... Et le chocolat glacé des petits plaisirs insolents de la vie, la branlette intellectuelle saine d'esprit, le surf, le foot, la bagnole, la voile, le ski, les restos entre copains et tout ce qu'offre une santé honorable autant physique que mentale, c'est sacré !

A l'heure de Star Académy, c'est pas l'heure du p'tit dèj... Mais on bouffe comme au p'tit dèj, des tartines de pain brioiché du Lidel du coin passées au grille pain volé à la mamy chez qui on a squatté... Des tartines tordues, vite refroidies, avec plein de mayonnaise rose, des biscuits salés et de la confiote qui coule... On se retient pour aller chier parce que ça fait chier de se lever le cul pour une envie de chier qui tombe mal. Comme le matin, après une nuit de baise et de crasse intellectuelle les sphincters sont relâchés, on en a le trou du cul tout barbouillé avec de gros flocons durcis entre les poils collés. Merde, ça scotche au caleçon, ça gâche la bandaison. De toute façon, tu passes ta vie à sucer un énorme bâton enduit de merde. Parfois ça a un goût de chocolat au beurre mais tu te leures avec le fric du beurre qui te passes sous le pif parce que les copains sont passés avant toi dans les chiottes pour sniffer le pain trempé de pipi auquel tu rêvais pour te shooter en hallucinant sur les chiquerries intimes de beaux gosses bien habillés venus pisser là l'après midi plutôt que la nuit à cause des pédés rôdeurs à grosse queue friands de petits jeunots.

Krem, le boutonneux à thèse sur le lobby des saucisses d'autruche en Amérique du Sud, lui, se brossait les dents dans la salle de bains. Entre deux évangélisations de molaires impies, il supputait sur le coût du transport des autruches d'Australie en Amérique du Sud. Après tout, on fait bien faire le tour de la Terre à des cervelles d'agneau congelées, on lave bien des patates d'Allemagne en Suisse pour les

ramener propres en Allemagne avant de les faire peler en Turquie et de les bouffer au Canada, on transbahute des milliers de tonnes d'hydrocarbures et de produits toxiques sur des bateaux pourris qui se bousculent dans les détroits et les bras de mer !

Et après on s'étonne lorsque d'énormes bahuts à l'allure de dinosaures supersoniques se crashent le long des barrières médianes des autoroutes ou que des pétroliers géants se disloquent sur des récifs au milieu de la tempête !

Krem à priori était le plus chic des trois. Il ne pétait pas au lit ni devant le frigo ouvert. Il ne ronflait pas, il ne pissait pas à côté du lavabo mais dans le lavabo, il ne se curait pas les narines avec le foulard de sa morue. Et quand il baisait, s'il pétait le sommier, il faisait un gros chèque... Pour compenser ! Il disait « entre la baise et le sommier, c'est comme entre l'euro et le dollar ». Pour l'heure, la baise surcotait par rapport au sommier...

Il était donc chic et il avait le chèque facile, le Krem... Et la thèse crapule, cependant,



avec des saucisses d'autruche factices en boudins de bourricot recyclé.

Pou, le troisième coccinialbulle, naviguait entre la voile et la vapeur. Mais comment faire de la voile quand on n'a pas de pognon et que les filles aux robes aériennes te traitent de pédé parce que tes rêves planchent sur une écharpe de vapeur dans un sauna de vieux milliardaires sucés et branlés par de gentils minets potelés dont la cuisse gracile enduite de crachats gélatineux fait le régal de ces fauves repus au crâne d'œuf ? Comment pratiquer la vapeur quand t'es raide comme un passe lacet et que tu aboies les copains aussi raides que toi avec le vague et fol espoir que si t'avais au moins 4 balles d'euro, tu pourrais quand même te payer la photo de Lavoine ? D'autant plus qu'avec ton anus de pigeon, seules les bites de pie te crapahutent la tête...

A la voile comme à la vapeur, il faut du gnack et du fric. Si t'as ni l'un ni l'autre, ta chienne de vie est une bérézina et tu chopes tous les exémas. Mais à force de te gratter les pustules, de te sucer le pus et de te régaler du matin au soir en te schmuctant l'odeur de tes couilles ou de ta salive sur les doigts chaque fois que tu croises une fille qui te plaît, t'arrivera jusqu'au bout de ton usure, avec cette sale colique de vieux zob qui te pollue le slip.

Ah oui ! t'avais même dit que tu baisais plutôt avec ton intellect ! Mais pour ça, mon colon sans colonie, il faut vraiment dans le cerveau, dans le regard, dans un putain de chic, une putain de classe, une méga aura, quelque chose qui puisse remplacer la queue. T'es trop clodo, t'y arriveras jamais, même avec ce profil aquilin dont tu te narcissises. Enlèves au moins le fromage de bite qui te gangue le gland que t'as dans la tête !

Au bout du compte, entre la voile et la vapeur, où ondoie ce ciel fragile et serein constellé d'espérances inavouées striées de déjections immondes et de conciliabules feutrés pour le grand saut dans l'inaccessible frange de lumière blanche que se disputent les fadas de l'intifada, les branchés en fals bariolés et les insubordonnés de

la queue en code barre ? Où crèche dans l'immense caverne d'Ali Baba du ciel de la Terre ou d'un coin reculé du cosmos, cet Eldorado moucheté de pubs hiéroglyphiques tissées par tant d'artisans d'une autre fresque corano-biblio- file-aux-œufs-phique ? Files moi plutôt l'œuf, que je l'encule même si je dois me râper le nœud sur les rugosités de la coquille !

Un court circuit... L'écran sauta, tout devint noir, Star Académy pondit du vide et les filles gloussèrent... Dans la piaule, ça puait le trou du cul, la bite et le fromage de bite, la salive et la rançeur des draps froissés. Et la télé vrombit à nouveau, des voix fusèrent, une image explosa et des visages parurent... Mais il n'y avait aucune différence entre la vache qui rit et la speakrine puisqu'au moment du court circuit les deux sourires, celui de la vache de la pub et celui de la speakrine se plissèrent et s'entremêlèrent.

Dans ce reportage de télé réalité, il n'était nullement question de vache qui rit, mais de vaches embrochées. Juchés sur de puissants tractosaures, des éleveurs spoliés et trahis par des accords occultes entre organisations prédatrices, avançaient, formant un barrage mouvant hérissé de longs éperons acérés devant les troupeaux mugissants. Les éperons s'enfonçaient dans le ventre des bêtes hurlantes, traversant leur carcasse. Le carnage atteint son paroxysme lorsque les vaches, qui ne riaient pas comme sur les

boites de vache qui rit, furent acculées à une cinquantaine de filles laides et bossues qui scandaient des confitères avec des voix de poulet châtré pour défendre l'innocence bovine encornée par les éperons de la contestation humanusculaire.

Les filles laides solidaires des vaches qui ne riaient pas furent piétinées, écrasées, et leurs tripes en bouillie fumaient encore lorsque les Assureurs, le Députain, la flicaille et les Zautorités, mitraillés par les appareils photo des journalistes, vinrent s'entretenir de l'événement et se perdre en conjectures...

« Excuse ! » s'écria Zébu, « Il faut que j'aille couler un bonze. Eh, Miquette de mes roupettes, si tu veux que je te suce le croupion après Star Académy, t'as qu'à tirer la chasse. Moi, ça me pèle la patte de toucher la ferraille froide et rongée de rouille de la chaîne, ça me fait plus mal que le frottement de la corde autour du cou du toutou de la fable de La Fontaine ! Putain de chaîne... Comme si ça suffisait pas d'être déjà coincé entre les barbelés de ce ghetto d'économie libérale Bushisé, chinetoquisé, musulmantisé ! »

Krem gueulait : « Y'en a plein le cul de cette putain de télé ! Moi, je descends, je vais me payer un couscous au cul de vieille brebis bien ramolli bien juteux avec de la sauce piquante, chez le bicot de la rue Villot. Il est vachement sympa, le Bicot... C'est pas comme chez ces roumis du Médoc ou du Prado ou du Trocadéro qui te font des salamalecs hyper condescendants avant de te laisser pourrir à une table tout seul pendant une heure, te mesurent le pain, te font attendre entre les plats, et pour finir t'allongent une addition salée... Y'en a là, chez le gentil bicot, des vieilles, des qui pètent dans la dentelle, des qui croulent sous les bajoues, les bourrelés et les poches aux carreaux, des qui frisent comme des choux fleurs, et qui oh ma chère ! pour un

58

petit bout de couscous, te demandent de leur sucer les miches, et même le croupion ! Le bicot, lui, il y met de l'harrissa en plus, ça masque l'odeur de pourriture... Ouais mon pote, tu te fends d'un petit bout de couscous, avec une chopine de gros rouge qui tache en sus, sans poulet sans bœuf et sans merguez... Mais avec un vache de colombin glacé à dessert, bien qui coule sur la nappe en papier, un p'tit jus, un pt'it thé, un pt'it verre de Monbazillac pour finir, et ta vieille, super purléchée, écope d'un putain de Nirvana qui part en couille parce que les tissus internes du croupion n'arrivent plus à bleuir ! Dame, c'est plus la première jeunesse ! Moi, j'suis chouette, je fais jouir les vieilles pour pas un rond. Il me fait crédit, le Bicot. Et puis pourquoi le bicot ? Le bicot n'est pas le bicot. C'est un Maghrébin, un mec comme toi et moi, avec des couilles, un cerveau et de l'âme. Toi, putain, t'es bien Frangaout, Européen, Ricain ou pataouhète, alors qu'est-ce que ça change ? Si je fais dire à bas les bicots à un perroquet, tout le monde va me traiter de raciste... Mais bicot c'est que du vocabulaire, du vocabulaire de merde que le perroquet chie de toutes ses cordes vocales pour déchirer les images des faiseurs d'image... »

Zébu s'en fut donc couler son bonze... ça pressait, bordel ! Il s'en était déjà maculé le caleçon. Il se cale en pétant sur la cuvette, une explosion de boyaux comprimés retentit dans toute la carrée, ça trisse par dessus la cuvette, y'en a même sur les murs...

« Ah, putain, c'est dégueulasse mais ça soulage ! Merde, y' a plus de PQ ! Tant pis, je me torche avec les doigts... T'as pas un mouchoir, ou même un petit morceau de toffie,

pour essayer, Miquette ? Eh, mires un peu ça : j'arrive encore à bander. Viens loucher sur cette barre à mine ! Amènes le bout de toffie et fais moi un pompier, tu tireras la chasse après ! »

Pou, qui bataillait du manche de sa cuillère dans le fond du bocal de cornichons, après s'être curé un loulou baveux qui lui clientait la fosse nasale, ventriloqua un rot puissant, long et caverneux, avant d'enfourner l'appendice terminal d'une tartine de mayonnaise. Puis, haussant le ton parce que le bruit de la chasse et les imprécations de Zébu allaient éclipser sa pensée en voie de transmission immédiate, il feula, décidé, convaincu et fier de sa nouvelle trouvaille intellectuelle :

« Eh, les mecs, à trois, puisque les gonzesses vont se barrer, on pourrait pas élucubrer ensemble une histoire atypique, de plusieurs pages, quelque chose qui ressemblerait à du Dali, mais en littéraire ? Avec de la philo, du caca, du dégoue, du contesto et du surréaliste mélangé ? ça serait super, on ferait ça à trois, ça serait notre œuvre commune. On se débullerait ainsi chacun de notre putain de bulle de solitude, on se toucherait l'intérieur du cœur de notre réacteur intello-nucléaire. Y sont cons tous ces mecs qui écrivent des bouquins avec ce qu'ils ont persovécu, ils nous pondent leur vision du monde, tu les vois se pavaner dans les salons du livre et exhaler leur pestilence buccale dans les cocktails littéraires, ils croient tous qu'ils seront immortels et que le monde changera.

ZOB ! Je revois encore ma prof de frangaout au lycée quand pour les copains qui

59

attendaient que ça, je criais ZOB très fort, avec une intonation hyper percutante que les murs de la classe en vibraient ! ZOB ! La prof se retournait, elle rosissait, le fendu de sa jupe s'ouvrait sur une jambe magnifique, et l'on aurait donné cher pour savoir si les tissus de son minou bleuissaient et si elle mouillait son slip. ZOB ! A trois reprises on remettait ça, en chœur, et à ce moment là, vous pouvez pas vous imaginer, les potes, à quel point on se sentait reliés. Même la prof elle entraît alors dans la tribulle que nous formions ! »

« Ouais, t'as raison, Pou, on va élucubrer tous les trois cette œuvre commune » répondirent Zébu et Krem.

Les gonzesses se barrèrent. Elles z'étaient venues que pour baiser. L'appart' dans le cube n'était qu'un segment d'existence. Tout était segment, d'ailleurs : il n'y avait même plus de marché, ni d'acheteurs ni de vendeurs, rien que des réseaux, des toiles d'araignée tissées par de nouveaux prédateurs tendant des fils invisibles encore plus barbelés que les anciennes clôtures. Plus rien n'appartenait à personne, tout était comme dématérialisé, sans consistance. Il fallait désormais avoir l'Accès, être client dans une tranche de temps, payer un droit de passage sur l'onde de communication diffuseuse de services ou de prestations...

Alors, les trois Coccinialbulles, déségmentés, errèrent entre les cubes, s'égarèrent dans les capillaires exsangues de la bulle, se grattèrent le derrière, hésitèrent entre la rue Villot et l'impasse des vespasiennes, mais le bicot et les édicules, éclipsés dans le champ de la réalité par un ballon de couscous en forme d'hippocampe, se virtualisèrent en coiffeurs de vieilles dames opulentes. Un cheval fou, trépané et le ventre ouvert, menaçait de ses sabots fumants une statue de Napoléon, érigée entre l'ex bicot et la

trace de l'édicule.

« Je crois qu'il y a une brocante, à deux pas d'ici, au delà du Palais de la Virtualité, là où des vieux de la France de Vichy et des néonazis se congratulent en se refiletant de bons tuyaux pour des lampes de collection... » jacta Pou, assoiffé mais peu désireux de siroter un jus de tomate avec un péroné de bébé juif dans un café tenu par un ex milicien vicieux ayant quatre ans durant élargi l'entrée de son colon en se faisant sodomiser par de jeunes Essèsses. Un salaud de milicien qui, en août 44, se fit passer comme tant d'autres pour un aide résistant en se morfalant de filles prudes et romantiques avec des Djihaiïes et en dénonçant des femmes collabo aux FFI. Soit dit en passant, les français de la France de Vichy, âgés à l'époque de 30 à 50 ans, ces français qui faisaient la France d'alors, repus, combinards, bien vus des Zautorités, requins de la finance, du marché noir, prédateurs en tout genre alliés des boches, bouffeurs de juifs, de tsiganes, de réfractaires et de communistes, eh bien il faut savoir mon pote, qu'ils étaient légion dans l'hexagone, et même dans l'empire colonial... Aujourd'hui, tous ces français là sont ou très vieux, ou crevés. Mais je ne pense pas que, dans les 15000 morts de la canicule de 2003, y'avait beaucoup de ces ex miliciens, collabos de haute volée... parce que les vieux qui meurent de chaleur, ce sont de pauvres bougres, des gens qui ont sué sang et eau toute leur vie durant et

60

qui n'ont jamais eu les moyens d'être des prédateurs. Alors les mecs, on y va, oui ou merde, à cette brocante ? Tâter les abats jours en peau de cul d'youpin, touiller dans les fume cigarettes en os de romanichel, mirer les bagues, les solitaires et les colliers en or de fausses dents ? Putain, dans toute la France, avec la prolifération des vide greniers, les débarras de caves, de vieilles bicoques, de châteaux sans héritiers et de tant de belles demeures à l'abandon ou vendues avec tout le fourbi dedans, il doit y en avoir, du vomi de guerres, de pillages, de récup et de spoliations...

« Pour ma part », hasarda Krem, « j'irais bien faire un tour à la journée des Trisomiques. Il paraît qu'ils organisent un loto géant au parc de La Courneuve, avec des artistes, des associations d'handicapés, des hommes politiques et de Grands Auteurs. Une journée dont personne n'a parlé ni à la télé ni dans le journal, sauf trois semaines avant, une fois, à la fin de l'émission Le plus Grand Cabaret du Monde.

Les trisomiques ne font pas la guerre. Chez les Trisos, tu trouves pas monsieur Lorgueil, ni madame Lahaine, ni mondemoiseau Lintelo... monsieur Lorgueil et sa culture Kitsch, madame Lahaine dans sa robe de sang, mondemoiseau Lintelo et ses fientes de mots... Allez, go ! les potes, on va au bal des Trisos, casser des Grands Auteurs, chier sur la culture Kitsch, abominer sur les prothèses de luxe aussi solidaires des Tétras sous-pensionnés que les Vedettes de Star Ac vis à vis des scribouillards de murs de gare ».

Et le trio se dilua dans les lames ondulées de la bulle de roche...

Les œufs-cube carrés pondus par la poule boulimique fondirent dans le blanc grumeleux de l'œuvre impie d'un artiste terroriste surréaliste.

Le désert brouillé se liquéfia en poussière de brocantes, le vomi des guerres et la cacophonie des débats s'ennéantisa dans un cosmos raté de planètes poubelles... L'Humanuscule inventa Dieu, le Bien, le Mal, l'Ordre, la Vertu, le Boulot, l'Après

Guerre et le Poulet au zob d'or...

Les miches des morues se firent fromages et le bec des Coccinialbulles se fit moniteur de ski sur le verglas des croupions enfiévrés.

Les animalculettes firent avorter tous les desseins, ceux des Grands Auteurs comme ceux des Trisos et des futurs retraités raffarinés. En Ogéhèmes et en Adéhènes surgelés, ces pitites bébaites de labo investirent les officines, les supermerdecados, le café au lait et le thété des maisons de vieux.

La Morale se démoralisa, Les Américains futuroscopèrent Dieu en s'accrochant au bastingage du grand bateau des valeurs-clefs, Bush ne se débuscha point, les capsules comprimées sautèrent, les bouteilles de coca explosèrent et mouchèrent des milliers de mèches de vie dans les entonnoirs du Grand Gavage.

Le Bicot fit grève de couscous, le cul de la vieille brebis se lamellisa entre les pois chiches éclatés, les sacs à main en cuir de juif de dames chic, exhumés d'une brocante de Vichy, crissèrent sous la verrue très dure du gland d'un homo fétichiste nouvellement conquis par les charmes de la féminité... Y'a t-il des repères, chez les Trisos marginaux abandonnés, chez les Tétràs qui peuvent plus ni bander ni

61

cerveler ? Chez les toutous à cinq pattes et chez les cyclopes ? Chez les fées édentées...

Et les gosses de riches ? Y sont où, les repères, les signes, les hiéros, les limites, les douanes, les poste-frontière et les laisser passer ? Est-ce que le code barre va te garantir de la gangrène, de la culture Kitsch et des dérives bio ? Est-ce que le sandwich Ogéhème va te faire tomber le gras des miches ?

ZOB – ZOB ! Quand t'as la bite qui se détartre, ou le croupion qui se dessale, que tu fais pas la bise au Pape, et que ton âme bande pour une robe bleue ou un regard de fille boycotté, t'as niqué le Grand Sachem et outrecuidé ses prêtres vainqueurs. Fais gaffe à l'olive dans le trou du cul : ils z'arrêtent pas de te dire que ça fait du bien... Si tu pêtes trop tard, y'a pas retour à l'envoyeur !

Enculatory Lavatory Vécé-cireur...

Mets tes 2 euro dans la fente, ça te branle l'œil juste le temps qu'il faut pour t'y avoir fait croire. Avec ta carte bancaire c'est encore plus faillot : t'as l'Accès, pour un p'tit bout de temps, tu renouvelles, t'as des options, on te fait ouvrir d'autres portails, avec encore des Accès, et puis t'y passes ta vie... Enculatory Lavatory Vécé-cireur... Ah, c'est bien plus vicieux que la lunette télescopique à 2 euro la minute du parc du château pour mirer les montagnes, la mer ou les toutoues en tutu qui déambulent le long des sentiers chevriers...

Fondus dans la suée alcaline d'orages chimiques, Krem, Zébu et Pou éternuèrent puis se quittèrent... Brocante, bal de Trisos ou vécés qui ferment pas, avec ou sans repères, chacun sa traversée du désert dans la bulle de roche... Après tout, quant les clebs se saluent, ils se puent le cul, la truffe en fête et ça leur coûte pas un radis. Les toutous, ça met pas 2 euro dans le dada, et ça traverse le même désert dans la même bulle de roche... canine au lieu d'humanusculaire.

## 2/La dérive de Pou

Dans une longue et puante diatribe, Pou nous convie en sa bulle et nous l'y suivons, au gré de ses confidences... Et des loulous de son âme qui polluent les pieux langages, révèlent la couleur du pus, la rougeur des ecchymoses, les arabesques de cicatrices, et parfois le contenu des râles...

C'était bien avant l'épisode du cube avec les deux copains et les trois filles... Mais c'était pas si vieux tout de même. C'était à Paname, comme sur un trottoir de Rome, sur la lèpre d'un matelas ou dans des halls de gare ou sur le quai d'un port d'Europe du Nord... Dans une chambre d'hôtel sans étoile ou entre une boîte à zizique et le zinc pourri d'un bar de paumés...

62

Ça souquait le foutre, la solitude des vieux ou des chomdus, le pain trempé de pipi, le vomi dans le caniveau... Y avait vraiment pas de quoi être fier ! C'était Pou, y'a deux jours ou trois lunes, avec toute sa vie devant lui, sans zob jectif, sans projet et sans slip éminence...

Écoutons le, pour une fois...

« Aujourd'hui je ne peux pas plaire.

Je l'avoue, je suis bordélique.

Le jour va se lever.

Non, c'est la nuit qui va continuer, une nuit grise, épaisse, plus triste encore que la vraie nuit, car les lumières de la rue vont s'éteindre.

Une nuit froide et mouillée.

Mon âme ne va guère mieux que cette nuit.

Sous les réverbères et les néons brillent encore les trottoirs mouillés, le pavé encrassé de tous les pas des citadins trottant, les capots de voitures.

La colonne de mercure sur le rebord de ma fenêtre hésite entre six et sept.

La boîte d'allumettes est vide.

L'épicerie est fermée.

Le pain est rassis.

Le stylo n'a plus d'encre.

La palette est desséchée, le pinceau n'a plus de poils, le gobelet est fendu.

Le papier reste papier sans rien dessus.

Il pleut.

Le vélo est pendu à la cave, la pompe est tordue, la chaîne rouillée, il manque un patin, la roue arrière est voilée.

Plus de gentil « tic tac », le coucou de petite mémé est arrêté.

La montre est bloquée.

Le bon livre fini : Rocambole envolé, maman Fipart enterrée, et l'horrible Sir William précipité dans l'abîme.

Y a que dalle à la télé, ou rien que de la sous-culture branle gogo.

C'est le quatrième matin que je cherche à extirper ce qui reste dans le tube dentifrice, j'appuie en vain, pas même une petite goutte de tripe blanche.  
Le gant pue, le lavabo sent le pipi, la chemise souque la sueur, la serviette est crade.  
Le frigo est vide, y'avait hier un dernier bout racorni de roquefort mais c'est vrai je l'ai zombé. Il reste encore un fond de Mascara dans la bouteille.  
J'ai l'œil bovin, la bouche pâteuse, le nez mouillé.  
La goutte nasale perle et me fait chercher le mouchoir que je n'ai pas.  
Je m'essuie sur la manche, je renifle.  
Les tire-jus sont tous cradingues, le dernier je l'ai jeté dans la corbeille du linge, je ne pouvais plus m'y moucher dedans, il était dur et tenait comme une feuille de zinc froissée.  
J'ai la flemme de tout, une flemme qui me coupe les pattes et me serre l'estomac.

63

La grosse flemme de ces réveils nauséux, humides et froids.  
Je regarde couler le robinet d'un œil baveux.  
Engourdi, ankylosé, endormi, grimaçant, ébouriffé et rien pour plaire.  
Je laisse couler le robinet, l'eau froide est aspirée dans le siphon, comme un jour sans joli visage et plein de tous les coups de gueule d'automobilistes rageurs.  
Ma barbe est un maquis, un fouillis de ronces.  
Ma tignasse, une satanée perruque exhumée de quelque recoin de grenier.  
J'ai des démangeaisons dans le cuir chevelu.  
Je me gratte à pleines mains jusqu'au sang.  
Les croûtes et les pellicules s'accrochent sous mes ongles noirs.  
J'en ai mal aux doigts à force de me gratter.  
Hier soir, je suis allé bouffer un couscous, chez le Bicot, rue Villot.  
Avec des merguez, du mouton au goût très fort, de l'harissa et des pois chiches.  
J'ai curé mon litre, une chopine de rouge à 12 degrés.  
J'ai passé une nuit agitée, lourde, cauchemardesque.  
Rien à voir avec ces rêves philosophiques et prémonitoires de quatre plombs du matin quand la veille, tu t'es intellectuellement régalé avec des amis et des filles chic.  
C'étaient de sales rêves imbéciles et cruels, comme de gros culs de grasses roturières qui descendent en parachute alors que t'es attaché à un arbre et que tu vois tomber lentement jusqu'à ce qu'une atroce haleine de raie de cul te balaye le visage.  
Et je me réveille comme il n'est pas permis de se réveiller : la raie du cul en feu, dévoré de gratouille, les doigts de pied habités par des araignées, les chaussettes qui schlinguent, durcies au talon, les godaces terreuses, arquées, les semelles qui se décollent.  
Rien ne va plus.  
Je suis cru.  
Quand je suis seul et que je veux péter, je m'écarte les fesses en tirant sur la couenne au maximum pour que ça louffe mieux et que ça trompette à bloc.  
J'ouvre la fenêtre et je largue un rot caverneux et prolongé, puis je me penche pour voir si des rombières et des bourges choqués lèvent le nez en l'air. J'adore quand c'est un banquier ou un assureur avec sa petite valise diplomatique, ou de vieilles punaises de

sacristie qui promènent un petit toutou empanaché.

Quand vous sortez, bien sapé, bien coiffé, rose et rasé, avec une belle chemise, des boutons de manchette et du linge propre en dessous, les pompes bien cirées, schmuctant l'odorono et sans cernes aux aisselles, vous êtes « socialement correct », vous plaisez, on vous prend pas pour un demeuré et les flics vous demandent pas votre carte d'identité.

Mais, quand vous baillez une haleine pestilentielle, le pyjama en accordéon au bas des chevilles, accroupi sur la cuvette des vécés, les couilles à l'air, pas rasé, ébouriffé, avec toutes vos odeurs de la nuit, eh bien vous êtes pourtant la même personne.

Autrefois, sous Henri 4 et Louis 14, les courtisans puaient du cul quand ils baisaient,

64

l'on se devait alors d'un certain fumet...

Aujourd'hui, il ne faut plus avoir de fromage à la bite, mais l'homme n'a pas changé...

Je n'aime pas les verres à pied, les nappes blanches, les fourchettes à gâteau. Les salamalecs des garçons en livrée du resto à 80 euro le menu service non compris vin en sus avec sommelier cauteleux, ces gonzesses en noir et blanc avec des petites bouches en anus de pigeon barbouillé de rouge, toute cette valetaille et ce cérémonial, ces courbettes à la con, ces « monsieur » long comme le bras...

Je déteste les cocktails littéraires, les séminaires, les pots et les buffets de gratin d'entreprise, les salons de thé où l'on déguste des petits gâteaux en levant l'auriculaire, les tasses à fleurs et les soucoupes trop grandes, les crèmes liquides versées dans des assiettes à dessert, être le premier servi pour le potage et être obligé d'attendre que tout le monde soit louché pour enfin laper à pleine cuillère le brouet refroidi.

C'est chiant d'attendre longtemps entre chaque plat, de soupirer après une corbeille de pain, un cendrier, une carafe d'eau, de guetter les allées et venues incessantes du garçon pour l'addition.

J'aime pas déjeuner le matin en pyjama, pas débarbouillé pas rasé, avec encore du fromage au coin de l'œil, étaler du beurre sur des tartines, et encore moins les confitures qui coulent, avaler doucement un café tiède ou un chocolat vaseux à peine chaud. Je trouve que ça fait « Dupin Dupine » en robe de chambre tachée avec les moiteurs corporelles de la nuit douillette sous la couette.

Ce matin je ne me suis pas lavé.

En m'éjectant du pieu, je réalisai que les draps n'avaient pas été changés depuis deux mois.

Du robinet disjoint, l'eau coulait glacée, je me suis juste un peu passé les mains parce que la nuit durant, je m'étais tripatouillé le zizi, j'avais enfoncé les doigts dans les trous du nez, je m'étais gratté, j'avais décollé une araignée coincée entre deux orteils.

Dans le pyjama, je sentais une odeur musclée qui montait de l'entre jambe et de dessous du cul.

Je me suis arraché, après l'avoir fouillé, décollé, un loulou incrusté au fond de la fosse nasale, j'ai roulé le loulou, longuement, dans mes doigts.

Je me suis gratté le trou de bête.

J'ai les ongles noirs, les doigts qui puent, de la crasse aux poignets et à la paume des mains.



La barbe me gratte, je la fouille avec rage, les croûtes tombent, j'essuie le sang qui goutte d'une écorchure.

Comme de petits flocons de neige, les pellicules tombent de mon crâne.

J'ai un bouton qui saigne, sous la pomme d'Adam.

J'en écrase un autre, encore plus pustuleux, qui laisse filtrer une perle de pus.

Je baille, j'ouvre un four à l'haleine de bébé dinosaure digérant de la bouillie de

65

cadavre et de la friture de cloportes.

J'exhibe dans la glace souillée de chiures de mouche trois ou quatre moignons de molaires en putréfaction.

Avec le petit doigt, je me cure ce qui reste d'une molaire souffreteuse, je racle l'anfractuosité d'un coup d'ongle, je coince un débris pâteux de quelque substance alimentaire entre mes lèvres, je crache au sol l'horrible boulette que je ramasse puis roule dans mes doigts.

J'ai un de ces putains de mal au crâne qui me déchire la rétine.

Le cuir chevelu qui se consume.

Une rage soudaine de démangeaison m'envahit l'entre jambes, la peau grasse des couilles et le dessous des fesses.

A pleines mains, à pleins doigts, de toute la force de mes ongles, je frotte, je gratte, je pince, je pique, je serre.

Exc  d  , dévoré, je baisse le froc, j'écarte les guiboles pour donner plus d'emprise et plus de violence à cette tornade de gratouille.

C'est collant,   a pue, une odeur animale, une odeur de zob.

J'ai les poils gras, hérissés, rigides comme du crin et habités de petits bouts de corne noirs.

Triste réveil.

Et, du fond de mon exécrable crasse, de la fange qui brasse mes fantasmes, surgit une silhouette : la jeune femme chic, aperçue hier soir au coin de la rue Villot et de la rue du Char à bœufs.

Je la revois encore, avec la ceinture de son imperméable relâchée dans le dos, ses talons aiguilles et son écharpe volant dans le brouillard.

Et je bande dans mes odeurs de fauve, je rôle et je crie, je balance la purée qui gicle sur le linoléum fendu.

Dans la détresse solitaire et le régal assouvi sous l'œil d'une hypothétique Bondiette branlant mes rêves interdits, dans les yeux gris chassieux de ces matins en eau de vaisselle refroidie, il n'y a plus de poésie.

Les idées, l'imagination et les sentiments, les bonnes résolutions, la vie intérieure et les pensées profondes se font la malle et se calent comme des taches de vanille ou de fraise, des crachats dilués, des huîtres bouillies ou des essaims nains de vermisseaux blancs dans ces ports lilliputiens de caniveaux, échancrures entre les pierres du trottoir, toutes proches de l'égout.

Avec ces matins humides et froids qui vous dessèchent le cœur, vous rouvrent vos blessures, comment ravo  ir la pêche, le gnack, la baraka, comment renaître au radada avec une délicate Marie Ange, comment regagner la confiance du banquier ou de la

logeuse, comment oser péter dans le métro en éclatant de rire ?

Encore une journée de perdue.

Il pleut.

Quoi de plus surréaliste que la réalité elle-même ? La réalité crue et nue, comme par

66

exemple un petit pois noir écrasé dans une flaque de sperme, un soleil grillagé qui déchire un rideau de sang teinté d'essence, un visage ulcéré qui sourit, une bande de gosses ébouillantant les rêves imbéciles de tous les premiers de la classe avec le vitriol de leurs insoumissions, un lézard endormi sur une pierre froide, un hall de gare abruti de pubs, de panneaux lumineux et de solitudes encrassées ? La réalité ne peut être jugée, elle n'est que la réalité, rien de plus. Elle est surréaliste parce qu'elle possède d'imaginaire, déconnectée du beau, du vrai, du laid, de toutes sortes de concepts. Si tu essaies de la connecter à tout prix au grand ordinateur général des pensées, elle se met à polémiquer, à se déguiser, et elle fait des entrechats en costumes de comédiens sur la grande scène du monde, elle se fait applaudir ou huer, et pour finir, ça fait tilt, l'ordinateur craque. Juger la réalité n'a pas de sens. C'est comme juger le ciel, le cosmos ou le trou du cul d'un berger.

L'atmosphère est si sombre, le ciel roule si gris et si bas, que les lumières dans la rue sont restées allumées.

Peste ! Plus de linge propre !

Il faut que j'aille à la laverie automatique.

Les chaussettes qui me restent sont percées.

Je n'ai plus de slips, le dernier, je le repêche au fond d'un carton moisi en bas de la penderie en plastique, il est tout jaune, avec des rebords noirs et gluants, il colle.

J'en ai ras le bol.

Je ne vais quand même pas aller à la douche pour remettre ce linge là après m'être lavé !

J'ai été aux chiottes.

Je me suis accroupi, ça pressait.

J'ai pissé si fort et si dru que je me suis éclaboussé partout.

J'ai fait caca.

Un bruit hideux de défécation, une odeur de décomposition de boyaux.

Atroce.

Dans ces chiottes étroites où l'on ne peut s'accroupir sans que le cul touche le tuyau de la chasse, il n'y a pas d'aérobloc.

La chasse ne marchait pas. Il n'y avait pas de papier.

J'ai fait trois grosses virgules sur le mur, à côté d'un gros zob tagué au feutre noir.

Je me suis refringué, mal torché, les poils collés.

Non, aujourd'hui je n'ai rien pour plaire.

Que faire ?

Que fer à repasser ?

Rien ne me tient, rien ne me tente ce matin.

Je divague... La preuve, j'ai vu John Deuf : il m'a dit d'aller voir le Père Huck, mais je ne crois pas au Bon Dieu, et encore moins à ses saints.

Le Bon Dieu, si le voyais là, devant moi, en chair et en os, je lui casserais la gueule. Mais qu'on arrête, tous les croyants et les incroyants, de lui mettre toute la merde, le

67

sang versé, les calamités climatiques, la guerre, le sida, la misère, et tant d'autres conneries sur le dos, à Dieu.

Merde ! C'est tout de même l'homme qui est responsable ! Si la 4<sup>ème</sup> ou la 20<sup>ème</sup> génération ou nos futurs arrière petits enfants ont des moignons à la place des bras, le pipi ou la cramouille pourris, s'ils ont plus d'eau et s'ils respirent du CO2, c'est pas la faute à Dieu, bordel !

Le Bon Dieu en chair et en os auquel je voudrais casser la gueule en fait, c'est le Bon Dieu que les hommes ont inventé pour avoir le droit de faire la guerre et de bouffer les pauvres.

Et si le Bon Dieu, c'était plutôt une Bon Diette, chic et sympa, avec un joli visage, des yeux à vous branler les tripes jusqu'au fond de l'âme, je serais fou de joie, fou de régal, et ma diatribe incendiaire se réduirait à un long râle plus puissant que le souffle du bonhomme Michelin quand il se dégonfle !

Et puis, le mal de crâne, la barbe qui me démange, mes membres engourdis m'empêchent de penser.

Dans l'infecte prose où je patauge aujourd'hui, ça m'irait trop mal de penser, avec mon œil bovin et ma sale gueule.

Quand j'aurai le cul propre, ça ira mieux.

Je ne me sens même pas assez sain pour marcher à pied et me promener.

Je prendrai le métro, ça suffira.

Dix heures...

L'heure d'aller écraser sa flemme sur la banquette d'un bistrot.

Rien à lire.

Le journal ?

De la merde, des potins, de la pub, de la politique, des mauvaises nouvelles, toute la sauce d'une putain de tambouille qui n'en finit pas de nous empoisonner, de nous faire crever sans qu'on s'en rende compte.

De toute façon, dans le journal, je ne regarde, vite fait, que les gros titres.

On sait jamais : des fois que la moitié de la planète aurait sauté...

Je me dirais alors : « Tiens, pour une fois, je suis du bon côté ».

J'ai une grosse pile de vieux Charlie Hebdo et d'Hara Kiri à prendre, aux Puces, à Clignancourt.

C'est loin.

A pied, il me faudrait deux heures.

En métro, y'a quatre changements, c'est con.

Ce soir, j'aurai écumé tous les cinémas du quartier, ceux où ils passent des films de vampires, de science fiction épouvante, d'histoires de massacres à la tronçonneuse...

Je pousse la porte du bistrot, d'un coup d'épaule.

D'un pas lourd, je rentre.

Une odeur douceâtre, une atmosphère à couper au couteau.

Des relents aigres me saisissent les narines, ça pue la vinasse, le dégueulé et le tabac

refroidi.

Les tables sont mal torchées.

Une vieille saoularde ébouriffée, recroquevillée, suce son ballon de rouge devant le comptoir.

La moitié du verre se répand sur son poitrail.

La pocharde stagne dans ses linges usés, décousus et fripés.

Ses bas viennent de dégringoler jusqu'à la cheville.

La voilà qui pisse dans ses guenilles, qui rote doucement et qui geint.

Elle pète, et comme elle a la chiasse, ça saigne goudron fondu sur ses bas.

Le patron l'engueule, elle s'appuie au comptoir, trébuche, renverse une table, navigue en zig zag dans la salle, pousse la porte et s'étale sur le trottoir face contre le pavé, dans son dégueulé.

Des passants, écoeurés, la contournent.

Le vent soulève ses hardes pourries de vermine.

On lui balance un seau d'eau sur la tête.

Qu'importe !

Cette masse inerte, cette épave humaine ne peut plus se relever.

Il y a si longtemps qu'elle est tombée !

La boîte à zizique vocifère un air de cul, obscène, rythmé par des soupirs de régal, des râles de vieux mâles vautrés sur des corps graciles de fillettes mûries trop vite...

Une musique de branlette en solo, des trémolos phalliques entrecoupés d'interjections ordurières à peine perceptibles se confondant avec les râles.

Dans un coin de la salle, assis sur une banquette défoncée, tapi contre le dossier bosselé, courbé, avachi, un type sec et maigre, la peau tendue comme celle d'un poulet trop cuit, vêtu d'une gabardine crasseuse, croise ses jambes sous la table en les balançant frénétiquement comme s'il avait envie de pisser.

Son col de chemise est en deuil.

Ses mains tremblent.

Ses souliers sont crottés.

Sa cravate est fripée, tachée.

A la dérobée, il regarde une jeune femme et un monsieur âgé, très bien habillés, qui sont assis deux tables plus loin, l'un en face de l'autre et dont les visages semblent se toucher.

Devant la boîte à zizique, un grand Noir se balance en faisant claquer ses doigts. C'est lui qui a mis le disque.

A part la jeune femme et le vieux monsieur à l'air intellectuel que le type en gabardine regarde avec insistance, un filet de salive à ses lèvres, il n'y a rien que des mines patibulaires dans ce bistrot, ce matin.

Le type moche et sale, surtout.

Il ne m'a rien fait, ce type.

Mais il me gonfle, il m'écoeure.

J'ai envie de lui taper dessus, de l'alpaguer par le col, de le traîner jusqu'aux chiottes et de lui cogner la tronche sur le rebord de la cuvette, là où il y a encore de la merde incrustée et durcie en épines cassées.

Ses cols de chemise et de gabardine, ses ongles noirs, son regard de maniaque vicieux, ses yeux chassieux qui semblent sortir de leurs orbites, tout en lui et sur lui pue la solitude tachée de sperme, de crasse et de déjections fétides.

Un asticot à tête humaine qui se tortille de régal ni vu ni connu, gratos, aux frais d'un visage de jeune femme.

Je vois que je ne suis pas le seul à m'être lavé par cœur ce matin.

Le patron n'est pas rasé, il a du noir sous les oreilles et ses mains sont sales.

L'autre jour, la vieille pocharde avait la courante.

C'était pire qu'aujourd'hui, elle en avait foutu partout.

Mais ce jour là, il ne pleuvait pas.

C'est vraiment des matins à traîner des tonnes de cafard, à mesure que la liste de tout ce qui ne va pas s'allonge et s'épice.

Je me sens vide, bêtement rêveur, con comme la lune, inutile.

Je suis comme la vache qui, un jour de flotte, dans un coin de pré défoncé, les panars dans la mouscaille, regarde passer un train.

Est-il possible de faire de la poésie, de s'émerveiller ou même tout simplement de penser, avec un slip sale, les chaussettes qui schlinguent et les doigts de pied pleins d'araignées ?

Je suis là pour le moment à m'emmerder dans ce bistrot crado, puis je vais sortir, marcher dans la rue sans but, peut-être m'asseoir sur un banc, écumer les cinémas du quartier, voir des films à la con où c'est toujours le gentil petit oiseau qui fait la nique au gros méchant matou.

Comme si pour une fois, une fois seulement, ça pouvait pas être le matou qui le bouffait, le petit oiseau !

Alors qu'au cinéma de la rue et de la vie, dans la vraie réalité, on sait bien que c'est les méchants qui gagnent.

Par exemple :

Le vilain vieux monsieur qui en compte une de bien raide à la mignonne fillette...

La petite demoiselle de bonne famille qui accouche toute seule dans les chiottes du train, met le bébé dans le trou, enlève une godace et pousse pour que le bébé tombe entre les voies...

Le prédateur qui prédate, l'enculeur qui encule, le pauvre que s'il était riche il serait encore plus salaud que le riche...

Au ciné, j'adore quand c'est l'oiseau, la petite souris, le lapin, qui se fait bouffer.

Je réfléchis, je m'appesantis sur la condition des gens, sur ma propre condition... Une erreur de parcours !

Comme si réfléchir ce n'était pas en fait, fléchir une seconde fois...

Je ne sais pas quoi prendre comme petit déjeuner.

Je déteste le café crème, affreux breuvage qui tapisse la tasse vide de traînées d'écume. C'est gras, avec des taches jaunes, c'est tiède. Rhhh !

J'aime pas, non plus, le chocolat à l'eau ou au lait condensé, le café express avec plein de mousse âcre, les croissants gras et jaunes ou trop secs qui s'émiettent, les tartines coupées dans de la baguette congelée recouvertes d'une couche de beurre rance qui coule.

Ces breuvages là ne se consomment que le dos courbé, les mains sales et les yeux bouffis de sommeil.

Ce matin, je vais tout de même par la force d'un destin connu à l'avance qui me colle à la peau, m'enfiler une de ces merdes.

Je peux pas faire autrement, dans ma piaule, j'ai plus rien à becter.

J'avais bien un gaz, une ou deux casseroles, trois tasses, quelques assiettes, des couverts, des verres... J'avais essayé de cuisiner quelque peu, mais la vaisselle s'était accumulée, tout était resté à moisir et puis un jour j'ai tout bazaré dehors avec les poubelles.

La sono laisse échapper le dernier râle de l'air de cul qu'elle crache depuis dix minutes. Le Noir l'a rebelotée trois fois, je crois.

Le type à la gabardine crasseuse s'est foutu la main entre ses cuisses... Un long filet de salive a souillé le rebord de la table, ses lèvres ont tremblé, ses yeux se sont immobilisés comme deux boules de loto.

Il s'est déboutonné la braguette.

Je l'ai vu.

Il a écarté les pans de sa gabardine.

Il a sorti son zizi.

Il croyait que personne le voyait.

C'était rose sale.

Comme celui d'un vieux babouin à vilain cul.

Un doigt rose, impudique, soufrefreux, hoqueteux...

Avec un liseré crème autour du gland.

Il s'est branlé.

Doucement, longuement.

Il a juté.

Il a émis un râle discret, mais prolongé, du fond de sa gorge.

Quand la purée a giclé, ses cuisses ont tressauté.

Il s'est refringué, il arrivait pas à se boutonner.

Il a rajusté le col de sa chemise.

Il a rabattu sur ses genoux les deux pans de sa gabardine.

Il s'est levé, la table a grincé.

La petite cuillère est tombée du rebord de la table.

Il a secoué son froc plein de miettes.

Ses articulations ont craqué.

Il a traversé la salle, poussé la porte des chiottes.

Il est resté dix minutes.

Un grand bruit de chasse.

Il est sorti, il a quitté le bistrot.

Il ne s'est pas lavé les mains en sortant des chiottes.  
Moi non plus, après avoir fait des virgules sur le mur dans les vécés de mon hôtel.  
Grand hôtel moderne...  
De la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, sans ascenseur, vécés à chaque étage, linoléum refait à neuf.  
Grand hôtel du merdier, oui...  
J'arrive pas à décoller de ma banquette.  
Je suis là, affalé, je me gratte la tête, puis le trou du cul à travers le pantalon.  
Moi aussi je banderais, presque...  
Mais pas à cause de l'air de cul.  
Je repense encore à la fille en imper, qui m'a tant plu, hier soir.  
J'aime ça, les filles bien habillées.  
Un samedi soir en mai dernier j'ai été invité dans un bal de jeunes mormons. Des jeunes très chic, des filles belles à en crever de régal, sapées comme ça se voit plus du tout par les temps qui courent.  
Ils savaient bien pourtant, que j'étais un voyou, un apache, un baroudeur de lieux louches, un anarchiste, que je mettais que des jeans déchirés, et que je me lavais pas tous les jours.  
Mais ils savaient aussi ce que j'avais dans les tripes. Ils m'auraient voulu chez eux.  
Ça a été toujours comme ça depuis que je suis gosse : les voyous du fond de la classe me voulaient avec eux, et les lèche cul du premier rang avec de beaux blazers croisés et des cartables en cuir me faisaient de l'œil...  
En fait je les emmerdais tous et quand j'avais envie d'être gentil je m'en foutais qu'ils soient apaches ou beaux astres.  
Pour aller au bal des jeunes mormons je m'étais tout de même un peu sapé.  
Je pouais pas la clope ni la sueur et j'avais pas de cernes sous les aisselles. A tout hasard, dans un petit sac de sport j'avais prévu un slip de rechange, un mouchoir et des chaussettes.  
Je m'étais bien lavé les dents et j'avais mâché plusieurs dragées de chwing gum à la menthe.  
Ah, putain, j'en revenais pas : trois filles en petites robes, mignonnes et fraîches comme des roses un matin de printemps, qui n'arrêtent pas de me faire de l'œil, mais d'une manière très délicate.  
Dans un slow qui n'en finissait plus, la petite Charlette me collait à la taille, et très franchement je ne savais plus où me mettre...  
Jusqu'au moment où je n'en pus plus.

Ce fut infiniment mieux que dans un lit ou dans un fossé.  
D'un regard nonchalant, je happe la rue, au travers du panneau vitré du bar.  
Une vieille dame avec un manteau de fourrure promène un petit chien blanc frisé.  
Au bout d'une grande laisse.  
Le petit chien a l'air fragile, maladif.  
Il tremble.  
L'énorme berger allemand de l'épicier raciste d'en face du bistrot se jette sur le caniche de la dame.

C'est un bâtard de berger, mâtiné de quelque corniaud de terrain vague.

Jaune, le poil en fil de fer barbelé, le museau tout noir et l'œil féroce.

Il se carre le petit caniche entre ses pattes de devant, lui renifle le trou du cul, le relâche, lui tourne autour, se rejette sur lui.

C'est une boucherie...

Il le déchiquette, lui ouvre le ventre, arrache le foie, écartèle les morceaux de chair entre ses mâchoires.

La dame s'évanouit, tombe sur le trottoir, l'épicier crie mais son racisme n'y est pour rien, qu'il dit.

La SPA, pour les toutous féroces, ça devrait pas exister.

J'ai réfléchi.

Je vais pas aller chercher mes vieux Charlie Hebdo de la fin des années 70 au marché aux Puces.

Charlie Hebdo, version 2004, c'est plus ça du tout... Je dirais pas que Charlie Hebdo s'est embourgeoisé, non, mais c'est pire : ça s'est intellectualisé avec des truculences et des bouffonneries formatées aux modes nouvelles, reconnues et même encensées par le système, schmuctées au grand jour par toute une smala de pseudo contestataires férus d'une putain de culture parallèle. Et la culture parallèle, c'est presque pire que la culture kitsch. Avant la toute première version de Charlie Hebdo, hyper décapante, sévissait sur le marché de l'expression post soixante huitarde, toutes les acidités d'Hara Kiri. Mais Hara Kiri ne fit pas long feu...

J'ai écrit à Charli Hebdo. Il m'a jamais répondu. Il faut croire que ma suggestion d'une journée internationale « tout le monde à poil » ne les a guère interpellé, les vaches ! Tout le monde à poil, un jour de fin juin par exemple pour l'hémisphère Nord et de début janvier pour l'hémisphère Sud... Tout le monde à poil, du Président de la République à monsieur pipi des toilettes de la Gare de l'Est en passant par les chefs d'entreprise, les hôtesse d'accueil de l'office du tourisme, les facteurs et les banquiers... Tout le monde à poil une journée entière, gros et petits, moches et pas moches ! Il faut bien ça pour remettre les pendules à l'heure, lisser les vanités et les différences...

Alors, Charlie Hebdo il peut bien aller se faire cuire un œuf et même la douzaine ! Il lira jamais du Pou...

Mais je vais quand même prendre le métro et peut-être le RER.

72

Je vais voir Jacqueline.

La copine que j'ai connu à l'UCPA dans les Alpes l'an dernier et qui a perdu ses deux guiboles dans un grave accident de téléphérique.

Elle a eu aussi la colonne vertébrale sectionnée en plusieurs endroits.

Elle est sur un fauteuil roulant.

Son visage est ravagé, elle a presque plus de nez, elle a un œil tout tordu, à moitié sorti, elle a le dos comme deux doubles pastèques siamoises.

Mais elle a un joli sourire et une belle écharpe.

Avant, elle avait jamais connu de mec.

Elle faisait des études.



Hacheucé, je crois bien...

Elle habite à Suresnes.

Elle a pas d'économies, elle a tout bouffé dans la rééduc qui est pas remboursée par la sécu.

Et puis, tout à coup, en pensant à elle, il me vient des idées...

Oui, j'ai vraiment envie de la voir.

Elle a été très chic avec moi avant l'accident.

Elle était la seule du groupe à ne pas m'incendier quand je chiais sur les valeurs sacrées et quand j'éruçais ma prose de merde avec plein de mots crevards en dérapant comme un petit toutou cagneux sur les pistes balisées.

Elle était tendre, discrète, pleine d'attentions et je suis sorti trois après midi avec elle.

Les autres filles du groupe, je les regardais pas.

J'aimais son visage.

Elle était pourtant pas très belle.

Merde, elle va passer toute sa vie comme ça, toute déformée, sur un fauteuil roulant.

Son minou va flétrir, se racornir, elle se réglera jamais avec un beau mec.

Je vais me faire très beau très chic.

Je vais me laver.

Il y a des douches publiques à la Gare de Lyon. Je donnerai un gros pourboire à madame pipi.

J'irai chez le coiffeur, une belle coupe, très classe avec bien la raie sur le côté et la petite mèche en haut du front, inclinée juste ce qui faut.

Je vais me saper.

Elle adore les iris.

Jamais je ne me regarde dans une glace.

Je sais pas si je vais oser me sourire.

Ce régal fou.

Elle attend que ça.

Elle l'a jamais fait.

Je vais lui faire un chic après midi.

Je vais bientôt décoller.

Dans le bistrot, c'est tout poisseux de fumée humide, il y a des mouches partout.

Un gosse crasseux en attrape une et lui coupe les ailes.

La mouche joue à la fourmi.

A tout hasard, je me dirige vers le comptoir.

Y'a des œufs durs rangés par six, chacun dans une alvéole.

J'en soulève un, celui que j'avais marqué d'une croix en dessous, voici dix jours.

La croix y est toujours.

Une tarée, la cinquantaine bien tassée, habillée en pute de luxe, le visage tout peinturluré, les cheveux cendre et feu, prend place entre deux costauds en bleu de chauffe.

C'est une habituée.

Elle vient toujours à la même heure et éructe des bouts de chapitre de sa vie, une vie d'actrice ratée.

Aujourd'hui, elle a pas d'eau.

Elle a pas pu se laver.

Elle raconte sa bataille avec les robinets, le petit filet ridicule qui lui a à peine mouillé les doigts.

Elle a pris un taxi pour venir au bistrot.

Elle fume de longues clopes toutes fines.

Et c'est le Grand Jeu.

Une diatribe incendiaire, un fleuve d'imprécations.

Tout le monde y passe, les politiques, les pédés, les jeunes, les vieux qui étalent leurs maladies, la Sécu, la TVA, les intellectuels, la grève des poubelles, les arabes, les chômeurs qui vont au restaurant du cœur en Mercedes...

Elle se fait quatre jus coup sur coup, et trois petits verres de schnaps.

Cette fois, j'en ai vraiment marre.

Je me barre.

Il est bientôt midi, d'ailleurs.

Y'a un p'tit rayon de soleil.

A la gare de Lyon, je suis descendu dans les sanitaires.

Un vrai palace.

Douches, cabines de bain, bols à moineau à perte de vue, cabinets avec porte renforcée...

Une immense boutique de produits de toilette, des « madame pipi » hyper sympas, un beau Noir en uniforme maison, aucun graffiti sur les murs, une odeur de savon frais et de lavande...

Pipi, 30 centimes d'euro.

Caca, 1 euro.

Un grand bain ( mais 20 minutes seulement), 3 euro.

Une douche, 2 euro.

74

Ils te fournissent le gant, la serviette, la savonnette, tout ce dont tu as besoin...

Si t'arrive les doigts dans le nez, t'y laisses la peau de tes fesses : au moins 10 euro, avec caca compris, ou pipi...

Putain, comment ils font les SDF et les clodos, pour chier, se laver, à ce prix là ?

Y a même un coiffeur 24 heures sur 24 sans rendez vous, un fast-food et des marchands de fleurs...

J'arrive vraiment les doigts dans le nez.

J'ai que dalle.

Et en plus il faut que j'achète des fringues.

La paye a été virée.

Je fais un boulot de trouduc mais je suis bien payé.

Des tas de chomdus se battraient pour l'avoir, ce boulot de trouduc sur lequel je chie.

Y a des cadres, des chefs, des pros, qui font quatre heures par jour en métro et RER, bossent dans des bureaux de la Défense ou à la tour Montparnasse du matin jusqu'au

soir très tard, qui ont fait de longues études et gagnent encore moins que moi...

Je squatte dans le système sans la moindre ambition, je crache sur le beurre d'escargot et je prends les gosses de riche pour des bostriches, alors que des millions de gens ont fait de ce système leur patrie.

Une patrie bardée de militaires, constellée de clochers et polluée de cultes...

La patrie, Dieu, la télé, Star Académie, le foot et la carte Conforama...

L'Afrique et le « tiers monde » pillés de fond en comble, les filles laides et seules ; la cuisse de poulet, le ballon de rouge et des bonnes femmes à poil avec des plumes aux fesses le soir de la St Sylvestre à la télé pour les paumés, les vieux tout seul et les célibataires dans mon genre qui se lavent pas quand il fait trop froid.

Non, la nuit de la St Sylvestre, je la passe dans la rue, au milieu des pétards et des concerts de klaxon.

Les confettis neigent et les solitudes rêvent aussi haut que le Kilimandjaro.

Ouais, je vais bien y laisser un sacré paquet de fric dans cette dérive qui dérive d'une idée chic.

Avant de passer sous la douche, j'achète dans la galerie marchande du linge, un pantalon clair avec de grandes poches latérales à rabat, un tee short rouge assez ample et une petite veste sans manches.

J'ai eu droit à une grande œillade, à un sourire hyper angélique de la jolie mademoiselle pipi en blouse blanche cintrée.

J'ai eu la main lourde : 10 euro de pourliche.

Je suis beau comme un tracteur de foire de printemps et j'ose pas me regarder dans une glace.

Si je me rencontrais, je crois que je deviendrais homosexuel.

Je prends place dans le salon d'attente d'un coiffeur visagiste.

Je suis entrepris par une charmante demoiselle très bien habillée.

Du maquis de ma barbe, il ne reste plus qu'un discret collier bien taillé.

75

Y a un cochonnet rigolo sur l'étagère en face de moi.

La tondeuse bourdonne comme une mouche sympathique, les doigts de la fille effleurent mes lèvres.

C'est l'instant de vérité : le miroir derrière la nuque.

Ça me fait un drôle de frisson.

Je suis tout ému.

Une solitude tendue dans une bulle de féminité blessée semble se jeter sur ma nuque, j'accueille cette solitude et elle fond doucement sur cette ligne de cheveux où le coiffeur s'est arrêté.

N'est-ce point cela, aimer ? Faire du bien, un bien fou, interdit, banni par ce culte des apparences qui exile les désirs inassouvis des gueules cassées si loin des jardins enchantés du monde ?

J'ai mis une pièce de 2 euro dans le cochonnet.

Ça m'a rappelé le jeune mec rigolo du stage informatique l'an dernier et l'anecdote du cochonnet.

Il s'appelait Pascal, notre formateur.

On était 11.

Juste ce qu'il faut pour que ce soit hyper convivial.

Y'avait trois nanas très chouette.

Il a dit, le Pascal :

« Celui qui fait une connerie, il met 1 euro dans le cochonnet, comme ça, à la fin du stage, on se paie un gueuleton ».

Manque de pot, six mois après, le Pascal, il a pétié les plombs comme animateur de vente à Crudumututu. Les banquiers, c'est pas des enfants de cœur, il faut du résultat, des Eurokaëffes.

Entre les Cé Té Woués, les iXe O doublevé et les Cé Té Dés des familles de clients, les portefeuilles financiers à attribuer aux 15 conseillers financiers qu'il devait manager, le petit nouveau à la traîne qu'il faut pousser au phoning, les vieux de 10 piges de boîte qu'il faut recycler, les ventes accompagnées et les réunionites bilan chez le grand boss, il s'y retrouvait plus, le Pascal.

Résultat, il a cassé le cochonnet sur le crâne du boss. Il a voulu se jeter par la fenêtre, il a arraché toutes les affiches des nouveaux produits.

Un mois dans une maison de dingues, une flopée de neuroleptiques et deux mois de convalo.

Chaque fois que je vais chez le coiffeur et que trône le cochonnet à côté de la caisse, je pense à Pascal.

Et j'adore les centres de formation informatique et internet où y'a presque toujours de jolies demoiselles qui vous accueillent avec un gentil sourire.

Et voilà : le beau tracteur de foire de printemps flambant neuf va descendre dans le métro parisien.

J'ai pas osé me regarder dans une glace... Avec toutes les vitrines qu'il y a partout !

76

A peine un léger effleurement de doigts sur mes cheveux...

Place d'Italie

C'est la nuit dans le jour.

Dans l'anesthésie d'une journée de boulot de trouduc dans un bureau à la con ou dans la féerie pompe à fric de tous ces espaces aménagés entre les tunnels, qu'y a-t-il de plus banal qu'une station de métro ?

Pour aller à Suresnes, je sais pas par où il faut passer.

Je suis parti au pif.

Oui, par la Défense, ça doit être ça...

Y'a des tags partout, même sur le plan de la ligne.

Le métro, c'est un monde fascinant.

J'y passerais des heures.

Tous ces visages...

Dès fois, ça me fait dans les oreilles comme le roulement des vagues de l'océan.

Et les visages se jettent sur moi, je deviens une plage de sable fin.

Les visages sont des vagues.

Mes rêves y surfent dessus, la planche se retourne, un œil me déchire un tendon.

Je plonge dans l'écume rugissante entre des regard-flots et des glissades de sourires.

Les confidences ne sont pas des mots mais je les écoute.  
Parisiens tous azimuts, SDF endormis assis parce qu'on a supprimé les bancs, touristes, amoureux, employés, ouvriers, courtiers, c'est le grand brassage des solitudes, des ambitions, des rêves et des désolations.  
A cette heure ci, dans les alentours de midi, c'est pas la grande presse.  
Mais y'a du visage.  
Du visage chic à s'en régaler jusque dans le fond de l'âme.  
Je leur balance mon visage, à tous ces visages.  
Le mot visage c'est mon mot préféré de la langue Française.  
Dans aucune autre langue du monde que le Français, ça fait autant de bien dans les tripes.  
Visage.  
Un jour, je taguerai visage dans toutes les langues et tous les patois du monde.  
En une fresque géante.  
Je boude les culs, par contre.  
Tous les culs se ressemblent.  
Un cul n'a pas d'âme.  
On est tout seul au monde à avoir le visage qu'on a.  
Je regarde les filles que personne regarde.  
Celles du genre instit à grandes lunettes plate comme une sole.  
Ou Grosse dondon à économies et voiture payée au comptant trousseau tout prêt qui fait tapisserie dans les bals mormons et qu'on fait danser que par politesse.  
A chaque fois, je tape dans le mille.

77

Ça leur fait un bien fou, mon visage, mon sourire, mon regard.  
Y'en a, là, pas très loin de moi, assises, bien sanglées dans leurs trench-coats ou leurs anoraks, visages anguleux, le sac à main serré sur les genoux, des filiformes, des timides, des qu'aucun mec ne zieute, avec lesquelles j'entreprends comme une conversation interstellaire.  
On se rencontrera jamais.  
On n'est que de toutes petites bulles dans le cosmos du métro.  
Y'en a d'autres, des plantureuses, des belles à crever, bien sapées, hyper typées, des filles à mecs quoi !  
Avec celles là, ça marche pas, la conversation interstellaire...  
Mais elles font, comme l'instit à grandes lunettes ou la grosse Marie Claude du bal mormon, ce petit geste de la main, pour repousser une mèche de cheveux, ce mouvement de tête sur le côté, ou elles se passent les doigts entre les lèvres et le nez...  
Trois fois j'ai changé de ligne de métro, et autant de fois elles font toutes le même geste.  
Elles m'ont toutes regardé.  
Les unes discrètement entre deux légers balancements de tête, les autres plus franchement, avec des yeux de lumière noire.  
C'est toujours le même topo.  
Le culte des apparences.

Omnipotent.

Outrecuidant.

Je m'excuse, mais là, dans cette rame de métro en plein après midi nocturne, je fais de mon visage un cadeau du ciel pour les yeux des filles que personne ne regarde.

Elles n'ont pas le culte des apparences, les filles qui font tapisserie.

Elles n'ont que l'émerveillement.

J'ai que 25 ans.

Je crois qu'à 80 balais, en fauteuil roulant ou même paralysé sur un pieu à caca, t'as autant droit au Radada que si tu pètes le feu beau comme un Dieu.

Mon père qui a fait Mai 68, il disait que c'était pas vrai qu'après les barricades et les accords de Grenelle on baisait à couilles rabattues.

Ça, c'est de la légende.

C'était pas tout à fait comme on le dit, avec les filles.

De toute façon, si t'étais pas un mec posé, avec une petite bagnole, ne fût-ce qu'une deux chevaux ou une vieille dauphine pourrie, si t'avais pas vu le Docteur Jivago, si ton idéal c'était pas un boulot de cadre, une belle maison un grand chien et 2 ou 3 moutards, t'étais refait, mon pote.

Et mon père, il disait aussi qu'il avait tiré la langue, que les filles de son temps elles étaient chiantes et coincées.

Mon père, il n'avait qu'un vélo.

78

Moi aussi j'ai qu'un vélo.

Et avec un vélo, rien qu'un vélo, que ce fut après Mai 68 ou que ce soit aujourd'hui en 2004, c'est pas très confortable pour draguer les filles.

Mais dans le métro, ça se voit pas que t'as qu'un vélo.

Surtout si tu sors de chez le coiffeur, que t'as de belles fringues et que t'as pas les yeux dans les godaces.

Y'en a une là, tout près de moi, elle arrête pas de se bouffer les ongles. Elle a un visage typé. Habillée d'un manteau léger à très grand col, ouvert sur une robe noire à volants, elle me plaît.

Il y a quelque chose de maladif dans son regard.

Un regard inquiet, un regard qui souffre, un regard nerveux.

Une fille chic qui a l'air d'avoir passé la nuit dehors.

Jamais je n'ai encore vu une fille se ronger les ongles de cette façon.

Elle se bouffe les ongles, les doigts même, avec autant de rage que d'élégance.

Je devais changer à la gare d'Austerlitz.

On est debout, tous les deux, l'un en face de l'autre.

L'une de ses mains, celle dont elle cesse de triturer le bout des doigts, serre la barre d'appui.

Ma main gauche glisse sur la barre.

Léger effleurement de doigts.

Nos regards se croisent.

Son sourire est crispé.

Ses yeux noirs.

Son visage soudain délivré dans la lumière vive de cette nuit d'après midi.  
Je sens ces épiluchures d'elle, comme éclaboussées de ses doigts meurtris, cette intimité à nulle autre pareille et dont je perçois les transes, qui emplissent cet espace de silence entre nous.  
Quel moment !  
Quelle piqûre d'héroïne !  
Gare d' Austerlitz.  
Je ne descend pas.  
Je suis cette fille, jusqu'où ? Je ne sais pas.  
Trois musiciens de tunnels de métro s'installent au milieu de la rame.  
Saxo, trompette et guitare.  
Ils improvisent.  
Un air de jazz, un vrai régal.  
Ça décoiffe.  
Au Châtelet, changement de décor... Enfin presque !  
Les pubs sont les mêmes partout.  
Dans la foule qui se sépare en plusieurs branches je perds ma piqûre d'héroïne en robe à volants.

79

Mais je la retrouve dans une rame de RER en direction de la Défense.  
Assise en face de moi, ravageant de ses dents blanches le bout de ses doigts, avec son regard crasse jeté sur moi tout entier, je la dévore, je l'extrace, je la rêve les volets clos dans une chambre d'hôtel anonyme, offerte toute habillée et tendue d'un silence qui hurle de joie...  
Auber.  
C'est fini.  
Nous ne nous reverrons plus jamais.  
Elle disparaît dans ces artères noires de globules en blousons ou anoraks.  
De fée aux doigts de lépreux, elle se fait globule en manteau bleu aspiré vers ce cœur de la ville dont les oreillettes et les ventricules ne cessent de se diviser en segments d'existence.  
Je ne la retrouverai jamais, dans aucun segment d'existence.  
Elle a disparu parce que j'ai cessé de la suivre.  
J'ai pas de carnet pour noter.  
Je n'ai que le souvenir.  
Ça fait du bien, de tout son visage et de tout son regard, de balancer son écriture sans papier et sans crayon, comme ça, en toute spontanéité, du fond de ses tripes, à une fille qui te plaît... ou un regard jeté sur toi.  
De se poser ainsi, tel un nuage transparent, sur un petit bout de ciel bleu, d'extracer ce regard de l'autre, inconnu mais devenu si proche...  
L'écriture est avant tout un espace de liberté.  
Et dans cet espace là, plus besoin de crayon, ni même de mots.  
C'est le souvenir qui va faire pousser les mots.  
Dans l'instant, cet instant de l'autre que tu vis et que tu traverses, les mots ne viennent

pas.

Ils ne sont pas encore nés.

Mais ils existent.

Je les touche de cette écriture de moi qui n'est pas encore née, ces visages de filles, de femmes, d'enfants et toutes ces silhouettes perçues, croisés dans la brume, la nuit, le hall d'une gare ou dans la lumière dorée d'une fin d'après midi...

Le stylo n'a plus d'encre.

Le papier reste papier sans rien dessus.

Il pleut.

Mon écriture pleut sur les visages.

Les visages se laissent doucement mouiller.

J'en tremble comme l'oiseau vautré dans le creux d'une main de jeune fille.

Dans l'espace de liberté qu'est devenu mon écriture, je m'octroie toutes les révoltes, y compris cette révolte contre mon propre système de pensée.

L'espace de liberté est à ce prix, oui !

Mais les régals fous n'ont pas de prix... Ni de censeurs.

80

Je bande à la hauteur des étoiles.

Je veux que Jacqueline, sur son fauteuil roulant, à Suresnes, bande à la hauteur des étoiles, le plus chic après midi de sa vie.

Son visage, même ravagé, mérite ce régali fou.

Cette écriture de moi dont les doigts et les lèvres, la salive et le regard vont se poser, trembler sur sa nuque, descendre jusqu'à sa déchirure meurtrie de solitude.

C'est le souvenir qui fait pousser les mots.

Trois jours après ce chic après midi à Jacqueline, dans ma sordide piaule du « Grand Hôtel Moderne », mes fringues sur des cintres ont encore les traces de ses régals.

Elle m'a extracé de la tête aux pieds.

Je ne me suis pas lavé.

Depuis trois jours, il pleut.

Mon écriture pleut.

Je sens encore toutes ses mouillures et toutes ses giclures sur mon visage.

C'est de nouveau la fange et la crasse.

La décomposition de boyaux.

Les araignées entre les orteils.

Le tire jus qui tient comme une feuille de zinc froissée.

Mais j'ai été chic.

Je m'en mordrais le nœud si le pouvais.

Elle m'a pissé les humeurs de sa déchirure sur ma nuque.

Ses doigts ont vibré sur mes cheveux.

Elle a hurlé son ivresse totale et dévoré mon visage.

Auréolé de la trace de ses humeurs, le col de ma veste !

Coulées sur le rabat de ma poche de pantalon, les giclures de ses lèvres bleuies !

Décrassée de fond en comble, Jacqueline, sur son fauteuil roulant.



Elle se tortillait comme un ver vrillé de plaisir dans la pulpe d'un jeune fruit frais.  
Et le jeune fruit que j'étais entrouvrait des lèvres douces comme une nuit tiède de printemps Africain

L'instant vécu ne s'écrit pas : il n'a pas les mots.

Pas encore.

Lorsque Jacqueline a ouvert sa porte, son sourire a explosé dans la naissance de cette écriture de moi qui déjà vitrifiait sa solitude, coulait tout doucement de mon ciel, s'habillait pour elle de mon visage, de mon regard et de tout ce que j'allais lui donner.  
Je n'ai rien dit.

Elle non plus.

Elle savait ce que je venais lui faire.

Elle s'y est jetée.

Ça n'existe pas, les rêves interdits.

Les taches et les coulures que l'opulente dame au rouge à lèvres pétant du pressing

81

qualifie de suspectes sont dessinées par ces rêves qui se réalisent, expriment sur les vêtements ou les draps des émotions si profondes et si souveraines que nulle écharpe tricolore ou épiscopale ne saurait assigner à étranglement.

Ces rêves là, rien ne les étrangle, ni Dieu, ni catéchisme.

Je lui ai dit que je reviendrai.

Avec mes copains Zébu et Krem, on s'est défoncés sur les trois gonzzesses comme on se serait défoncés seul sur un sommier avec une bandaison de barre à mine et des couilles pleines de 15 jours.

C'était de la baise hard, sans romantisme, y' avait que trois trous, trois barre à mine, des odeurs de fromage pourri et de la bidoche tendre et ferme zébrée de nos labours.

Le soc de nos charrues traçait dans leur peau des sillons herculéens.

On les reverra peut être jamais, ces gonzzesses. On s'en fera d'autres dans la même crasse d'un coin de cube à habiter, on fumera des pétards, on se shootera à mort, on fera un peu de philosophie et on éructera sur le Système, on fera un concours de fléchettes sur un poster géant du baron Seillère et ça changera pas le monde.

Notre copain le bicot, il nous servira son couscous rue Villot.

On invitera des vieilles, les plus crasses et les plus paumées du quartier, et même si les tissus de leur croupion ne bleuissent pas, on se fera tous ensemble une kermesse de clodos.

Le bicot n'a pas de perroquet... C'est dommage !

C'est vraiment notre copain, le bicot !

Il se formalise pas, coran ou pas il s'en fout.

Il regarde pas si t'es roumi ou juif, pédé ou gouine, si t'as une grosse mercédez ou une caisse pourrie.

Le racisme, il sait pas ce que c'est.

Y' a même des mecs de Mégret qui sont venus bouffer chez lui.

Tout simplement parce que c'est lui qui fait les meilleures merguez, qu'il sert de l'anisette, qu'il te met sur la table un petit Koudia de son pays à nul autre pareil, et qu'en fait, ces mecs là qui ont voté Mégret, en 1961 ils faisaient la fête ensemble à

Béni Méréd les dimanches ensoleillés de janvier de la Mitidja... Chez Rachid.  
Le bicot n'est pas le bicot...  
Mais tous les médef du monde sont des gardiens de prison.  
Tous les monsieur Lorgueil, les madame Lahaine et les mondemoiseau Lintello nous emmerdent, avec leurs plumes au cul, leur robe de sang et leurs fientes de mots.  
Vive nous, Zébu, Krem, Pou et le bicot... Et les filles laides !  
A bas nos propres barrières !  
A bas ces p'tits tabous encore enfouis en nous !  
A bas ce derrière quoi on se cache pour faire croire que...  
Le Beau, le Vrai, le Bien, la Pureté, la blancheur immaculée...  
Ou le laid, le sordide, le pourri...  
Les bons d'un côté, les méchants de l'autre...

82

L'énorme four dentu de « tous les coups sont permis » qui avale Tricatel...  
Tous les sommets du monde, sur le CO2, la faim, tous les G8 et les « autres mondes possible »...  
Tout ça c'est du pipo.  
Et c'est ce qu'on va écrire tous les trois, à notre façon.  
On va se mélanger nos écritures.

### 3/L'œuvre commune

La plupart des gens qui écrivent, pour ne pas dire tous, n'écrivent jamais d'œuvre commune.  
Les écrivains écrivent sous leur nom, sous un pseudo, ou parfois recourent au service d'un nègre littéraire.  
Soit dit en passant, quel affreux métier que celui de nègre littéraire !  
Etre le vrai créateur, et être signé par un autre !  
Même si cet autre a quelque peu « suggéré » le scénario, donné quelques détails sur sa vie privée, il n'en demeure pas moins que la « veine » est bien du nègre...  
Les écrivains ne font jamais d'œuvre commune parce que cela ne se fait encore pas.  
C'est pas « entré dans les mœurs ».  
Ça foutrait tout le système par terre.  
Voyons, il faut un nom, une référence, une notoriété, une aura...  
Et des prix !  
Des salons, des académies, un petit passage à la télé si possible vers la fin du journal

télévisé juste avant le défilé de mode ou l'allocution du président de la république...

Il faut aussi du tirage.

Toucher, séduire, amuser de nombreux lecteurs.

Mais à force de faire du tirage, il n'y a plus de tirage.

Ça enfume de partout.

Les conduits sont bouchés.

On ne peut plus respirer tant ça schmucte intello dans les chaumières.

C'est que les fientes des mots et les tendances se vendent sur les étals d'un marché de culture kitsch.

Les auras rétrécissent parce qu'elles évoluent dans un espace multimédia où les

83

adorateurs deviennent des consommateurs.

Il faut percuter, inventer des mots... On dit « faire des néologismes ».

Il faut être différent.

Casser le vase sacré.

Mais le casser, ce vase, avec toute la frime des formules d'une certaine presse qui s'attache une clientèle de branchés peu ou prou friqués...

Une presse qui, du temps de l'UDR et des premiers chocs pétroliers, avec la soit disant baise à couilles rabattues post soixante huitarde, éructait sur les bourgeois, le système, les curés et la société de consommation.

Nous, on a connu ensemble, dans quelques mémorables virées en vélo, en stop, en auberges de jeunesse, petits boulots par ci par là, des bourgeois bien friqués pétant de santé avec belle maison, résidence secondaire, des bourgeois avec une expérience de la vie à chier de platitude, qui très précisément ont été avec nous d'une gentillesse extraordinaire, nous ont hébergé, ne nous ont pas emmerdé avec ce qu'ils avaient réalisé dans leur vie, leurs études, leurs relations et tout le tintouin.

Oui, il faut le savoir : y'en a des comme ça, et plus qu'on croit !

Si l'habit ne fait pas le moine comme on dit, l'expérience traversée ne fait pas non plus le personnage.

Y' a des pauvres, des ratés, des « plein de chagrins », de grands aventuriers des mers, des airs ou des déserts, des « qui ont traversé une expérience hors du commun », qui auraient souhaité nous voir crever sur le bord de la route.

On ne voit pas toujours où sont les apaches ou les beaux gosses.

Le bicot n'est pas le bicot.

Le fric ne pourrit pas systématiquement.

La souffrance et la dureté de l' école n'engendrent pas forcément la bonté ou l'intelligence du cœur.

Les écrivains ne font jamais d'œuvre commune parce qu'être trois ou quatre ou plus sur une même œuvre n'élève dans le sens du monde aucun des trois ou quatre.

Un écrivain c'est pas comme un musicien : il peut être d'une école mais jamais d'un orchestre.

Nous, on va faire un orchestre.

Une phrase de Pou, un paragraphe de Zébu, une batterie de mots de Krem...

Qui a écrit quoi ?

Ça n'a pas d'importance.

C'est la liberté que nous avons partagé ensemble qui a de l'importance... Même si cette liberté n'a pas de sens de la façon dont elle est écrite.

Les autres, les branchés, les adulés, les pontes à Goncourt, ou tout simplement les trou du cul primés du concours régional, ils ont trouvé le truc :

Il faut émouvoir.

Si possible dans une langue riche, sculptée, ciselée, cristalline, incisive... Qui s'assoit parfois sur la grammaire et l'orthographe mais ça c'est pas le plus grave...

84

Émouvoir à faire pleurer les petites filles romantiques qui se plantent une carotte dans le croupion en s'imaginant la tête sur l'épaule de quelque Scipion défiant les dieux sacrés d'un nouvel empire du 3<sup>ème</sup> millénaire...

Émouvoir à bousculer les concepts figés de plusieurs générations irréconciliables.

Les unes nostalgiques à chier d'un passé qui ne reviendra jamais, les autres orientés vers un futur qu'ils ne bâtissent qu'avec des promesses...

Nous innovons, nous les tagueurs de cubes à habiter, les baiseurs, les parias, les bulles de solitude...

Avec cette œuvre commune.

Nos écritures s'étreignent et s'éclatent dans une formation orchestrale.

On jette dans la rue, ou par les yeux ouverts sans volets, aux Dupin Dupine, aux accros de télé-réalité, aux lecteurs du monde des livres, au catéchisme de Charlie Hebdo, à la prose des intellos de gauche, aux économistes libéraux, à toutes les chorales des « bien pensants »...

Cette musique des mots aux voix et aux tonalités multiples pour faire la fête ensemble.

On chie sur le système mais ça veut pas dire qu'on va casser vos bagnoles ni vous empêcher de dormir la nuit.

On chie aussi sur notre propre système.

On conteste le monde en nous.

Parce que ce monde là ne vaut pas mieux que le vôtre.

La vraie liberté est à ce prix.

Au prix d'une contestation du dehors et du dedans.

A la poubelle, les auras et les salons, la reconnaissance médiatisée, les prix et les décorations...

Et tous ces regards bénis que les minettes extraient en se sentant sur leurs doigts les humeurs de leur croupion...

Pardon pour le néologisme.

Les Surréalistes n'ont rien inventé.

La réalité était déjà surréaliste.

Des générations d'artistes, pour la plupart des peintres, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle puis dans les années 30 du siècle passé, ont rompu avec la tradition classique, se sont aventurés dans des mondes étranges, atypiques, déroutants.

Symbolisme, Dadaïsme, Surréalisme...

Écrivains et poètes ont suivi dans ces mouvements et ces évolutions.

Pas tous.

On n'a pas trop « pignon sur rue » dans ces voies là.  
De l'image et de la composition surgissent des interrogations, une représentation différente du monde.

Nous nous sommes demandé si ce que Dali ou Magritte par exemple avaient réalisé dans le domaine de la peinture, ne pouvait pas être tenté ou approché en littérature...

85

Et quels en seraient alors les effets ?

La vanité d'une telle entreprise ne nous pose aucun problème.

On s'en fout de la vanité.

On veut surfer dans un espace de liberté.

Tant pis si ça fait mal, si c'est pas beau, si on n'y comprend rien.

Nous ne croyons pas vraiment au pouvoir des mots.

Alors, avec les mots, on veut faire ce qu'on veut.

La bulle est translucide.

Mais de voile en voile, d'ondulations en ondulations, d'une transparence à l'autre, de plus en plus haut, de plus en plus loin, c'est toujours la même bulle de roche liquide.

Tu veux traverser la paroi : elle est invisible mais dure comme du silex.

La bulle est un puzzle de déserts avec ou sans oasis.

Il y a des déserts mouillés.

Des déserts souillés.

Des déserts où la solitude brûle sous le regard d'un petit lézard des sables.

Nous avons choisi l'exil plutôt que ces déserts déguisés du monde de la culture kitsch où des comédiens jouent des pièces formatées, amusent les dromadaires à deux pattes dans des oasis en béton.

Magritte et Dali étaient des gens qui savaient dessiner.

L'étrangeté de leurs compositions, la diversité et la richesse de leurs images, nous ont confondu d'admiration et d'humilité.

On n'a pas voulu les imiter en faisant de l'écriture à la place du dessin.

Mais on rêvait d'un espace de liberté.

L'écriture peut en être un.

Puisque l'écriture n'est que de l'écriture.

Dans le vrai, tu peux jamais faire bouffer des roses par des dromadaires.

En dessin ou en écriture, tu peux.

Zébu :

« Moi, je fais du contesto, je chie sur les Valeurs Sacrées ».

Krem :

« Moi, je parle de moi, je fais dans le fond de mes tripes ».

Pou :

« Et moi je fais du cul vache ».

Mais tous ensemble, on fait du hard.

En avant la musique !

... Le petit oiseau fait caca dans sa culotte.

Il a zieuté le beau zob du père Lachaise de la Mouise dans le bol à moineaux de l'entrée

du cimetièrre des toutous.

Dans les blés concassés où les allumeuses de réverbères donnaient du fil à retordre à de vieux pigeons chamarrés, le pourfendeur de Ségolène Royal en l'occurrence

86

François Hollande se fendit en moins de deux d'une assiette creuse remplie à ras bord de coccyx de caméléons...

Assiette fendue qu'il suspendit au premier barreau d'échelle, juché en équilibre instable sur la pièce montée d'un mariage raté.

Mais quel mariage ?

On ne l'a jamais su.

Trois poissons rouges éméchés, en vedette au hit parade des pochettes zébrées de raffarinades de trois costumes trois pièces d'Alien Juppé, pointaient le cône étincelant de leurs globules oculaires dans la trace d'un joli visage.

Un visage de jeune chèvre sauvageonne aux subtiles phéromones qui, drapée dans sa robe vaporeuse de bohémienne, écourtait, aérienne, le trajet futile et inutile entre le marchand de frites du bout de la place des Quiconques et l'Office de tourisme galérien de la rue de Cayenne dans sa tête, rue contiguë à celle des exhalaisons de roulottes ambulantes à couscous...

Un caniche improvisé, évadé du festival de Cannes, avec son ruban de feu en collier, de ses petits yeux ravis, se fit de la trace de ce joli visage, une écumoire de trous de lumière dont les petits anus ronds et ciselés, tels des robinets sans becs, éclaboussaient des émotions incommuniquées aux dromadaires à deux pattes.

Le petit caniche, régalé dans le fond de son âme à en crever la gueule ouverte au nez et à la barbe du journal Libération, fusa jusqu'à la gare Saint Lazare et pour finir se lova dans l'alvéole d'une toilette bouchée d'un TGV à destination de Vladivostok.

Bachibouzouk le manchot a chié dans les pissotières.

Il n'a pas remarqué Marie Céline chiquement ceinturée dans son imper vert à deux pas sur le trottoir d'en face.

C'est dommage.

Parce que s'il avait su, il aurait pissé au lieu de chier.

Pissé longuement.

Bandé en pissant.

A la fin du pipi, il aurait balancé la purée et bouché le gicleur.

Le petit oiseau reboutonne sa braguette de trois coups de patte droite et le vieux monsieur au regard de biche lubrique à califourchon sur une bitte d'arrimage rouillée lorgne la fillette aux yeux bleus.

Une grosse patate apeurée plisse sa peau de poulet trop cuit dans le sens du poil bouclé à la vue du jeune et beau banquier en costume cravate.

Salaud !

Qui a pissé dans le sommier ?

Qui a bandé dans les replis de cette délicate flamme de soie ?

Qui a crevé le petit sac de billes renversé du rutilant baudet apprivoisé qui faisait suer les perroquets huppés ?

Caca pot.

Glace à la fraise dégoulinante.

87

La merde blanche s'effiloche et enturbane l'extrémité acérée du bistouri pourri. Dans les effilochements surannés de la nappe de fioul à la vanille, la sardine à l'huile frétille, souffreteuse et souveraine, secouait les banderilles assassines piquées sous ses aisselles et avalait des aïelles...

On débarque dans le hall du Grand Hôtel du Merdier, y'a un steak de mammoth bouilli dont les horizons incertains et ficeleux lèchent les rives béates du bénitier d'honneur.

Le petit portier marron en jaquette tigrée et pompes à fraises dodeline du cyclotron, hérisse ses moustaches carrées, dégrafe la braguette d'acné qui lui saucissonne les épaules, puis s'époumone en borborygmes aux relents de lait de truie...

Du cuit, du salé, de l'épicé, du ranci, du juteux, de la soupe aux tiges...

On en a les foies qui s'tortillent.

Le minou de la vieille pocharde du bistrot de Reuilly se ratatine sur la croûte du vieux fromage des quat'zétés.

La moustiquaire à rallonge joue à la tour des pendus quand les poulets et les sangliers de la Vie Claire font du ski de fond sur les coquilles vides d'escargots et dérapent sur des chemins de beurre rance.

Eh, bordel, où t'as planqué la carcasse de crapaud et la lame de rasoir rouillée ?

Et le couscoussier de l'arrière grand'mère du vicaire ?

Et la petite cuillère en bois du lointain ancêtre celte de monsieur le maire du Kremlin Bicêtre ?

Dans quel urinoir as-tu dégainé les petits anchois durcis et piquants comme des bouts de serpes de druides ?

Le baudet récalcitrant de madame Daubemoissa a juté sur le chemisier bleu ciel de Finette.

Les glaouis d'Hamed se sont prononcés contre la sécheresse au Vénézuéla et la peine de mort sur le continent Antarctique.

Mais les pétards sacrés du Vatican et de la grande mosquée de Paris se sont fait niquer leurs mèches pointues sous une pluie d'orage mauve venue des confins de la galaxie d'Andromède.

Cassiopée a même expédié dans la Voie Lactée de quoi péter sur le parvis de toutes les églises de la Terre.

Les Planètes Non Autorisées ont pondu un décret pour encenser les mignonnettes à amorces généralement utilisées lors du nouvel an mais interdites dans toute la Confédération des Planètes Désunies.

Pipi, caca, bobo, bandi banda, il faut assassiner Bambi et ses fœtus de bambinettes, pourfendre les petits pois escagassés gonflés à la gazoline.

Maintenant, guignols et consorts, nous savons comment le monde fonctionne :

En fait, il n'y a rien de vraiment nouveau sous le soleil de Satan... Et du Bon Dieu pour les toutous de riche...

D'un côté les truands, les mafieux, les financiers, les multinationales, les politiques

87

véreux, tous les gros crétins de l'économie libérale avancée et leurs complices, et d'une manière générale les gros prédateurs inidentifiables qui brassent des capitaux colossaux, sont protégés et blanchis par l'imbroglie des lois et des procédures, magouillent dans les dénominations et délocalisations de boîtes en se restructurant et se diversifiant en filiales, sous filiales et autres entités bizzaroïdes...

Ce sont ces gens là et dans une large mesure leurs complices et leurs vigiles qui, à eux seuls, détiennent les pouvoirs, la grosse part de la galette, les actions, encaissent les dividendes et les profits.

Ce sont eux qui veulent pour un million d'années s'empiffrer de fraises et de merguez, réformer l'école pour que le savoir, la culture et les innovations de la technologie ne soient accessibles qu'aux élites et aux privilégiés, que les beaux quartiers des villes du monde entier soient désormais barricadés et inaccessibles à la plèbe inculte et vociférante selon leurs dires...

Ce sont eux qui bientôt, parce que la main d'œuvre et la force de travail seront devenues inutiles à cause des progrès techniques, élimineront purement et simplement tous ces millions de gens dont ils pensent que l'existence devra être effacée.

Dans le monde qu'ils ont programmé, il n'y aura plus de maisons de retraite ni de chômage ni de bidonvilles mais sans doute des « charters de l'espace » déversant aux abords des trous noirs, de longues grappes humaines...

Les maisons de retraite et les mouvoirs en blanc avec de jolies demoiselles en tablier seront remplacés par des « maisons du suicide », genre « palace de fin de vie », où l'on injectera dans les veines des « candidats », de super drogues high tech, shootantes à mort, et qui feront passer les gens dans un monde meilleur, traversant auparavant une anti chambre de rêve.

Juste une petite précision à propos des complices et vigiles en tout genre :

Ils seront finalement bien baisés car les gros lards et les salauds de prédateurs s'arrangeront toujours pour faire des purges d'assainissement au bon moment, c'est-à-dire lorsqu'ils décideront de se partager ou de se bouffer entre eux pour une part de gâteau plus grosse.

De l'autre côté de la barrière sélective, tout d'abord faisons une évaluation sommaire : Sept milliards d'humains sur la planète, globalement.

On coupe en deux :

Deux moitiés très inégales il va sans dire...

Une première « moitié », disons un milliard, dont seulement quelques dizaines de milliers appartiennent en fait à ce premier groupe, sachant que les autres, dans un avenir plus ou moins proche, basculeront progressivement dans la seconde moitié...

Donc, ce milliard là, avec ses deux inégales moitiés, celui des « provisoirement privilégiés », avec bain douche, voiture particulière, école pour tous, maisons individuelles, vacances, retraites et bonnes assurances, va fondre comme neige au

soleil.

Ce milliard là si l'on excepte les élus et les privilégiés vrais, les gros proprios et les capitalistes de haut vol, c'est celui des gens qui vivent généralement une vie de merde genre métro boulot dodo pipi caca toutou baraque à payer vacances en bungalow zimpo



bobo les vieux en maison de retraite médicalisée et toutou en pension pour les vacances à crédit...

Et j'en passe de quoi faire un roman de Zola...

Quant à la seconde partie des habitants de cette planète, c'est celle des six milliards d'êtres humains qui n'ont pas accès à l'éducation, à l'eau potable, à l'alimentation de base, et qui eux, crèvent purement et simplement...

Putain, ça vous fait bander, vous, un monde pareil ?

Bien sûr, y'a des gens comme ATTAC, les anarcos et peut-être des comunos et des socialos sincères, mais ça fait tout de même pas le poids surtout quand les intellos, les journalistes du Monde, de Sud Ouest ou du Figaro et de tous les canards à grand tirage ainsi que les écrivains et les romanciers à succès, les philosophes ministres, les patrons de télé plus Loft Story et Star Académie malaxent de leur bouillie insipide et branleuse les cervelles des millions de gens qu'elles délavent et vident de toute vie intérieure et réfléchie...

Coucou, petit toutou, trottine dans le vestiaire chic de ta jeune et jolie maîtresse...

Halètes, tire la langue, sue, pisse et mollarde, rote même, dans les négligés d'Yves Saint Laurent, entre les impers Claude Havrey...

Et dire que des fois, pour pas faire de bruit en chiant, on se tamponne le trou de bale avec trois feuilles de PQ pliées en quatre...

Et oui : dans la vie, un minimum de classe, de chic et de délicatesse ça fait sûrement plus de bien que de mal...

Mais seulement voilà : par l'un de ces prodiges assassins de notre mère nature, la musique inopportune, insolente et ravageuse, écrase de toute son immonde abjection les volontés les plus déterminées à promouvoir un art de vivre et de communiquer lorsque les sphincters et les circonvolutions intestinales se mettent à chanter sans qu'on les y eût conviées...

Les toutous, quand ils se saluent, ils se hument le trou du cul.

Les z'êt zumains, quand ils se croisent dans les cocktails littéraires, les réunions commerciales, les forums d'entreprise ou même tout simplement dans la rue ou en sortant des toilettes, ils se font des salamalecs mielleux et se débitent des sucreries quand ce n'est pas l'horoscope...

Mais ça pue le cul, ça pue la bite à l'intérieur de la tête, ça roule les loulous extraits des écuries nasales, bien ceinturés dans leurs impers chic, lovés dans leurs certitudes en béton armé concernant leur « vision du monde »...

Les toutous, les minous, les fourmis et les cloportes, ont-ils, eux, une « vision du monde » ?

Ça pue le cul et la bite dans la tête, mais personne ne sent jamais rien parce que, le

mecton ou la donzelle, y'z'ont barbouillé d'Odorono leurs aisselles intellectuelles.

Est-ce que notre cul au Grand Hôtel du Merdier, c'est du poulet ?

Hardi gentil coquelet aux hormones va te faire cuire des troupeaux d'oies aux foies beiges...

Humez moi ces relents de pieux fromages odorants :

Est-ce que ça ne sent pas le dessous du cul ou la cramouille vermoulue ? La purée de

limaces pilées ?

Ils se sont fait niquer le coccyx ?

Et ils ne sont pas pédé ?

Ni maso ni otorino ni électro robotisé ?

En 1453, quand les Ottomans ont baisé Constantinople, Djorge Dabliou Bouche ne paratiquait pas encore le bouche à bouche sur les anus de pigeon ni le vol à voile sur les vélos sans selle...

Oh ! la jolie petite...

Elle a plein de jute dans les trous de son string à dentelles...

Les dentellières du Puy en Velay en ont les molaires toutes fracassées de ces hérissements de pics et d'aiguilles de sucs figés au fond des anses et des baies de trous de slip.

Pourquoi les trous dans le slip font comme les fjords norvégiens alors que de tristes apaches mal montés en culottes courtes s'agglutinent dans les bulles sous marines des lacs et des entrelacs ?

On a jamais vu la vraie couleur des âmeiels, on n'a jamais humé de tressaillements de cervelet à rallonge, on sait pas ce que vous valez aux yeux de ceux qui stipulent, strident et occipitent...

Le perroquet ne glapit pas, que l'on sache !

La chouette ne fait pas non plus de couscous aux boulettes !

Alors pourquoi ces enfoirés nous jaugent à tout prix ?

Mary à tout prix, d'accord...

Mais une parodie du Grand Bleu, ça, jamais !

C'est fou ce qu'on en chie et qu'on en rote mais c'est pas parce que les tripes dégoulinent du bide des Bosniaques et des Rwandais...

Ou que les prisons de Saddam Hussein n'ont pas fini de dégueuler sur le béton brut des croûtes de visages...

Qu'il faut derechef cesser de bander, d'envoyer des chèques à médecins du monde et de faire chic beau et gentil avec des filles laides ou pas laides...

On dit à l'anarco, au cégétiste, à la voisine de palier qui vote pour Besancenot, aux gosses mal mouchés du prof de Gauche qui lit le Figaro, à ce gueulard de collègue de bureau...

Qu'on jouit au paradis !

Mais qui a donc compris qu'entre enfer et paradis, il n'y a que des tripes, des zobs et des moules qui se tortillent comme des vers ?

Il n'y a ni enfer ni paradis au pays des vers quels qu'ils soient même les plus moustachus...

Il n'y a que les merdes sur lesquelles pondent les mouches.

Les merdes à côté du trou des chiottes des restos et des macdos du pays où l'on chie encore de la bouffe aseptisée à gogo...

Et les merdes à ciel ouvert que rejettent même les mouches Biafraises.

Saluds ces curés du Système, ces orchidées polluées régétant une flore fumiesque...

Ces « costume cravate attaché case de haute volée bien vus bien friqués bien notés »,

ces dîneurs d'Elysée ou de petites garçonnières pension de derrière les cloîtres inexpugnables, qui se paient des fillettes, des minos et des ados, et jurent leurs grands dieux qu'ils n'ont jamais forniqué de gosses en couches ni juté dans le sang versé sur on ne sait quels autels d'ignominie...

On n'a jamais retrouvé ni Marion ni tant d'autres mômes.

Avant, sous Louis 14, il y avait les messes noires...

Mais depuis la Montespan et autres chipies de luxe, y'a tout de même eu la révolution Française, les droits de l'homme, Françoise Dolto et quelques éthiquités col roulé visage de maîtresse d'école...

Alors si à Toulouse ou ailleurs on a fait pire à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, et si les nouveaux saigneurs et baiseurs de gosses pleins de fric, intouchables, hyper protégés par le Système, se sont vautré et régalaient entre de jeunes cuisses, y'a plus qu'à faire péter des bombes dans les garçonnières de luxe, à condition toutefois de localiser ces lieux de stupre, de les investir et d'en extraire avant le feu d'artifice les innocentes victimes...

Faire un putain de méga pétard, pulvériser ces cochons d'élus de la République !

Voilà des attentats à perpétrer ! Au lieu de faire un carton sur une place de marché à Bagdad ! Ou une sous-préfecture Corse...

Dans ses mémoires cuivrées d'outre tombe, Châteaudali défonce les communs à coups de massue, égorge trois percherons dans l'écurie en feu, embroche pigeons et jeunes chatons dans les rames de haricots du passager de la pluie qui courait après le soleil clos dont les funestes rayons lambrissaient la salle du huis clos où l'on jugeait les vétérans scélérats de la dernière bataille d'asphodèles...

Fidèle à la chevelure de sa mémoire brisée, il coupa sa pipe en deux et dès lors, se déchâteaulisa, s'attaquant au préalable au grès argenté des fondations dont les racines martelaient le cœur de la Terre.

Du château, il ne resta rien.

Rien que des dalites érigées, saugrenues, immortelles, suceuses de toutes les saveurs du ciel

Et les dalites, elles mêmes périrent de tout ce qu'il y avait de mortel en elles...

Alors Dali s'éleva, s'approcha du petit oiseau qui ne faisait plus caca dans sa culotte, mais déjà, au début du nouveau millénaire, alors que le bec de l'oiseau s'empourprait d'une goutte de sang d'orage, Dali s'alzeimérisait du souvenir de ses toiles et se ré-

enfantait de mots, de phrases, d'images hiéroglyphes qui, les unes à la suite des autres, butaient sur d'innombrables prémices de certitudes...

Les intuitions n'étaient que des barbillons de naseaux de poissons aux étincelles coupées traversant de longs fuseaux de nervules, d'inextricables pelotes d'atomes en accordéon d'un bout à l'autre de la boîte crânienne du petit oiseau.

L'oiseau ne reconnut pas Dali.

L'oiseau était de ce monde.

Du monde des Prédateurs Autorisés.

L'oiseau piqua de son bec pointu comme un fer de lance le front bombé de Dali.

Un trou noir explosa.

Et d'une frange abyssale, vert et or, surgit toute l'absurdité du monde.

Dali voulut courir derrière les prédateurs mais l'oiseau guettait, piquait au front, fientait sur les chemises blanches des jeunes chiots qui vociféraient.

Au-delà du flot démesuré des jeunes chiots, de grandes pancartes se profilèrent jusqu'à l'horizon de miel et de fiel qui était celui que les aide prédateurs soumettaient aux miriades de mouches rouges.

Un vent de sueur, d'acide nitrique et de feu de braises de pervenches s'éleva au dessus des nuées de chiots et de mouches.

Des cendres glacées se suspendirent aux pattes du gros p'tit oiseau.

Entre temps, le p'tit oiseau avait pris de la bouteille comme on dit dans les campagnes.

Des cris fusèrent, de par tout l'horizon des terres argentées et ce que l'on prit ici bas pour des vautours se révéla être en réalité des pieuvres volantes carnassières aux tentacules courts, trapus, dotés de pinces et de crocs acérés.

Les becs des pieuvres, démesurément étirés, s'ouvraient dans un baillement obscène exhalant une puanteur asphyxiante.

Et le petit oiseau, qui était désormais le gros p'tit oiseau, s'écria :

« Voici les maîtres du monde. Ceux là, cloportes et cadavériques pourceaux, vous les avez jamais vus encore... Ils vont vous sucer toutes vos tripes par le nombril et vous allez ramper un million d'années durant dans la bouillabaisse merdoyante qui abreuve vos sillons de misère où plus rien ne poussera ».

Ustensiles d'évêques et de cardinaux, sacs et carpettes d'imans, godemichés du grand yogi, phrases et périphrases d'intellectomanes aux pieds sales, voguez, hardi ! Tels des canassons à vapeur sur des dos de puce et des mamelles écorchées de mérinoses électriques...

La soupe est bonne, mais crevarde, revancharde, épicée à mort, décapeuse de rêves, indigeste pour les estomacs de moineaux dépenaillés qui se contractent à chaque angle de rayon de soleil et passent leur vie à digérer des sourires fugaces.

Pipi, caca, bobo, des sous, de la baise et de la gnaque...

Cui-cui, cramé le zizi à la flamme des stups largués par les médiateurs et les scolateurs de la merdi-université planétaire.

Avec le zizi cramé, tu limes dans la cendre refroidie trop vite et tu éjacules les miasmes de ta maladie de foie décervelée...

Putain de fresque démentielle à faire hurler les sismographes !

Si au moins les boutons de bretelles ne se fissuraient pas !

Roudoudou petit anchois sacré, Riquiquette et Bambinette, petites saucisses à plumes, investissez la peau du ventre du chou farci pour que le couscous de mots drus soit encore plus indigeste qu'un cul de vieille poule !

Et arrêtez de roter dans le cassoulet !

C'est pas chic, y'a des filles à table, bordel !

C'est saugrenu : la cuisse lisse de la petite fille du député est arpentée par un trognon de carotte congelé...

Les vieux pissenlits trempent leurs racines dans des cuvettes d'eau lourde...

Les castagnettes de Rita glissent le long de sarcophages empanachés dans lesquels Sarkozy baigne, cogne et se met l'index dans les anfractuosités glacées...

Petite Mémé fête ses cent balais à la crèche obsolète des colibris inféodés à la mondialisation de l'économie...

Le beau minou plantureux de Brigitte se barde d'indicibles truculences qui ponctuent l'histoire d'O alors que tant d'autres minets bafoués suent dans les plis du burnous des ouailles décontenancées...

Et hier, vous pétiez encore entre les plis du rideau crème et or de la vieille douairière du manoir des sept fontaines ?

Bésé, tournepiqué, azimoté, une praline dans le trou de bale, avalé le loulou, tripatouillé le zizi sphincteux, écrabouillé les petits pois confits et guéri de la maladie de foie, Arpète, Chibonberzègue, Aliomarie...

Le Députain dans ses ivresses nocturnes, squattait aux abords des vespasiennes à la turque du jardin des Plantes Bouffies.

Confondu, dépendéré, abasourdi, en osmose dans la nuit atypique, souveraine et parnassienne de cette frange lactée en rupture d'apocryphes de ce ciel neigeux au dessus des jardins cristallisés des plus belles villas de Sèvres, le pieux députéin se méprit quant aux formes alanguies de ces délicats jambages de tags huilés tapissant un film d'encre métallisé, couru de salives incandescentes et de traces filigineuses sur la paroi orientale de la vespasienne à la turque...

Ça schmuçait l'urine fade. Les trous violets striés de déchirures de dessins enfantins représentant des orgasmes bactériens, s'imaginaient dans l'esprit confusément complice des valeurs sens-du-mondiste de notre affable et crétin députéin, tels des yeux de jade parcheminés d'escarres criblant de fraîches, courtes et blanches jupes de filles en affèterie...

Et la grande, l'immortelle, l'imbuvable nuit parnassienne souffrant de ses cieux délavés, étendit ses ailerons fébriles et mordorés sur les épaules grêlées d'écume de notre divin députéin désassagi de ses plus vaines turpitudes...

Oh, qu'il se sentit mal armé, l'œil collé au judas qui, d'un seul bloc oblong, lucide et solitaire, lui assénait sur la rétine toute la laideur du monde.

Dans l'ellipse kaléidoscopique concentrant des milliers d'éclats d'indifférence de visages falots où de minuscules concerts d'hémoglobine explosaient doucement dans le stupre et la vermine ouatée, fusaient d'hallucinantes effluves épicées, débandeuses, déséjaculantes d'enflures cylindriques.

Oh combien de telles enflures en des temps hors du temps, eussent pu boire à l'inépuisable source du Grand Robinet d'Amour des lointaines origines, et se désaltérer à l'infini, si tant de pets d'ogre, de nonnes et de serpents à plumes n'avaient à ce point étouffé le petit peuple des tapis, empuanti les toilettes ambulantes des marathons de l'idéologie et de la course au fric, alors que sur des chaises percées dotées d'ailerons et de propulseurs, les prédateurs cul de jatte voltigeaient, tourbillonnaient et déféquaient sur le rebord des toilettes à roulettes crissant sur le plancher des vaches au grand dam des roturières à crinolines évadées de la planète des Aèdes.

Députain, ouailles and Cie, chevaux de frise et caleçons à bascule, la coccinelle

pédéraste au cœur de puce et aux seins de fourmi naine vous encule !

Débraillez la liquette de votre cœur solitaire, citoyens du monde, exclus des amphithéâtres boursicotés, enfants nus et fourbis dans les rizières inondées de napalm, petites filles fripées en barboteuses sopaliniques cousant des ballons de foot à la lueur vitriolée des becs de gaz en cornes de gazelles rôties...

Crevez dans vos déjections immondes de vieilles chouettes édentées, milliardaires en couche culotte vautreés sur les pelouses perlées de sperme de vos palaces en attendant le goûter de 4 heures crème de caviar en petits pots suivi d'une branlette générale par vos fausses nounous en tutu !

Le sang du gros p'tit oiseau n'emplit que le quart du flacon d'éther mais la folie et l'orgueil des hommes humanusculés boursouflent les flancs d'un grand vase qui, avant de voler en éclats dans la nuit galactique, s'arroe toutes les vertus de ce qui vit et palpète, s'auréole sur la nappe souillée, de l'ombre décapante de son ventre cannibale. Le Députain contre la paroi orientale de la vespasienne émaillée et emmouscaillée d'humaines vermines jaunâtres, hésita un instant, avant d'oindre ses doigts de l'humeur humide et putride de ses hémorroïdes en grappes embroussaillées, car le ciel parnassien en cet instant sublime foudroyait ses certitudes.

Les poètes maudits, les élucubrators de fantasmes et d'abstractions, les révoltés de tous les siècles du monde, en un souffle glacé, dans de délicats atouchements pétrificateurs, se mettaient à bailler d'impaticence en lui branlant les chevilles, au députain debout barre à mine dans le calcif.

Alors, des putes hein ! ( parce qu'il se dissolvait en particules de député maire) se jeta sur ses humeurs, les aspira goulûment, longuement, s'écroula dans les sels d'urine et

94

se tortilla comme un long ver blanc avant de se stratifier, lui ou ce qui restait de lui et ses particules, et prit la forme ultime d'un excrément spiralé en trois anneaux.

Autopsie d'une scélérate relation d'accident...

C'était un car de marocains venu du fin fond de l'Europe du Nord.

Un vieux car souffreteux toussant et crachant de la poussière liquide d'élytres de hannetons.

Chaussé de pneus cerclés de cuir à sabot tressés de roseaux amollis, le vieux car fiévreux encore puceau du tuyau d'échappement parce qu'aucun grand garagiste fétichiste bâti comme un cocotier verruqueux ne s'était évertué à lui niquer l'orifice bouché de suie, brinqueballait sa caisse à hublots à plein pot sur le ruban gris de l'autoroute transcontinental.

De graciles et multicolores Eurafricaines sans papiers, de frêles escogriffes Turquo-Marocains et toute une ribambelle d'autres énerguènes fourbis rompus cracus, après avoir longuement chanté, hué les prédateurs affairomaffieux de la grande Europe géopoliticoplanétaire, après s'être les uns et les autres bien caressé le coccyx et pouléché les souvenirs de la dernière virée pirate au pays, s'endormirent crûment sur les fauteuils râpés qui sentaient le crabe russe et la merguez saharienne.

Un sommeil plus assassin encore que celui que de leurs loueurs vampires leur vendait à la criée, s'emparait d'eux, traversant des haies badigeonnées de rêves aquilins mais

les haies tout à coup se firent acryliques, déstabilisantes, effaçeuses de rêves tangibles et pour finir s'embrasèrent et les outrecuisirent.

Le vieux car avait bien un pot flambant neuf mais la chance lui manqua au détour d'une bretelle en réfection sanitaire.

Partis de l'une de ces noires citadelles d'Europe du Nord, vomis de bâtisses hachélémiques à cursives, ils s'étaient tous pluricotisés, nos animalcules en transit entre les civilisations concassées, pour financer ce périple qui, nonobstant le dramatique accrochage sous l'orage aquitain du petit matin, les devait mener, ibériquement parlant, en pays andalou puis cahin - caha jusqu'au Rif.

Dans une boîte de Loyal tant de fois léchée par les toutous errants d'Amsterdam, nos émirs de banlieue torve et nos fantassins des chantiers navals avaient plié force billets, eurotisé, piécicoté, économisé pour parler vrai, tant et si bien mais au final tant et si mal que la somme escomptée pour le Rif espéré n'excéda point le prix qu'il fallait pour un chauffeur Bulgare.

Il manquait toujours la caisse à hublots et roulettes pour le grand voyage, même si cartons et couffins s'empilaient dans les couloirs lépreux.

Alors le Grand Muphti trouva la solution.

L'on s'enquerrait d'un loueur de bus puisqu'il y avait bien des marchands de sommeil ! Perclus, capocarbonisant, il s'élança donc l'asticot à hublots sur ses roulettes cerclées de cuir fendu, avala les premières centaines de kilomètres et au péage de la Vallée des

Rois, à petite heure blafarde, l'on se départit d'un subterfuge :

Nos Maghrébins creusèrent à la petite cuillère un tortueux tunnel sous les caves du poste de péage... En un temps record !

Des Portugais qui gnaquaient dans de froides cuisses de poulet lyophilisé à deux pas du contrôle, sentant sous leurs pieds de mouvantes circonvolutions, crurent au tremblement de terre du siècle...

Les uns derrière les autres, les passagers clandestins qui avaient déjà traversé Gibraltar à la nage, s'engouffrèrent dans le tunnel intestingrêliquel puis se précipitèrent dans le vieux car prêt à s'élaner qui avant le creusement du boyau s'était posté comme en maraude tolérée de l'autre côté des barrières.

Tout le monde se rendormit.

Humeurs et sueurs clamèrent de toutes leurs phéromones le suif, le cuir, la peau de phoque et le jus d'omelette froide qui polluèrent le stratoplafond embué déjà des souffles d'haleines violentes...

Le chauffeur Bulgare, fort de ses trois mille kilomètres, sentit bien quelques défaillances assaillir sa personne mais il accéléra pour vaincre cette pesanteur suante d'humidité et de relents d'orage qui lui infestait ses certitudes originelles dans ce petit matin blême de la grande lande à l'heure des gazouillis d'oiseaux et des café-crème visqueux.

Sur la voie de gauche du sens de circulation vers Bayonne, s'empêtrait dans l'entrelacs de lignes jaunes provisoires hétérotiquement croisées, une voiturette qui visiblement pilotée par un vieux pépère à casquette à carreaux, naviguait en crabe ivre.

Les compétences atypiques de l'aïeul éberlué somnolaient inertes, inexpertes,

désarticulées et vierges de toute conscience.

Le Bulgare qui, pour trois cent euros et quatre vingt dix bêtes à deux pattes dans la carlingue qu'il propulsait au dixième de la vitesse du son, faisait fi de l'œsophage des passagers qui n'avaient consommé que d'insipides salades au Macdovégétarien de l'aire Latitude 44, et maudissait de tout son cœur cette folle équipée.

Il avait auparavant mené réservoir battant et toutes voiles référencées un Brontosauve à triple remorque de Stockholm à Bucarest.

Il se disait maintenant : « j'ai crapahuté pour deux cent euro tout le cheptel électromécanique des usines Volvo qui se délocalisaient, et j'ai même pas pris une heure de repos avant de conduire ce vieux bus pourri jusqu'à la mégapole où m'attendaient ces marocains pleins aux as mais radins à te compter les grains de couscous ».

Le bus crapi, bondé de nouilles noires en boîte et de maghrébins fourbis, avec son bas de caisse raclant l'asphalte, fit une embardée soudaine, slaloma entre puissantes et rutilantes charrettes de gros bourges friqués et Fiat Panda et 4L de smicards pelés jusqu'à l'os, mais redressa ses naseaux chromés avant de s'arc-bouter contre la glissière de sécurité.

96

Le Bulgare éperdu, vaincu, fourbu et cracu, pesta contre cette voiturette inopportune qui zigzagait en plein centre de la voie...

Il la buta, la poussa, l'escagassa mais le bus craqua, se fendit en deux tel le Titanic avant de sombrer et son réservoir explosa.

Plusieurs heures durant, un brasier harissaïque violenta les projets d'avenir et les courbes évolutives de commissionnement des conseillers fiscaux et des attachés commerciaux dont les charrettes cossues s'étaient encastrées avec les 4L et les Fiat Panda dans l'enchevêtrement des boîtes de nouilles noires et des tôles déchiquetées du bus.

Cinquante flics et deux cent pompiers harassés, dès les premières manœuvres de déblaiement ourdissaient un complot contre trois des leurs qui s'étaient désolidarisés du peloton des sauveteurs brevetés en pissant dans des citernes de coca cola Belge.

Tous les lamas d'une bétailière turbo diesel faisaient cercle autour d'une cabane à frites et un petit cocker zébré léchait l'huile des frites dissoute dans des souvenirs d'agonisants invoquant Allah.

L'incurie des Autodéterminés à en découdre avec les syndicalistes et les pompiers véreux fut à son comble lorsque des cuisses de mouche tapissèrent le pylone des gourdes.

Alors, pour tout l'amour du ciel, vieux bus crapi, caisses au cul riche et gras, pépères en voiturette, prenez l'œsophage des Titans à revers, soufflez sur les mouches pour qu'elles aient chaud aux cuisses, et sodomisez le pylone des gourdes à coups d'extrémité de tuyau d'échappement !

Les lamas se dispersèrent, la bétailière fusa dans un tunnel de paille, le petit cocker zébré sauta sur une mine que l'un des maghrébins intégriste téléguidé par Al Qaïda, avant de rôtir dans le brasier, avait déposé sous un tas de frites.

Une nef cylindrique à hélices, fille techniquement plus perfectionnée que les anciens



dirigeables, surgit au dessus du lieu de l'accident, s'immobilisa, éjecta de ses flancs par des ouvertures triangulaires, des échelles de corde et des filins hérissés de barrettes métalliques.

Les Houlous, les Hachimiéliques et les Sérigraphiques, nouveaux immigrants venus des ces régions sous glaciaires inconnues et perdues du Sous Continent Antarctique, se suspendirent en grappes le long des échelles et des filins puis se précipitèrent autour des carcasses de véhicules calcinés.

Petits, filiformes, squelettiques, hagards, saupoudrés de neige carbonique et de poils coupés en quatre, brûlés de misère, aigus comme des volatiles pointus, ils déchiraient l'air de leurs cris incandescents comme si l'air était le couvercle de mille boîtes de conserve écrasées raclant tous les chemins de pierre du monde, fouaillant, creusant et urinant en même temps, de toute la fièvre sèche de leur sang mêlé de purin de globules et d'escarbilles d'orifices anaux encore palpitants, la poussière d'or ou d'argent des bracelets fondus incrustée dans l'écume des jours vécus.

Après les Houlous, les Hachimiéliques et les Sérigraphiques, viendraient peut-être de

97

l'Atlantique sur un grand vaisseau de Mu, les suceurs d'abîmes et les orques de latrines...

Rhapsodie pour l'agonie d'une bête...

Dans une cellule aux murs passés à la soude caustique, broutaient de gros rats édentés à la queue fourchue.

Les excroissances chevelues de moisissures amniotiques baignant dans l'huile de vidange du carquois satiné émaillé, fondaient entre les mandibules orange des rongeurs incongrus en grande communication interstellaire avec des prédateurs extracommunicants.

Allègrement, Patrice fouaillait de petites ouailles velues, vautre sur un lit de bouses séchées.

Il n'en put bientôt plus de stupre, de houles violettes et d'ivresses mégalithiques, recroquevillé dans son osseuse structure indéterminée.

Sa peau craquelée se parcheminait de taches intangibles au pourtour abyssin, ses mains crochues aux griffes lacérées de larmes de sang vermillon se pourfendaient de stratégies multiples évoluant en rase motte sur des rives bruissantes et chauves de vieux tournedos braisés et délaissés.

Il demeurait là, étendu sur sa civière de bouses, confondu et meurtri dans ses déjections au beurre noir, tel un apatride invertébré aux oreilles givrées, aux pieds boursoufflés d'yeux de perdrix hilares et putrides, rêvant peut-être encore de cieux et de regards sybillins appartenant au monde des buveurs de salive, noyant ses mémoires violées par les farouches exécuteurs de testaments contrés.

Et si les heures vertébrales, cosmiques, décrassées de ces étranges secondes fugitives apparentées à de petites éternités soyeuses s'étiraient en expirations aiguës, l'existence désormais larvaire et incrustée d'éclats de roche de Patrice, s'écoulait dans l'ombre préparatrice d'acharnements thérapeutiques.

Le gardien s'approcha des barreaux de la cellule, siffla comme mille merles

longuement étripés, caqueta comme autant de poules tirailleuses d'intestins à la dérive, s'enquit de la forme de cet être qui n'était ni une bête ni un être mais peut-être une entité suceuse de tous les sangs de l'univers qu'il fallait avant de détruire, autopsier vivante, décortiquer puis découdre, percer de tuyaux et de sondes métalliques, écarteler lentement dans ses sidaïques soubresauts convulsifs...

Oh, droits de l'homme, oh, éthiquités érigées sur le fronton des mairies, que faites vous à la place des anciens bourreaux lorsque l'un de vos enfants ni homme ni bête abat, étri-pe, égorge, viole et se repaît dans le sang versé, déchirant les seins blancs des jeunes filles, sodomisant d'innocents bambins ?

Vous induisez de vaines thérapies et des années de prison qui ne servent à rien, des lois et des dispositions qui permettent à des fauves de faire des études, d'écrire des bouquins, et de ressortir vingt ans après, les couilles pleines de fantasmes fous, le cervelet bouffé de rêves de sang et de gorges blanches... Alors que des gamins sur la

98

scène sanglante du théâtre de toutes les guerres et de tous les holocaustes sont chaque jour assassinés, que meurent des filles et des femmes sur l'autel de la mondialisation libérale dans les rites brutaux de la pauvreté organisée !

Vous parlez de thérapie, de rachat possible, vous mettez la bonté de Dieu en sus... La bonté de Dieu, comme la méchanceté des hommes d'ailleurs, n'est-elle pas une invention de ces crétins de fils de rien du tout qui se croient issus d'un être suprême ? Ce qui n'est ni homme ni bête et n'existe que dans les sociétés humaines, est bel et bien l'œuvre de l'homme par contre...

Aucun animal au monde n'a jamais baisé avec le tout petit d'un autre animal de son espèce avant de le lacérer à coups de dents et de griffes. Seul l'homme nique ses petits et y prend du plaisir. Y' à qu'à voir tout ce qui circule dans le monde comme photos, documents, films, cassettes et DVD ou sur internet, représentant des milliers de gosses assujettis aux caprices les plus invraisemblables de toute une caste de mâles privilégiés dissimulés en pères de famille, en éducateurs, ecclésiastiques et intellectuels...

Putain, si tous les gosses du monde décidaient de se révolter, d'égorger les vieux, de faire leurs propres lois, d'être les maîtres de la Terre ?

Les héros, ceux qui font l'Histoire et dont on parle dans les livres, ce sont toujours des adultes, jamais des mômes... A la libération, en 1944, c'est ce qui s'est passé : les grands héros de la Résistance, les chefs de guerre, les généraux des armées alliées contre la barbarie nazie, y'en a des tonnes et des tonnes de bouquins de ces gens là... Et des bouquins de gosses qui ont souffert, y'en a pas, sauf un ou deux peut-être, comme « le journal d'un J3 »... Un livre qui devrait être lu par chaque citoyen du monde !

Alors, enfoirés, pantins désarticulés et consommateurs qui ne voient pas le ver dans la pomme, nous, Zébu, Krem et Pou, on va vous en faire bouffer, de la rhapsodie pour l'agonie d'une bête !

Ça sera jamais assez cruel quoi qu'on puisse imaginer ! La cruauté, bordel, si on veut l'extirper, la combattre comme le sida ou le palu, il faut la flytoxa sans état d'âme, et si elle s'incarne dans un être qui n'est ni bête ni homme, il faut la détruire et pas seulement se contenter de la ceinturer ou de l'emprisonner. Y'a des êtres que quoi

qu'on fasse, n'importe comment qu'on s'y prenne, ces êtres ne changeront jamais. Si l'on avait occis tous les nazis convaincus et irréductibles, y'aurait plus de nazis en 2005. Ceux qui seraient quand même devenus nazis tout récemment rien qu'avec le souvenir de leurs prédécesseurs, on les aurait enfermés puis éliminés au fur et à mesure. Ce genre de combat contre l'être ni bête ni homme n'a pas de fin.

Nous nous déclarons non solidaires de tout ce qui n'est ni homme ni bête dans l'immense diversité des créatures vivantes de la Terre et de l'univers...

Il avait maigri de 20 kilos en trois semaines... Un sida grave, à n'en pas douter. Il allait se décomposer lentement dans les fientes des animalcules qui le rongeaient. Son visage se grêlerait de pustules incandescentes, un anarchique réseau de nécroses

99

s'irradierait de tous les foyers de ses pestes et de ses lèpres internes.

Déjà la pourriture doucement s'allongeait sur ce corps comme une peau de vieille marâtre réduite à l'état de sucs visqueux. Et cette pourriture frémissait avec violence, se contorsionnait en lui, hurlait, ivre et insatiable, ponctuant son étreinte de battements et de craquements syncopés.

Mille verrues, mille sexes noirs en épines de roses sales labouraient des peaux en lambeaux.

Affairés, avides d'informations, médecins, chirurgiens et psychiatres mais aussi policiers et magistrats se faisaient tous avocats d'un acharnement thérapeutique qu'ils appelaient de tous leurs vœux afin que cette agonie puisse se prolonger jusqu'au pire des immondices des plus terrifiants aveux...

Mais les immondices sont toujours maculés de sucre glacé dans les officines historiques des humanuscules...

La rhapsodie de toutes les agonies est un kaléidoscope d'arborescences putrides avides de postérité et de couverture sociale. Sur l'autel de la cathédrale officielle et des multitudes convergentes asservies, l'on immole toujours les plus ignobles assassins ou les crieurs de ces vérités que les représentants de l'ordre et du pouvoir veulent taire à tout prix.

Marion ne reviendra jamais et Gilles de Rais en son temps était même l'ami de Jeanne d'Arc.

Crado maso, putrécati et pissé dans le Chianti, dix sept après midi dans les boudoirs louches des chic imperdés chic mantolinés chic de cravate...

Les sous nantis, les picadors et les matadors ont quand même bu le Chianti, se sont tapé le fromtom des petits copains, ont roté dans le cassoulet comme si les filles étaient sourdes, se sont fendu de quelques manifs et leurs clébardes Je monte la Garde ont fait sourdre le pisse dru des mollets des romanos et des vélos à sale tête.

Vélos à sale tête, coursez les veaux riche et gras dans les pelotons interminables de vacanciers dodo bézi béza cassoulet à l'âne semaine à cinq cent euro au camping des flots bleus !

Les riches et sous riche ça pue le cul la bite et la vermine quand on a gratté et troué la peau de léopard... Et les pauvres, ah mon pauvre... s'ils devenaient riches ils te troueraient le cul encore plus profond que les riches nés riches !

On te l'affirme, lecteur du Grand Hôtel du Merdier : y'a pas un pet d'amour sur cette

putain de Terre !

Rien que des éthiquités, des redondades, de grands philosophes, de grands auteurs et toute une caste de pestiférés de luxe que les modes ont dépestiférés, des politicards, des ayatollahs, des évêques et des crâne d'œuf sur chaire, des Charlie- hebdiques pourléchés jusque dans le trou de bale, des gauche caviar et des réactionnaires, des coiffures en chou fleur et des binoclards sur le bout du pif qui te susurrent, te gueulent, t'outrecuisent de propos acides et sculptés, te débitent des argumentations, des démonstrations, des abstractions et des déjections grammaticales qui n'ont rien à

100

voir avec le métabolisme des fourmis naines ou le coup de pioche du péon mexicain torse nu au fond d'une tranchée dans un chantier de construction navale d'un port américain...

L'amour des humbles on y pète dessus, la gentillesse et la bonté on y chie sur le visage mais l'indifférence générale bat le pet et le caca à plate couture.

Quand elle est morte Adèle les armées du sot Cisson s'emparèrent de l'intelligent trou quartier général des benêts pas huppés. Avec le bleu du cœur et de la tête des benêts et des rêveurs ils firent une nouvelle bannière pour rallier les métissés de toutes les causes qui hésitaient encore entre deux eldorados contradictoires. Le bleu se barda d'une nuance séductrice, les ploucs y crurent et les férus d'un autre monde possible aussi... Et les prédateurs se régalerent, les armées du sot Cisson, de la morte Adèle firent une Jeanne toute nue glaivée d'un bouquet de roses rouges...

Le roi des Nèfles ayant évincé de son piédestal le roi des Aulnes au nez et à la barbe de Goethe s'en prit à la pomme d'Adam et à la pomme d'Api. La pure Hée s'en fut auprès du seigneur de Trip qui vivait à la mode de Caen et enfourchait de jeunes scaroles invendues aux pieds de mouton.

Ensemble, continuons la lutte car Adèle, Trip and Cie sont le devenu de ce qui fut et qui fut baisé par le Système puis par les Soustèmes prolifiques.

Anna Them d'ailleurs, ne crut pas un mot de ce que les Renégats promirent et elle eut quand même le droit de lécher, de sucer, de branler les vêpres humides dont le subtil effluve vitrifiait toutes les inhibitions et se jetait sur les attentes les plus secrètes et les plus inavouables même celles qui étaient condamnées de la tête aux pieds par les pires des galériens.

Les Renégats frappèrent d'anathème ces régals fous qui explosaient spontanément dans la tête des Analphabètes et titillaient, suçaient, pompaient les glands juteux hérissés sur les crêtes océanes de la libido Pangée des Intellos rangés aux normes castratrices d'un système pourtant enclin aux pires déviations relationnelles.

Un grand cri sortit de la gorge de Zantin et en ce jour de Toussaint au milieu des crises profondes et des antennes ployées, tous les œufs hier déféqués de l'anus de la poule perlèrent le bouquet géant alors que le rôl marron au lieu de juter du bec ouvert de la poule aérophagique fusa du trou du gland en un long jet saccadé couleur de fiente chocolatée.

Vache qui rit, vache qui pisse, joli beurre d'Elvire... Satinés ouatés les coccyx carrés, les solitudes d'enfants de salauds rongeurs de tripes même au plus fort du régale de baise parce que t'as beau bander des heures ça finit toujours par pendre à travers le slip en

bout de caoutchouc fripé... Coup de reins tintin parce que le gros chien du voisin t'étreint et tient à te marteler la queue avant de rejoindre sa bande dessinée !

Qu'as-tu fait du beau cactus à grelots qui louchait sur les racines bleues du ciel anodin et féroce de ce pays, Zan ?

La pure Hée, petite fée atypique enveloppée de langues mauves et de brumes d'éternuements bombait les coronaires de son cœur de purée... Mais un cœur de

101

purée n'a pas de consistance et le réseau de veinules qui l'entoure, s'il se prétend d'airain, ne dupe point les petites filles au ventre de momie altermondialiste...

Veni vidi vici, vécébouché, vicieux coquelicot violet pape, anchois à la noix de cajou, roupettes de mes amulettes, framboises de mes petites chinoises juchées sur des vélos sans selle tendant à pieds joints les plus noires des écumoières !

Ouvres, Heuse, et verses les jolis cônes dans les becs pourris des vieux messieurs dont les plis du cervelet bavent d'humeurs liquides au fumet des aisselles de fillettes !

Extrapolés et batifoles au son du tambourin, clocheton à croupetons sur de jeunes électrons satellisés autour du dernier barreau de chaise havanoïde de Dutronc !

Les hannetons à vapeur aux flancs de crocodiles verts gonflaient leurs ailerons airbagués entre les miches de sœurs siamoises cramoisies qu'une onde marine propulsait sous le regard ébahi d'outrecuidantes aide-cuistres en tablier à carreaux.

Et c'est en mort due que le passager qui glande dans les intestins court-circuités du Sousthème absurdantique envisagea d'expédier au rédacteur en chef de la feuille de chou des lendemains qui prétendent tout changer, tout le contenu du panier hygiérique des naissances avortées et des journaux intimes de fœtus de vautourettes en jupettes lilliputiennes.

Mais l'anal Phabète du bureau 14 des Messageries Planétaires de Bagdad Café répliqua d'une petite voix d'oiseau châtré, qu'en mort due c'était incongru, voire non convoyable en voirie...

Alors le passager déglanda dans une verrue intestinale, se reconnecta aux circuits officiels et officieux du Sousthème et maintint sa mort due pour son envoi de panier hygiérique dont les bords calcinés de noirs et fabuleux desseins expulsaient de légères vomissures féériques.

Très impromptûment, une visagette en pétale de rose triangulaire se jeta dans le nombril du passager tandis que de volumineuses et fertiles éclaboussures de daube de ragondins faussaient toutes les images contrefaites en zébrures hyéroglyphiques sinueuses sur l'écran du terminal ovale du bureau 14 des Messageries Planétaires.

En mort due, non prévue et introduite dans les boccas fêlés en rangs de timbales sur les étagères parcourant les murs crasseux de salles obscures de centres de traitement d'ovules nés, la panne hier survint et les rougets colériques sautèrent du panier que Gériq, le sismographe invertébré, abattit sur les crêtes explosives de blanches neiges aux chaperons noirs velus.

Sur le rivage assagi de ces terres inconnues du pays du Grand Rédacteur en Chef, il en fallut derechef d'être dûment mordu, non pas que les morts eussent des dents, mais les Vautourettes à fortiori lâchèrent les féroces mâtins qui, tôt matin, les léchaient entre les cuisses.

Ivres de senteurs féminines et cuivrées d'élégants cirés rouges, les pourfendeurs de chevilles compostèrent, forèrent puis sucèrent les cartilages du triporteur des Messageries Planétaires qui effectuait une tournée de distribution de sucettes publicitaires.

102

La mort due ne récupéra pas son dû et les ci-devant mal nés se nostalgirent de pieux souvenirs de crèches de veau dont les ardentes vautouettes à rouge à lèvres pétant et les directo-prédateurs à vapeur acide et bec cornu n'avaient que faire puisque le tiroir caisse s'emplissait et que les mouches rouges crevaient dans les banlieues de colombins.

Ah !.. A propos de colombins, avez-vous déjà vu des gratte ciels de plus de cent sous sols au microscope électronique dans les fibre immondicieux suspendus aux balcons de flatulences pétrifiées ?

Combien de locataires microlilliputiens, malmerdants, flétris d'incommensurables ardeurs glacées, dépourvus de sanitaires et d'électricité, trottant durant les deux tires d'une révolution colombienne sans Lady Di ni manche ni tocsin à cœur de pieuvre les jours de grève, se bousculent et s'enculent dans les ascenseurs des gratte cave en scrutant d'un œil vérolé les consignes de sécurité ?

L'un de nos colombins en forêt de Senlis ou de Contis est peut-être un phare du bout du monde pour la plus petite fourmière au bord de la piste cyclable éjectée de l'asphalte bleu des mégapistes précolombiennes...

Dépouille féline à plafond ouvert...

Le petit chat incolore évalué en centimes et plus mental qu'un emmental avarié est étendu sur un grand lit quadri conjugal tel une souris verte de dissection, la peau du dos collée au drap rêche et blanc, pattes filiformes écartées piquées de pointes dans le matelas aussi ferme qu'un corps de jeune femme tendu pour accueillir la joie sauvage et décrassée d'un vieux vagabond buriné en sueur moulu de kilomètres et fourbu de désirs fous rompus au manque à trécker les filles chic...

Les yeux verts du petit chat s'écarquillent de toutes les fluidités éparpillées de tous les jus du monde : les jus d'orange, les jus de viande, les jus de prises de France Télécom, les jus d'écorces amères et aussi les jus de pus...

Il miaule à peine, le pauvre chaton, un mal surnois défèque en lui, souverain, translucide, moucheté, blanc de peau et de flancs de seaux bosselés.

Le vétérinaire penché sur ses décrépitudes, auscultant de vieux et pieux sermons d'enfant matou du quartier épifamé des remparts éclatés, découvre entre des côtes pointues l'oiseau du crime : un vieil ortolan dégonflé, encore enduit de graisse trisomique et d'huile opaline.

Sous le petit chat suinte à travers le matelas, les pus exsangues de blessures anciennes et béantes.

Traversant le sommier repu de transes féminines, d'outrances de labradors en costume cravate et de sauts à l'élastique de matois banquiers entre deux commissions rituelles, l'immonde gerçure de coulées organiques tétanisées se répand sur le carreau brique de la maison de Claudine...

Le petit chat creva comme il se doit et le sommier témoigna de toutes les turpitudes des solitudes qui s'y étaient vautrées, de toutes les barres à mine qui l'avaient

103

labouré, de tous ces jeunes corps frais d'étudiantes en lettres classiques et de tous ces branchés sapés comme des fous du roi avec des slips mode et des cheveux bleus, qui l'avaient pollué... Mais les ressorts du sommier sont encore plus coriaces qu'une vieille bagnole de cinq cent mille kilomètres alors que le cœur du petit chat, tendre comme un cœur d'artichaut, échoue dans sa liturgie de pompe à vie...

Le salon du livre à Hausse Gare...

On a vu ces jours ci à la télé, au journal de 20 heures, des milliers de livres au pilon, concassés par des pelles mécaniques. Les gros engins tournoyaient comme des coléoptères géants autour de montagnes de livres écrasés. De ci de là, l'on discernait quelques titres, des noms d'auteur et même des bandes rouges pour des livres primés... Au pilon ou à 1 euro dans les déballages d'un vide grenier, tel est le destin probable d'un livre, fût-il écrit par un Philippe Sollers, un Zébu ou un Pou, vitriolé ou ciselé... Depuis que des douzaines de wagons de livres se bousculaient en entrechats saccadés sur la voie ferrée où jadis Léo Ferré chantait pour arrêter les convois plombés des grands express intercontinentaux parce que les casquettes dorées des contrôleurs branlaient les enluminures des personnes alitées de marque, la petite gare replète aux murs barbouillés d'escarbilles et de dépôts calcaires vésiculeux ne se dressait à ciel béant que sur un seul et même niveau.

Tapissé de romans désuets et d'opuscules ivres de postérité requinquée, le hall d'accueil ouvrait ses pas et ses dires perdus aux farfadets guindés qui dansaient des giges endiablées autour de titres fabuleux dont l'éminent destin pluriel retombait en cascades de redondances et de pléonasmes... Et d'outrecuidances sapées à la base mais fortes en sucés épécés.

Cette petite gare fut pour la circonstance agrandie et rehaussée d'un second niveau.

Il fallait ici dans les milieux chic du Show bizz et des marginalités dévoyées, un salon qui pue le fric, l'arnaque, la claironnade et les prix littéraires.

Conviés, choyés, hébergés en quatre étoiles, la rose au cul, les gougnaftiers aux doigts boudinés, les jeunes dandys au profil aquilin et à la crête fiérote, les aigrefins à la plume sarcastique et servile, les auteurs cons et nus dans leurs fringues bariolées, les Huiles et Sous-huiles de la culture kitsch inféodée aux normes de la pensée universelle, les nouveaux cuistres de l'écriture branchée, les poètes et les romanciers « Ah t'y piques et t'en reprends », les libraires et les maisons de la presse qui ne commandent pour leurs rayons que ce qui braie bien et se vend comme des petits pains, les éditeurs qui farandolent de nouvelles séries pour Virgin, mégastores et multimédias !

De gentils mais virulents péquenots au cervelet explosif qui présentaient des œuvres décapantes, décrassées d'inhibitions et pondues à la sueur solitaire, furent ulumunus

103

des sphères officielles et même bannis des galaxies aux éclopements reconnus.

Ils eussent pu les véroleux, les pandores de la culture bêta bloquante, les mafieux et les officieux aux loupiotes chiasseuses, en coordination et en circonvolutions avec les architectes et les archiprêtres des grands espaces médiatiques, concevoir un vaste loft dans les greniers démesurés de la gare désaffectée.

Ils optèrent pour un vaste hall sur une idée d'Haulocauste, le crémateur des indésirables et des métèques honnis du grand public pourléché de petites langues expertes en suceries anesthésiantes.

L'on rehaussa donc un vieux hangar à locomotives qui par le passé, était cependant moins noir de suie que les nouveaux temples des exceptions culturelles et des salons perclus de métastases de certitudes.

La première année, le salon du livre à Hausse Gare attira non seulement les plus éminentes personnes alitées sur les sofas académiques mais aussi et surtout de longues théories entremêlées de gueux pieux ou iconoclastes transis de fièvre cérébrale dont les œuvres antistaches et porphyriques pour ne pas dire empiriques furent commentées, vaporisées, insecticidisées, décortiquées puis proposées à des monsieur madame Lambda la trentaine hautaine, à de jeunes et rutilants quoi qu'insignifiants damoiseaux au visage criblé de piercings, à des filles ventilées au souffle chaud de juillet qui bandaient de tous leurs petits seins en sortant d'un match de stirk bole... Car c'était là tout un symbole de venir traîner ses basques en ces lieux chiquement prisés de la culture branchée.

Ah ce que ça puait chic et ce que ça foutait le vertige, toutes ces robes cintrées, ces visages typés, ces regards de jais, ces foudres enivrantes d'humeurs bandantes jaillies d'intimes petits creux !

Y'avait près des WC un clodo égaré, la cinquantaine en berne, aux affèteries diluées, fuselé dans son jean le plus clean qui, discrètement hahanait de régal en frôlant les étoffes et les ceintures d'évanescences créatures.

Cibsen Yégui, le clodo littéraire, était venu à Hausse Gare pour humer, reluquer, fantasmer, perforer de pensées assassines, maudire tous ces branchés mais aussi se vautrer de toute son âme dans les luminescences et les éclairs de convivialité des visages à boire... Et encore pour tenter de vendre quelques exemplaires de son dernier opuscule intitulé « Terreurs analphabètes à l'écoute de confidences insoupçonnées ».

Les Autorités avec condescendance, autorisations caramélisées, sourires narquois et carquois emplis de fléchettes au cyanure, lui avaient accordé en catimini et mini congratuleries sans l'accord des cénacles redondants repus de reconnaissances et de lauriers avariés, un très modeste strapontin bancal en molesquine frelatée en bordure de l'allée centrale.

Le clodo se tortillait le cul sur son inconfortable strapontin tout en lorgnant d'un œil affamé et d'un esprit chagrin les grandes silhouettes emplumées et parfumées de l'intelligentsia de la Côte Ouest tournoyant comme des pies tout ouïes tendues

jusqu'au bout de leur plumage encore baveux de postillons de ramage.

Trois exemplaires du vitriolant opuscule méconnu piaffaient sur des genoux mus d'une féroce envie de pisser mais les regards et les visages chic semblaient peu enclins à se



jeter goulus sur d'aussi énigmatiques confidences insoupçonnées et participèrent de tout l'imaginaire de leur contenu aux élucubrations libidiniques du SDF littéraire qui n'avait pas prévu de couches et se pissa gélatineux, longuement et par jets saccadés en plein futsal à l'instant même où l'épaule mate et nue d'une jolie brune aux yeux émeraude se pencha distraitemment et sans conviction sur le titre de l'opuscule.

L'épaule mate et nue s'en fut, les robes chic s'évaporèrent dans la houle de la foule composite, les petites écharpes aux couleurs chatoyantes nouées comme des cravates cessèrent de faire perler des gouttes de joie aux orifices de l'imaginaire du clodo dressé tel une obélisque sous un ciel de roche et de métal qui ne s'ouvrirait jamais, les nuques blanches aux petites taches de son des filles pavoisées de cosmétiques révulsèrent les derniers effilochements d'espérance de succès contre la rétine haletante d'un œil désormais décoloré...

Les indécences des élus de l'écriture, les arrogances des critiques littéraires, les succès de la saison qui fusaient, les autographes à la hâte, les haleines épicées aux relents de croustillades, de gaz de spiritueux et de tabac, tout cela ne fut bientôt plus qu'une mascarade d'œillades, de perversité et d'afféteries...

Les trois exemplaires ne se vendirent point et le salon battit son plein comme tous ces orchestres au cœur de pieuvre détonnant des sons congrus ou incongrus reconnus.

La seconde année, il plut très fort et il fit froid.

La féminité, exquise mais soumise à la loi du marché et aux valeurs du monde, faisait encore rêver à l'excès... Mais vautourette et platicôtante dans sa réalité crue et nue, elle demeurait un leurre et seuls se vendaient les œufs bien calibrés même mouchetés de fientes, du poulailler officiel dans lequel se pavanaient les gros dindons au petit bout de cul satiné ouaté.

Le désert bleu de roches nues...

Il a pété dans sa gandourah, le Grand Muphti devenu tout petit, aéroporté des Sables d'Olonne en charter de moudjahidines affrété par Sarko et Raffano puis convoyé en caleçon court dans une jeep de mollah jusqu'aux sables du désert.

Un petit renard assoiffé, de sa truffe frétilante, humait le pet incongru issu d'outre Muphti dont le vent en douces vagues de pestilences à la merguez balayait la face cachée de la dune voisine.

« Moi aussi je pète », dit le petit renard. « Mais personne ne m'entend et je suis tout seul dans ce désert que j'invente bleu avec des roches nues ».

Un lézard des sables enfouissait des croupions pointus de coléoptères sous une couche de cailloux éclatés déversée par de jeunes étudiantes en archéologie pour cacher des slips fossilisés activement recherchés mais ne devant pas tomber entre les

mains des princes du désert à la solde des turboprédateurs sévissant dans les oasis.

Entre le lézard et le renard, il n'y avait pas d'autre frontière que la gandourah du Grand Muphti lavée de toutes les ignominies de ces pays du Nord trop verts et trop froids si insensibles aux émotions originelles de ces temps hors du temps basculés dans l'oubli. Le ciel, les blocs rocheux, le sable, les troncs pétrifiés, les ossements éparpillés, les cailloux éclatés, l'incandescence de l'air, les rayons du soleil même, tout était bleu,

bleu comme l'intérieur d'un aquarium illuminé.

Mais ici nulle paroi de verre, pas même d'horizon et encore moins de ces solitudes de hall de gare, de fêtes démentielles ou de places ou de rues ou de métros bondés qui sont tellement emplis d'une vie intérieure ne servant à rien...

La solitude bleue avec des roches nues, la solitude tout seul avec de petits lézards gris bleuis à la lumière de l'air dans l'aquarium sans parois de verre...

Dans les oasis surpeuplées ponctuant anachroniquement ce désert bleu qui n'avait jamais du être urbanisé, fût-ce de la plus petite mechta de fourmis muphtiques, grouillaient concentrés les Humanuscules gris et noirs, régnaient de puissants saigneurs et d'arrogants lettrés qui habitaient des palais et déféquaient en baisant.

Ces oasis étaient les seuls lieux de vie possible et tous ceux qui y vivaient le croyaient, l'avaient appris à l'école et vu à la télé.

Dans le désert bleu, tous les rêves se perdaient, l'on y crevait de bleuïte et surtout l'on n'y était pas payé.

Plus rien de ce qui était connu, reconnu, officialisé, médiatisé, banalisé, encensé, vendu, conditionné, aseptisé, canonisé et perclus de certitudes n'y avait cours.

Ceux qui s'étaient perdus dans le désert n'étaient jamais revenus, pas plus que tous ceux que les saigneurs avaient saigné dans les souillardes des palais.

Dans le désert bleu il n'y avait pas de palais, seulement des murs de terre érigés en tertres aux crêtes ciselées de figurines et de gargouilles à la seule gloire des enfants qui devaient naître là : des jeunes filles nues qu'aucun regard concupiscent n'enduirait de scories et de légendes éphémères, des vieillards à la peau plus rugueuse que ridée qui souriaient aux regards d'étrangers évadés de planétoïdes aux palmeraies télécoïdales dont les râteaux conçus pour capter les mensonges et les hypocrisies résistaient encore aux intempéries des esprits subversifs.

Les roches nues, selon les saigneurs des oasis étaient poreuses, emplies de petits lutins incendiaires et capricieux, paresseux comme de gros crapauds cul de jatte.

Et le ciel d'un bleu trompeur ourdissait par les angelots qui le squattaient, des complots d'èbène.

La Cour Suprême où siégeaient les puissants masturboprédateurs de la Confédération des Planètes Autorisées décida d'interdire l'accès au désert bleu de roches nues... Et de confiner les Humanuscules dans les oasis surpeuplées et les planétoïdes satellisés, avec des solitudes d'enfants de salauds autour de la ceinture et des lézards confits en bocal pour les « je monte la garde » aux crocs pointus des jardins de palais et de

pavillons de cités dortoirs.

La fournaise des afféteries de juillet...

De longs jumeaux osseux au visage piercingué, en culottes bouffantes et petites serviettes de cuir bouffi en bandoulière, se dandinent sur la grand' place où se joue les Ardéchoises Pastorales en trois actes.

Le metteur en scène, un grand type aux aisselles mouillées, la braguette fumante et les pieds velus, apostrophe deux comédiennes cosmétiquées à l'extrême qui sucent l'une et l'autre un gros bâton noueux, visqueux, noirci blanchi de confettis sucrés.

Les filles lâchent le bâton et tapent du talon, se passant les doigts sur le galbe de leurs jambes.

Leur jupe s'entrouvre, exhalant des humeurs et des sueurs qui, dans une intimité bruissante de silences épais, escaladaient auparavant les marches de petites principautés empotées dans le vase d'expansion à bretelles reliant les latrines principautiques aux arches abdominales.

Arsène, le fou de la scène, l'exclu de tous les festivaux, le tombeur de veaux qui s'en prenait crûment aux génisses apeurées et qui n'avait d'yeux que pour les jumeaux osseux et leur sacoche de cuir bouffi, s'empourpra lorsque les jupes des filles se fendirent et qu'un régal fou d'humeurs intimes et d'afféteries ventilées lui vitrifia l'esprit.

Il se dédit alors de ses follitudes aux transes de garçons élancés, cocufia de l'œil et du cyclotron les beaux jumeaux osseux et fondit en hurlant dans ses braises intérieures au milieu de la foule des estivants brûlés agglutinés sur la grand' place où déjà, le premier acte des Ardéchoises Pastorales soulevait, de ses marginalités chocolaglacetées, les garagistes, les éboueurs chef et les profs d'escrime assis dans les loges subrepticement douchées par des lamas en colère aux quels des valets de pied en gilet rayé avaient servi de lourds seaux emplis de Vichy Célestin.

D'autres filles et jeunes femmes, plénipotencières, ambassadrices et court-circuit séductrices dans leurs affriolantes tenues vestimentaires, opuscles et tradicules au creux des aisselles, souriaient, ardaient des voiles de regards à ourler de bave raide les rêves fondus des reclus et des mordus rompus de crépitudes.

Devant le doustrouboutor toutoumatouque de Crudu Mututu, Ataturque, la bohémienne replète aux yeux fous, smicarde chez Fauchon l'hiver et festivalière jongleuse l'été, en robe cintrée, lissait sa carte bancaire à puce sur sa cuisse.

Libertine, exaltée, elle hélait de vieux messieurs très juillettement hâlés et engoncés dans des blazers fronationalesques.

Hélant, pétant impromptûment, bêlant, se tortillant et circonvenant aux œillades outrées de ces messieurs officieux et gredins, elle glissa sa carte dans la fente babinnaire de Crudu Mututu et l'automate aboya puis vomit la carte.

Margrète, l'éclairagiste hérissée de sa crête rebelle, quincaillee de ses arceaux torsadés et rutilants comme de jeunes singes blanchis à la chaux vive, fulminait

devant le rideau baissé...

Et les plis du rideau baisés par des clowns fétichistes alors que le deuxième acte dans les coulisses abyssales se préparait et se gangrenait déjà de pustules de minauderies homosexuelles.

Margrète tomba sur la scène, déchira le rideau, hua les porcs et les bovins à plastron qui, de leurs yeux vitreux et de leurs ventres friqueux, se bâfraient d'entractes chic avec de jolis demoiselles pendant que leurs gosses pourris tels des larves de bostriches, gosses de riches aveugles d'asphodèles et de prés bleus, sirotaient des bières à la vodka, crapautaient des joints et suçaient des cônes pointus dégoulinants de vanille sous des orgasmes papillaires.

Margrète, hérissant au plus haut de la rampe à lumignons multicolores sa crête hirsute,

déversant ses ballons vosgiens par-dessus les coutures en dents de scie de la bordure de son corsage à pistoles, fit clinquer ses arceaux de métal argenté, tortilla ses fesses à plumes d'autruche naine, valsa comme une lingère fébrile dans une buanderie de saucisses sèches, péta rota devant les belles demoiselles qui ne cessaient de leurs doigts de fée, de branler les vieilles lèvres gercées des opulents messieurs cravatés.

Puis elle hurla et sa voix de hyène dévoyée lacéra les certitudes confortables des gredins repus et friqués : « moi, vot' festival et vos festivaux, j'm'en défestoye le coccyx, j'y mets le p'tit doigt dans le cul à vos Ardéchoises Pastorales, je m'en barbouille le trou de bale de vos bals incestueux et de vos sodomy-parties avec de la gnouffe et d'la décape... Moi j'aurai jamais mes 507 heures et vous voyez le moutard, là, derrière les poubelles feutrées et les bocaux d'asperges ? Lui, il sera jamais le fils béni d'un acteur connu ! Il sera toujours battu de verges et crétinisé à l'extrême par les télés du Système ! »

Juillet tonna, sua, chanta, joua et fit sauter la fournaise de toutes ces affèteries de femmes fardées, loucheuses, crocues, volumineuses ou filiformes.

Les pédants, les barbus, les outrecuidants, les intellos farfelus en santiags soutane verte et bonnet d'âne blanc à quat'zoreilles s'en donnèrent à tripe joie, à claire voie sur les liserés de voies romaines et de chemins de bave pétrifiée.

Les quéquettes emplumées et les roudoudous plantureux aux humeurs salaces se chevauchèrent, firent bonne chère et interprétèrent les rôles amers de la mégafarce explosive aux orgueils démesurés.

Des faunes perlés de pois de peau et des ampuantis miséricordieux trombinèrent du cyclotron, reléguant Popaul dans les marécages des voluptés électrocutées.

Les longs jumeaux osseux au visage piercingué, froids de la queue, brûlants des doigts de pied, gelèrent les cœurs flétris, embrassèrent les planches disjointes des scènes furtives, votèrent pour la grève éternelle contre les gredins friqués, pansus et iconoclastes juchés sur des cabinets de platine, arborant les casques à pointe de l'empire des Autosatisfaits pourfendeurs de toutes les bontés et de toutes les humilités du monde.

Festivaliers défestivalisés, pisseurs au kiki trop petit, treckeurs de filles sans envergure, fanes et fans inexperts en shorts et mini jupes, montreurs de souris blanches et de petits coléoptères en haut de forme, banquiers truculents aux commissions douteuses...

Bariolés, piercingués, suceurs de godemichés, vautre carpette et pisse dru de la langue et de la guitare, homos branchés et pétasses romantico-altermondialistes pour un demi été seulement, entrez dans la danse de juillet, embrassez qui vous voulez et sautez dans le brasier.

La porcherie en fête débite des orgasmes culturels... Atout cœur et dix de der de solitude, méga-toc et luminescences avorteuses de rêves bleus...

Le festival « in » ou « off » des petits mâtins au poil de guimauve et des gros canetons au croupion candi entre dans la postérité verrouillée.

Il n'y a pas de culture sans feu mais le feu se moque de la culture.

Godemichés potelés, réhabilitez les potes laids !

Grande scène du monde branleuse de cervelles couffins, tais toi et laisses venir les

trisomiques sur le podium !

Ras le cul des branchés, des godemichés et de ces arc-en-ciel foudrihiques d'afféteries qui ne valent pas un sou d'amour !

Culture Bêta d'un système et de sous-systèmes qui copulent même avec les franges atypiques quand ça pète bien fort, que ça ramène du monde et que ça remplit les escarcelles d'espèces sonnantes !

La cicatrice aux petits cratères bosselés...

De l'horizon de ton regard à la croûte de fromage rance de tes souvenirs brûlés, courait une longue cicatrice dont les lèvres déchiquetées ceignaient de petits cratères bosselés. Tu fis de ton regard une arche de pieuses images arc-boutées entre des colonnades meurtries dont les moellons osseux et troglodytiques crachaient d'opaques moisissures vibrantes d'essences fugitives et de lueurs glacées.

La cicatrice aux mille cœurs craquelés se ramifiait dans les marécages fossilisés qui, de leurs crêtes de sédiments déchiraient les bas de voûte bleus d'un ciel effondré et perlé de fientes cosmiques.

Tes souvenirs autrefois projetés dans ces poudroissements de cristaux d'améthystes qui balayaient un horizon diffus, rejoignaient à présent les masques croûteux et les purulences durcies disséminées sur un immense fromage aplati.

Un gigantesque séisme, une lame de fond explosive surgie des entrailles de ta terre intérieure dont le noyau calciné se hérissait encore de mille érections aux orgasmes foudroyés ; une abyssale convulsion d'orages granitiques aux éclairs de lave noire soulevaient ensemble dans la violence inouïe d'un troupeau de bêtes foulant les marches brisées de paliers historiques entre les ères prisonnières de murailles de ténèbres, tous ces petits cratères bosselés de la longue cicatrice.

109

Les lèvres de la plaie furent alors submergées par des débordements de cratères érigés puis éclatées en volutes ciselées de boursouflures torsadées et de bras rampants.

De l'horizon de ton regard à la croûte de tes souvenirs courut désormais une nouvelle cicatrice.

Les métèques du cosmos...

Il était une fois les Ictaphères et les Trombinites... Il fut une autre fois les Roumaguènes et les Sponginites.

Bariolés jusqu'à l'os, tous arboraient dans les cités éphémères de leurs mondes clos, les fards piqués de lumière blanche extraits de leurs fières concrétions architecturées d'immuables concepts et érigées en pyramides tronquées.

De ces agglomérats disparates, dérisoires vestiges sans cesse remodelés, pétris et recuits, ils extrayaient tous la substantifique Connaissance, combattant l'innocence blessée de leurs enfants insoumis... Et la Grand' Manne ourlée de certitudes heureuses qui conditionnait leurs transactions, leurs espérances et la possession de matériaux préfabriqués pour l'édification de l'armature de l'énorme mais insignifiante bulle dans laquelle ils ne cessaient de se mouvoir... Jusqu'à l'effacement, aérien quelquefois, en rase motte le plus souvent.

Le firmament brassait les hypocrisies et les bulles s'entrechoquaient en se niquant les unes les autres pour passer en premier au guichet de la Caisse Générale.

Les monde clos et les fards illuminés, les produits et sous produits culturo-jetables, cacophoniques et dépourvus de valeurs autres que celles d'un système hétéro-éclaboussi-mondialiste, les perles sacrées et les néo-confiseries au carbone modifié, dans une trépidante salsa de l'espace, éclipsèrent le ballet des Origines.

Ictaphères, Trombinites, Roumaguènes et Sponginites, bariolés désormais jusqu'à la moelle de leurs structures osseuses, se sucèrent leurs propres globules.

Ayant tout digéré, ils déféquèrent et des essaims de mouches lumineuses crépitèrent sous la voûte céleste réapprovisionnée en hypocrisies solennelles et hordes mégalithiques de concepts élaborés.

Le monde...

La longue crasse effilochée des humeurs fétides, la nonchalance des jours ramés ou proscrits si rapidement étirés ou crépusculaires, la crispation de bribes de métaphores ensanglantées, fugitives, ressurgies au galop et rabattues par des rouleaux de vagues grises poussiéreuses, les excès de criaillements, de pépiements et de mots et de silences inutiles, les débandades d'émerveillements, les dilutions d'images froissées par les incessants rappels à l'ordre des Turbo-Prédateurs riches à crever et des Aide-Prédateurs mal rémunérés et des Censeurs de la Loi Scélérate, les acacias dénudés de décembre dans la cité nordique déguisés en squelettes de chameaux, éclatés par la foudre impie, les éclats de roche des émotions formatées dans l'entrebaillement des portes accordéon, les jeunes chiots versatiles roulés en boule au pied des marmites de

110

soupe aigre, les conspués du dimanche pascal sur le parvis mouillé de l'Office Généralissime en conversation saccadée avec des jeunes filles fluettes, se contredisant et assénant de violentes invectives sur les bancs de pots où dormaient de longues limaces orangées ; de matures épicières carnivores en vestes droites zébrées de lacets torsadés, agglutinées sous un grand bénitier d'acier, décortiquant un contrat d'assurance transparent comme une glace dépolie ; les vautours insolents, repus, huppés, parcheminés, déglutissant des escarbilles de charognes pourries, juchés sur des clochers pointus d'églises biscornues ; le ballet des cigognes endimanchées, leurs longs becs plongés dans des cols de vases à roulettes, escamotant d'entrechats les bordures sinusoïdales d'une scène bombée au revêtement cuivré... C'est ainsi que le monde tourne, indépendamment de la loi du marché et du battement de cœur de larves bisexuées génétiquement modifiées, dans les dédales brûlants ou glacés d'une immensité perpétuelle d'immondices reliés entre eux par des tunnels de lumière voilée.

Les 3 archevêques et leur buse Uhlémane...

Tout en haut des Monts de Piètre Confisquerie Sclérosée hérissés de barges de débarquement déchiquetées et disposées en cathédrales obsolètes sur fond cosmique de petite envergure, s'étendait le Destin Mutilé des prêtres figés dans leurs houppelandes de feu blessé et des ministres de la Foi Civile agitant des faux ébréchées sur les brumes gelées rasant les scories météoritiques d'atroupements fossilisés

constitués de petits géants cul-de-jatte au cœur de lichen, reliés de cordes vocales, noués de nids enchevêtrés d'oiseau-lyre et de pinson muet.

Sous les nappes de gaz délétères, vertes et bleues, flagellant des conspirateurs congelés chaussés de boîtes métalliques, le Destin Mutilé ouvrait de grands portails au-delà des monts sinusoïdaux.

Des mondes bleus ou rose électrique surgirent puis disparurent dans l'encre fécale jaillie de mille anus de méduses translucides.

La route des monts, venue de la plaine abyssale parsemée de sédiments incolores semblait prendre d'assaut en lacets entremêlés ce conglomérat de flancs rocheux, d'échines d'animaux préhistoriques et de tours crénelées de nef galactiques en panne de spacio-carburant.

Les 3 archevêques, secs comme des bâtons noueux, avarés de mots et de regards, visages crispés, bure déchirée, sabots fourchus, ceints de lourds couffins concentriques attachés autour de leurs hanches, en équilibre instable sur de petits ânes ronds aux pattes courtes, cheminaient sur la route des monts en quête de ce destin encore voilé qui n'étincelait que de minuscules virgules bleues entre des segments de paraboles, de métaphores et de vieilles hiéroglyphes frottés jusqu'à la gangue du noyau d'atomes de cailloux éclatés.

Mais le destin, immuable dans ses promesses et souffleur d'haleines stériles dans ses égarements lucides, transcendait les 3 compères archevêques virevoltant des fesses

sur leurs petits ânes.

Quatre femmes voilées de rouge luminescent jusqu'à la frontière de leur regard opaque, indécentes créatures diaphanes dont les silhouettes grâciles ponctuées d'attouchements imaginaires, se mouvaient au rythme des ondulations lascives de plis vaporeux, ployaient de la tête et des épaules sous de grands fûts bleus cerclés de coquillages.

Ces femmes ainsi surmontées avançaient en titubant entre les pauses lascives et les ondulations érotiques aux côtés des petits ânes indifférents colportant sur leur dos des kilogrammes d'archevêques encouffinés.

Les fûts bleus dont les marchands lointains et inconnus, peu enclins à dévoiler le contenu du chemin, s'alourdissaient d'énigmatiques charges pondérales après chaque lacet luisant de pluie solaire, semblaient se dresser comme des tours de guet antisismiques pour désamorcer au lance-roquette à eau les pétards des pensées assaillantes et les bombes incendiaires d'insaisissables mercenaires.

La buse Uhlémane, juchée sur l'épaule d'acier de Primogénik, le plus petit des trois archevêques, lançait son cri de guerre répercuté en écho au-delà des monts afin que tous les oiseaux et les insectes fragilisés dans la texture mouvante d'un ciel effondré puissent rejoindre en colonnes organisées les tertres sacrés aux minarets pointus à califourchon sur les excroissances des demi-lunes ferrugineuses du Grand Désert Rocheux prisonnier de la ceinture des Monts de Piètre Confisquerie Systémique Libérale avancée.

« Eh, buse » s'écria Primogénik « tais toi et t'occupes pas de la couleur de l'âne qui me porte... C'est pas parce que tu es née Uhlémane que tu dois proscrire le sens de nos pas sur la route des monts ».

« Moi » reprit l'archevêque « je suis beau et fort. Je fais trimer ces servantes à mes côtés, et bientôt je gouvernerai au-delà de ces monts, tes ailes seront mutilées par les serpes de glace qui hacheront le désert renouvelé, et tes aïeux, Ulhémane, éteindront le souvenir de tes vols plus anciens que l'ordre immuable du monde ».

Les oiseaux et les insectes ne furent pas les seuls à se rallier peu à peu au cri de la buse Ulhémane.

Bientôt dans le désert au-delà des monts, et même avant les monts, au cœur des longues plaines abyssales, à la périphérie des Cités Ordonnées, de nombreux métis d'humuscules, des croisés d'hupercules et de spongicules, des fœtus de vautourettes et des crapinuscules trisomiques se mirent à scander des airs minés et à poser des escarcelles enflammées sous les fenêtres des éluscules et des convaincuscules.

Tous, ainsi que leurs chiens, leurs veaux, leurs chacals et leurs scarabées paralysés en dés roulants, tendaient l'oreille, ou le cercelet, ou la glotte, dès que retentissait par delà les monts l'appel de la buse Ulhémane.

Primogénik, dont l'épaule carapaçonnée luisait de cire et de vernis à ongle sous les griffes de la buse, argumentait sans cesse afin que les suspicieux, les mordus de la

112

baise, les soulographes, les hésitants et les combattants de la foi vésiculaire consentent à enfoncer des boules quiès ou des suppositoires dans leurs orifices anaux.

Mais Primogénik se faisait aussi du fric avec le cri de la buse :

« Toutou à plumes, tu me pèles la peau de l'âme mais ton trou du cul buccal est une mine d'or. Depuis que tu cries au-delà des monts, ça fait venir tous les pauvres de la Terre, ça paie dans toutes les monnaies, ça fait marcher la Bourse, les actionnaires se remplissent les poches et les bandits assassins m'achètent des couteaux et des pétards ».

Par un chemin détourné surgirent sur la pente rocailleuse couverte d'escarres de pierre violette, au dessous de la première barre des monts, dix sept conscrits venus de la grande forge enroutée du port obstrué par les soldats en grève qui avaient vomi des billes d'acier dans les pissotières de première classe érigées autour du tribunal démontable.

Hâlés, loqueteux et idéalistes de la queue, la troupe des conscrits au visage embué dans des sacs de pluie troués, évincée tout entière sauf les porteurs de toffies pour les villageoises aux règles incertaines, filles et mères d'officiers plantureux rougis du sang de bergers ennemis, de la forge prise à la gorge et ne pouvant désormais souffler qu'à petit feu désalimenté, fondit à toute volée sur les 3 archevêques écrasés sur leurs petits ânes.

La buse Ulhémane s'envola, les ânes s'accroupirent et le soleil déclinant gicla de rais tamisés en pointillé au ras des monts pustuleux balayés de bise insipide.

Le carré de féminessences brutalement cerné par les conscrits en colère froide sanglés dans leurs uniformes bleu police dont chaque côté se féminisait d'intimes délicatesses non périmées en dépit de la pression du haut fût aux boudins cylindriques chargés de coliques liquides, s'immobilisa.

Les quatre femmes voilées se dressaient en face des conscrits, ployant sous la charge des fûts bleus, dardèrent des regards soupçonneux, édifièrent de petites certitudes nouvelles, interrogatives, hésitantes, encore percées de lugubres orifices aux lèvres



tièdes et salées.

Du fond de ces orifices ourlés sourdaient de blanches volutes pirates dont les micro-maëlstroms déferlaient sur des paysages criblés de tertres poilus dans le regard océan continental des conscrits.

Subodoraque, le pygmée de la troupe, râblé comme un lapin du tertiaire échappé d'un baignoire de Pangée, apostropha les 3 archevêques :

« Eh, curés juchés, autosatisfaits et ballottés, descendez donc de vos baudets et foutez moi ces femmes à votre place sur le dos des bourricots ! »

« Nenni, nenni mon bon ami » répondit Primogénik « je suis de fer et de feu, je suis la Loi et le Glaive, je turbo-décide, je parchemine, j'autographe, je congratulate, je pleut, je pisse où je veux, je baise, je m'empiffre, je scande les slogans pour faire avancer le cinéma dans les scénarios que j'ai conçus pour moi et ma clique, et ces femmes, mon bon ami, doivent coucher ce soir avec leur fût sur la nuque... »

113

Subodoraque, le pygmée, parce qu'il n'était idéaliste que de la queue, troua le bide des archevêques, étendit leurs dépouilles tripes au vent, baisa les femmes libérées et ne se rallia point au cri de la buse Ulhémiane dont le vol nuptial avec le vautour Dolar infléchissait sa course vers la Grande Structure qui, dans ses labyrinthiques galeries, entretenait les prévôts et les dévots chargés d'obstruer toutes les issues.

Tout commence dans la lumière, s'endestine ou s'encoquine ou s'idéalise dans les galeries sans issues du labyrinthe.

Tout finit dans la nuit, étoilée ou pas...

Ce sont les certitudes heureuses, ces leurres en robe chic et petits impers d'été, ces régals fous sans cesse rappelés et ces transes du cyclotron qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats...

La géante gazeuse depuis trois milliards d'années terrestres n'était elle aussi qu'un grain de sable.

Mais le grain de sable enfla, enfla comme un ballon de roche liquide... En quelques jours terrestres.

Une petite tétérrre tournait tournait au grand large des plus lointaines ceintures extérieures de la géante gazeuse.

Solmille, la belle étoile jaune du système aux dix planètes, n'avait pas bougé d'un poil... L'on eût cru Tétérrre vissée à jamais sur l'un des carreaux de mouchoir de l'immense firmament... Avec la ronde de ses civilisations à sa surface.

Au dernier des jours terrestres, une spirale de gaz, dense comme une étoile noire, échappée de la géante, fusa jusqu'à l'étoile jaune...

Il ne demeura rien de Tétérrre, pas même le souvenir.

*Petites histoires*

*... Isabelle et Yves, et leurs voisins Sophie et Claude*

La maison dans le lotissement Les Alouettes, de Sophie et de Claude et de leur quatre filles âgées de 11, 9, 6 et 3 ans, était en vente...

Leurs voisins, Yves et sa femme Isabelle, venaient tout juste en ce début d'hiver semblable à tous les débuts d'hiver, de regagner les Alouettes. Yves et Isabelle

revenaient du pays d'Yves où ils avaient séjourné depuis le milieu de l'été. Ce matin là, ce matin gris de début d'hiver, Yves en ouvrant les volets de la porte donnant sur le jardin, vit la maison de ses voisins. Le chien Rampono, un berger noir et feu, aboya et galopa le long de la clôture... Mais la grande fille, Christine, n'ouvrit pas la fenêtre de sa chambre, et le chien aboyait sans relâche. L'on ne voyait plus comme d'habitude, les deux voitures du couple, stationnées devant la terrasse de leur maison. Et le cabanon, au fond du jardin, semblait sens dessus dessous, encombré d'objets ménagers et de matériaux divers.

115

C'était un matin d'école... Une voiture passa le portail d'entrée de la maison de Sophie et Claude, s'engagea sur la route et, dans cette voiture, Sophie fit un grand bonjour de la main à Yves, qui ne vit qu'une seule des quatre filles dans la voiture, et le sourire de Sophie en réponse à son salut.

« C'est vrai », se dit Yves, « après une absence de quatre mois, on ne sait pas ce qui s'est passé dans la vie des gens, et ça fait drôle tout de même »...

Yves observa encore un moment la maison de Sophie et de Claude, puis les alentours, le terrain qui, visiblement, n'avait pas été entretenu, jonché de caisses en plastique, de jouets d'enfant et de vélos rouillés, et le chien effectuant des rondes... Cette maison était un peu « tarabiscotée »... Yves jusqu'à ce matin là, le savait bien, mais ne s'en était pas vraiment rendu compte. Sophie et Claude avaient acheté cette maison six ans auparavant, en l'état où elle se trouvait alors, soit emplie du mobilier de l'ancien propriétaire et même de tout ce que ce dernier y avait abandonné pêle-mêle, dans un désordre et une crasse indéfinissables. Il leur avait fallu trois mois, à Sophie et à Claude, pour vider la maison, refaire les tapisseries et les peintures, puis entreprendre des travaux d'agrandissement, ouvrir de nouvelles fenêtres, nettoyer le terrain envahi de ronces où poussaient des arbres fous... Aujourd'hui encore, sur la façade, du côté de la route longeant le lotissement, l'on remarquait ces pans de murs non crépis, briques apparentes, et ces volets à la peinture noire ancienne et écaillée, dont plusieurs lamelles de bois étaient disjointes.

Dans le temps des rires et des cris, des jeux et des galopades des enfants, des deux chats qui se poursuivaient, des barbecues de juillet, de la musique « à fond la caisse » jaillie de la chambre de Christine, la grande fille, et du bricolage en plein air de Claude, cette maison avait comme un air de fête, un air de conviviale atmosphère, un air qu'il faisait bon de se prendre dans « son monde à soi »... et qui « rassurait », reconfortait... D'autant plus qu'il y avait, les jours de vacances, les samedis, les dimanches, les jours d'été, ces « petites conversations » de voisinage, et parfois quelques « confidences », à dire vrai, quelques petits morceaux de leur vie à eux, de leurs familles respectives, de leurs soucis, de leurs projets...

Et ce matin là, ce matin du lendemain du retour du pays d'Yves, après le sourire de Sophie au volant de sa voiture, Yves eut ce souvenir, le tout premier, peut-être le plus émouvant : celui de cette barquette de cerises donnée par Isabelle, par-dessus la clôture mangée par une haute haie, à Sophie dont la tache brune sur son cou battait au rythme de sa respiration... Le passage de la barquette n'était pas aisé, entre les branches de

ces arbres fous qui, par la suite, ont été sciés. C'était au premier printemps, celui de la nouvelle vie de ces gens qui s'étaient installés depuis le dernier Noël. Et le cerisier n'avait jamais autant donné !

Comment ne pas se souvenir du sourire de cette jeune femme, de son visage à ce moment là, de l'émotion qui paraissait, comment oublier la joie de la troisième fille, sautant sur ses petites jambes...

« Il a dû se passer quelque chose dans cette maison, durant notre absence de quatre

116

mois », se dit alors Yves... « On ne voit plus la voiture de Claude, et les filles ne sont pas toutes là ensemble ! »

« Claude serait-il tombé malade ou bien aurait-il eu un accident ?... Mais ça n'explique pas l'absence de deux des filles »... « Et le visage de Sophie dans la voiture tout à l'heure paraissait accueillant »...

Les autres voisins d'Yves et d'Isabelle, deux dames seules qui ne quittaient jamais leur maison, avaient aussi remarqué l'absence de Claude... L'une d'elles, même, avait dit à Isabelle que « les voisins divorçaient », enfin, avait entendu dire qu'ils divorçaient...

Autant qu'Yves pouvait se souvenir, Claude et Sophie formaient ensemble ce que l'on appelle un couple « normal », sans histoire... Claude, salarié dans une entreprise de bâtiment, était un homme sérieux, bien avisé, aux propos modérés, avec lequel il était toujours agréable de parler. Un homme tout à fait sain d'esprit et de cœur... Une vraie famille, quoi ! Un « socle », un repère, une référence, de charmantes demoiselles enjouées, souriantes et bien élevées... Et tous ces animaux de compagnie ! Un lapin noir, un hamster, deux chats, un chien, trois perruches, des poules naines...

A chaque printemps revenu, c'était un enchantement, ce voisinage, les allées et venues de cette jeune femme si agréable qu'était Sophie ; les interminables rondes en vélo, des filles, autour de la maison ; les grands feux de vieilles planches que faisait Claude dans un vieux fût de récupération ; les cocoricos des poules ; et ces innombrables vêtements féminins séchant au soleil sur les cordes à linge...

Yves aimait bien, lorsqu'il bêchait un coin de son jardin, ou qu'il désherbait, coupait des ronces, s'accompagner de musique par ces samedi et dimanche après midi de printemps. Il mettait son appareil à compact disc « à fond », choisissait toujours des compositions orchestrales « cosmiques » ou des musiques de films célèbres... Et, en été, ostensiblement, il s'asseyait par terre, près de la clôture, dans un coin d'ombre, écrivait dans un carnet...

Sophie, Claude et leurs filles, avaient-ils su qu'Yves avait écrit un livre ? Et que ce livre avait été exposé durant toute une saison à la maison de la presse de la ville ? Yves n'en avait jamais parlé... Ni même de cet entretien qu'il avait eu avec deux jeunes journalistes de France Bleu et de son passage à la télévision au infos régionales.

La musique, en quelque sorte, c'était comme une sorte de lien invisible qu'Yves tentait d'établir entre « son monde à lui » et ce « monde d'eux », le monde de cette famille qu'en son cœur et en son esprit il chérissait... Et c'est vrai que ces visages féminins, cette animation, ces cris et ces rires d'enfants, étaient « magiques »... Ils étaient, dans l'esprit d'Yves, le « vrai monde », le monde sûr, le monde « oasis »...

Mais Isabelle semblait avoir une perception plus « mesurée » de ce « monde » : elle

avait été comme on dit, « échaudée » par le passé, et le souvenir d'amitiés brisées était encore trop présent à son esprit. Aussi n'envisageait-elle pas, sans doute, avec

117

ces voisins comme avec d'autres personnes, de relation plus « intime » ou plus profonde... Isabelle et Yves n'avaient donc avec leurs voisins que de « petites conversations ».

Le cerisier n'a pas eu le même rendement, en d'autres années... Et même, au printemps dernier, alors que les volets de la maison d'Yves et d'Isabelle étaient fermés pour cause de voyage, ce sont les oiseaux qui ont mangé les cerises...

C'est Sophie elle-même qui, le lendemain matin, un jeudi, son jour de congé, informa Isabelle...

« Vous n'avez pas vu le panneau que j'ai affiché devant la maison ? Il va y avoir du changement ! Nous partons, nous vendons la maison... Claude est parti... »

Parti... Parti depuis la fin de l'été dernier...

Ainsi c'est vrai : ils divorcent. Ils se séparent. La communauté est rompue. La maison, achetée avec un prêt immobilier il y a de cela six ans, va être vendue, achetée par d'autres gens...

Outre le bouleversement affectif, pour les enfants, la famille, outre le séisme de cette rupture brutale, c'est aussi, financièrement, une très mauvaise affaire. Il faudra sur le produit de la vente de la maison, rembourser les annuités du prêt, et ensuite, avec le peu d'argent restant, chercher pour l'un comme pour l'autre un nouveau logement... Supporter sans doute la charge d'un loyer en ville... Et les enfants, les filles, encore si jeunes !

Il n'y aura plus, au printemps prochain, de rires et de cris d'enfants, ni de feux de planches, et Yves jardinera sans musique. La jolie et affectueuse chatte de Christine ne grimpera plus dans les branches du grand catalpa d'Yves et d'Isabelle...

Ah, la barquette de cerises ! La petite tache brune sur le cou de Sophie, qui battait au rythme de sa respiration !

Chers visages de ce petit bout de vie, six ans...

Si encore, avant les giboulées de mars, revenait le cri de Léo, le paon de Suzanne, la voisine du bout de l'allée ! Mais non ! Léo a fini sous la dent d'un renard, à la fin de l'été...

Certes, Yves aurait bien, durant ces années de Sophie et de Claude, tenté le grand sourire, le regard total, la grande invitation... S'il n'avait tenu qu'à lui seul, il aurait conçu, à sa façon, ce « pont » entre les deux mondes... Et s'il y avait eu ce « pont » entre les deux mondes, peut-être que ce qu'il y avait dans l'esprit et dans le cœur d'Yves aurait éloigné la possibilité d'une fracture...

Cette fracture relationnelle entre deux êtres, était-elle inéluctable ?

Nos vies sont fragiles, et nous nous croyons parfois des géants très forts, mais nos œuvres, nos dires et nos rêves sont comme des traces de pas sur le sable...

Cela ne suffit pas, d'avoir « un cœur grand comme un cosmos », d'être poète, artiste, écrivain, amoureux de visages... Et d'exprimer à sa façon, « quelque chose qui peut empêcher les fractures de s'ouvrir »...

... Les « fractures »... se font... Les vies, les relations, sont fragiles... aussi fortes

qu'elles nous paraissent, aussi « de longue date » qu'elles soient... Elles sont en vérité, sans cesse en jeu...

... *Prosper et Noémie*

Prosper et Noémie sont deux paisibles retraités de l'Enseignement, qui vivent à Guéret dans le département de la Creuse.

Ils ont, question santé on va dire, tous les deux, "une soixantaine confortable", d'ailleurs ils pratiquent autant l'un que l'autre et le plus souvent ensemble, la marche et le vélo... Vers la fin du mois de décembre 2014, ils rêvaient (cela faisait en fait quelques années déjà qu'ils en rêvaient) de se rendre durant un mois, durant l'été austral, en Nouvelle Zélande.

De toute évidence, un tel voyage, cela se prépare un an en avance, autant que possible... Prosper avait dit à Noémie : "un billet d'avion aller retour Paris Auckland, une fois arrivés à l'aéroport d'Auckland, on loue pour un mois un "van" ou un petit camping-car, et depuis Auckland, on fait la route par étapes d'abord jusqu'à Wellington puis on traverse l'île du Sud dans toute sa longueur jusqu'à Dunedin, on s'arrange pour pouvoir séjourner au moins une bonne semaine tout au sud de l'île du sud car c'est la partie de la Nouvelle Zélande qui m'intéresse le plus, avec à l'ouest la barrière des Alpes néo-zélandaises, et du côté de Christchurch et de Dunedin, latitude moyenne australe 45 degrés, voir le soleil évoluer dans le ciel pendant la journée, avec l'équateur au nord et donc, le contraire symétrique de la course du soleil chez nous à Guéret équateur au sud... Et on s'arrêtera dans des campings"...

Prosper et Noémie pensaient que "c'était tout à fait réalisable" et "relativement raisonnable question argent" du fait qu'ils avaient "quelques économies" placées sur un livret A de la Société Générale. Ils avaient calculé qu'entre le billet d'avion, la location du petit camping car, la nourriture, l'essence, les visites de lieux intéressants, et autres frais imprévus, ils en auraient au bas mot pour environ 5000 euros, peut-être un peu plus mais bon... Une fois dans sa vie, un tel voyage...

Prosper avait commencé à se documenter, acheté des livres, des guides sur la Nouvelle Zélande... Restait encore pendant un an à apprendre l'Anglais, ce qu'il avait commencé à faire avec Noémie grâce à "Harrap's Anglais méthode intégrale comportant un livre et 2 CD.

Ce voyage en Nouvelle Zélande avait donc été décidé en décembre 2014 par Prosper et Noémie, pour une période fin du printemps début de l'été austral, en gros du 20 décembre 2015 au 31 janvier 2016.

Courant mai juin 2015, le cours d'Anglais était "pas mal avancé" et Prosper, d'ailleurs, s'était procuré deux ou trois romans anglais dont "Jane Eyre" en livre de

poche (en Anglais bien sûr)... Il aurait bien aimé trouver "Le pays du dauphin vert" d'Elisabeth Goudge, dont l'histoire se passe en Nouvelle Zélande au 19<sup>ème</sup> siècle, qu'il

avait déjà lu deux fois, passionné, mais impossible à Guéret de trouver ce livre en Anglais...

Prosper avait dit aussi à Noémie : "Tu vois, Noémie, sur le globe terrestre, regarde bien ; la Nouvelle Zélande avec ses deux îles du nord et du sud, sur une distance en longueur de 1700 kilomètres, se trouve très exactement située aux antipodes de la zone géographique Européenne englobant le Portugal tout entier, une partie de l'Espagne de l'Ouest, toute la partie sud de la France en dessous du 45 ème parallèle, la Suisse et l'ouest de l'Autriche... Et Guéret où on habite, se trouve peut-être aux antipodes de Christchurch ! Et si on creusait un trou dans le sol, si la Terre n'avait pas un noyau de feu dans son centre, si ce n'était que de la terre et de la roche sur douze et quelque mille kilomètres de diamètre, on s'enfoncerait en dessous de Guéret, de notre jardin, et on ressortirait dans le jardin d'une famille néo-zélandaise habitant près de Christchurch! Impressionnant, non? "

... Vers le mois de juillet 2015, survinrent des nouvelles inquiétantes au sujet d'un proche parent de Noémie, qui se plaignait de maux de tête violents et de plus en plus fréquents, et de troubles visuels... Et l'enthousiasme dans les préparatifs pour le voyage en Nouvelle Zélande en ce mois de juillet, commençait "mine de rien" à s'effriter... Il devenait nécessaire, à six mois environ du départ, de déterminer des dates, afin d'acheter au meilleur prix possible, les billets d'avion d'une part, et de prévoir les réservations pour une location de véhicule, pour des hébergements, d'autre part...

Déjà juillet 2015... Prosper se mit à penser que "ça faisait un peu juste" pour les préparatifs, les réservations, etc. ... Et y'avait l'anglais qui "capotait quelque peu", en somme, la motivation perdait de son élan... Et y'avait ces nouvelles au sujet d'un proche parent de Noémie...

Alors un beau jour finalement, début août, Prosper dit à Noémie : "Tu sais, je crois qu'il vaut mieux qu'on remette ça à fin 2016 début 2017, on aura alors un meilleur budget et ça nous laisse un an de plus, on n'est pas si vieux que ça, un an de plus ou de moins ça change pas grand chose"...

Arrive le mois de décembre 2015, durant lequel devaient s'envoler sans doute un peu avant Noël, pour la Nouvelle Zélande, Prosper et Noémie...

"Finalement, Noémie, l'an prochain à la même époque, on sera "un peu plus riche" et on aura eu vraiment le temps de se préparer, et d'ailleurs comme j'arrive à lire et à écrire en Anglais pour ainsi dire assez couramment maintenant, peut-être sur Internet pourrais-je arriver à nouer des contacts avec des gens de là bas, ou avec d'autres personnes qui aiment ce pays, s'y sont rendus, y ont vécu..."

"Mais si cela se trouve (j'y pense aussi à propos des gens qui voyagent) y'a des milliers de touristes que ce soit en Australie, Nouvelle Zélande, Patagonie, Antilles,

Seychelles, Vietnam, Thaïlande, Amérique du sud et même pôle nord ou antarctique... qui jamais, jamais/jamais, pas une seule fois, ils ne regardent dans quel sens le soleil il tombe sous l'horizon le soir ou s'élève le matin ; ils se foutent de savoir s'ils ont l'équateur au nord, ne se préoccupent d'aucune donnée astronomique ou géographique particulière et locale... Et, dans les avions à dix mille mètres d'altitude, même s'ils sont

à côté du hublot et qu'il fait jour, jamais non plus ils ne regardent les formations nuageuses, les sommets des montagnes, tout ce qu'on peut voir des paysages à cette altitude là ! Le nez dans leur tablette, leur liseuse de DVD, leur jeu vidéo, un magazine people, le dernier livre d'Amélie Nothomb ou de Paul Loup Sullitzer !"

... *La vieille dame en fauteuil roulant*

C'était une vieille dame seule, handicapée, sur son fauteuil roulant, à peine âgée de 75 ans, demeurant au Home des Cerisiers, une résidence pour personnes âgées...

Elle se préparait à manger dans son coin cuisine, des repas très simples, passait ses après-midi et ses soirées devant son poste de télévision, ou lisant des revues (Paris Match, Point de vue, Modes et Travaux...)

Jamais elle ne descendait dans la salle commune qui servait de salle à manger et de salon, dans laquelle les autres "pensionnaires" pour la plupart grabataires, se tenaient là, du matin jusqu'au soir... Elle disait qu'elle ne se sentait aucune affinité auprès de toutes ces personnes, n'aimait guère les conversations tournant toujours autour des mêmes sujets "bateau", en particulier sur les "petits et gros bobos" des uns et des autres, les médicaments qu'ils prenaient, ce qu'ils avaient vu hier à la Télé... Elle préférait rester dans son petit logement, et "se débrouiller toute seule"...

Son grand plaisir, c'était de recevoir de temps à autre à intervalles plus ou moins réguliers de quinze jours/trois semaines, son conseiller financier de la Banque Postale qui, jamais comme tous ces autres banquiers et assureurs démarcheurs qu'elle appelait des vautours, ne lui proposait de ces "placements miraculeux" avec écrit tout petit au bas de la troisième page des conditions générales, des choses auxquelles elle ne comprenait rien...

Elle avait avec son conseiller de la Banque Postale, un jeune homme très gentil et très cultivé mais pas fier du tout, de longues conversations plus ou moins "philosophiques" dans lesquelles il était question de relation humaine, par exemple...

Elle sortait toujours, ouvrant les portes d'une petite commode près de son fauteuil roulant, une bouteille d'eau de vie de mirabelle, et en compagnie de son conseiller de la banque postale, "s'en jetait un petit verre sinon deux ou trois"...

Jamais le conseiller de la banque postale n'avait goûté une eau de vie de mirabelle de cette qualité !

Parfois, le conseiller arrivait avec dans sa sacoche, une bouteille de Monbazillac, ce

vin blanc liquoreux qui "plaît tant aux vieilles dames" au point qu'il leur délie la langue et les incite à souscrire le "fameux contrat d'assurance vie", contrat soit dit en passant, "très bien commissionné"...

Mais le conseiller de la banque postale, un jeune homme sérieux et honnête, n'avait, en apportant la bouteille de Monbazillac, "aucune idée derrière la tête"...

Les confidences "allaient bon train"... ainsi la vieille dame disait-elle en parlant de ses enfants :

"J'ai une fille très gentille qui vient me voir une ou deux fois par semaine, et qui habite



à vingt kilomètres d'ici, dans un village. Mais j'ai aussi un fils qui habite à Draguignan dans le Var, qui est dentiste et dont la femme est clerc de notaire, mais mon fils ne vient me voir qu'une fois dans l'année au moment des vacances d'été au mois d'août. Il arrive le matin, ne passe auprès de moi qu'une heure, sa femme ne décroche pas un mot, et ils repartent le soir même dans leur grosse voiture aux vitres teintées bordées de métal argenté... Quant à mes petits enfants, les seuls que j'ai du côté de mon fils et de ma belle fille, je ne les vois jamais, je ne sais même pas à quoi ils ressemblent, n'ayant vu d'eux aucune photo...

... Ce personnage, cette "vieille dame en fauteuil roulant", a réellement existé... Il fallait voir, lorsqu'elle sortait de sa petite commode-buffet, cette bouteille d'eau de vie de mirabelle, l'air, le "petit air" malicieux, mais si authentique, si sincère, si "parlant", qu'elle avait, en remplissant "à ras bord" les petits verres... que pour sa part, elle buvait "cul sec"! Et pour le Monbazillac, elle "y crachait pas dessus" non plus ! Elle buvait ça comme si ç'avait été un verre de citronnade ! En dépit de sa solitude, de son handicap, cette femme "avait du caractère" et elle était "une grande âme" ! A la Télé, elle suivait presque essentiellement, des émissions de découverte de la nature, de reportages, et elle lisait des livres...

... *Célestine*

Madame Basile, Célestine de son prénom, est une vieille, très vieille dame âgée de 94 ans, née en 1921 (nous sommes en l'an de grâce 2015)... Elle ne se déplace plus en dehors de sa petite maison sans étage (et donc sans escalier) ; se transporte comme elle peut, à petits pas traînants, d'une pièce à l'autre, ne pouvant guère lever l'un ou l'autre de ses pieds douloureux et déformés ; sans déambulateur cependant mais avec deux cannes sur lesquelles elle s'appuie, courbée, très courbée... Trois fois dans la semaine, une jeune femme Roumaine recrutée par une association d'aide aux personnes âgées, vient faire son ménage, ses courses (il y a encore dans le bourg de deux mille habitants, un "Proxi"), la conduit dans sa voiture à la Poste (Banque Postale)...

121

Il n' y a guère encore si longtemps, Célestine, à peine passé son 90 ème anniversaire, se déplaçait dans le bourg (et même jusqu'à la ville voisine distante de 20 km) dans sa petite voiture, une Peugeot 104... Mais depuis deux ans la Peugeot 104 demeure dans le garage, et de temps à autre, la jeune femme Roumaine l'utilise pour véhiculer Célestine sur de très courtes distances. Il faut en effet, trois coussins superposés sur le siège, deux autres coussins derrière le dos, pour que Célestine puisse supporter en voiture la position assise soumise aux "à coups", aux cahots de la conduite sur une chaussée parfois irrégulière...

Perclue de douleurs, arthrose, rhumatisme, maux de tête incessants, digestion difficile... Célestine depuis deux ans mais surtout depuis l'an dernier, n'est plus du tout la "jeune vieille dame bien pimpante et enjouée et alerte" qu'elle était encore voici trois

ans, dans les années 2010/2011... Les conversations, les longues conversations téléphoniques que ses amis et connaissances pouvaient avoir avec elle (Célestine était "intarissable") se sont singulièrement raccourcies...

Elle fait encore elle même sa vaisselle, prépare son petit déjeuner, mais c'est, cela devient "un véritable parcours du combattant"...

Mais elle tient encore debout (pas longtemps mais elle tient), elle n'utilise pas de déambulateur, elle n'est pas sur un fauteuil roulant...

Célestine a un neveu, Jacques, qui est né en 1978, âgé donc, de 37 ans en l'an de grâce 2015... Et qui une fois l'an au moins, lui rend visite durant les vacances d'été.

Ce Jacques est un "farceur dans son genre", souvent inconscient des conséquences de ses frasques, un "rigolo", qui a bien sûr une page Facebook sur laquelle il publie des photos un peu "Olé/Olé" accompagnées de propos assez lestes...

Jacques cependant, est aussi un poète dans son genre qui écrit des textes surréalistes dans une modernité d'actualité et de mode, et qui a même publié il y a dix ans, un livre de science fiction intitulé "Au pue-haut des Gugnoles Gruses" (un drôle de titre en effet)...

Il avait à l'époque, au moment de la parution de son livre par les Editions Amalthée, dédicacé et offert à Célestine un exemplaire de son livre.

Célestine en fait n'a jamais lu ce livre... En revanche elle a lu et relu "de fond en comble" tout Harry Potter...

Jacques en ce début d'été 2015, décide de "faire un cadeau", un beau cadeau, à Célestine pour son anniversaire le 20 juillet...

Il consulte des sites de ventes de chiens, de "petits toutous exotiques", et commande sur Internet un caniche nain tout blanc tout frisé tout guilleret tout juste sevré âgé d'à peine deux mois...

Le chien est expédié par le train depuis Hellesmes-Lille dans une cage d'un mètre sur un mètre, bourrée de paille. Et c'est un facteur du centre courrier voisin qui vient déposer la cage devant la maison de Célestine.

122

En principe, durant le trajet en train, ce "colis" avec mention "animal vivant" a fait l'objet d'attentions et de soins particuliers, le chien a été nourri, désaltéré...

Le facteur a sonné, puis toqué à la porte de Célestine, mais Célestine sans doute occupée dans sa salle de bains ou encore couchée dans son lit, tous les volets fermés (il fait déjà à 9h du matin plus de 30 degrés à l'ombre), n'a pas réagi...

Après trois ou quatre essais infructueux de sonnette et de tambourinement sur la porte, le facteur dépose finalement le colis, à ce moment là en plein soleil sur la petite terrasse surélevée devant la porte d'entrée...

Ce n'est que vers trois heures de l'après midi, lorsque la jeune femme Roumaine arrive pour faire le ménage (jamais avant trois heures parce que Célestine fait sa sieste) que l'on découvre enfin le colis contenant le petit caniche blanc étendu sur le flanc et respirant avec peine, la langue pendante et immobile...

Sur le colis, il y a une carte d'anniversaire dans une enveloppe, accompagnée d'une rose

en papier fixée entre deux barreaux de la cage.

La paille est maculée de déjections essentiellement liquides et la jolie robe blanche du caniche n'est plus "très présentable"...

"Bon anniversaire chère Célestine, tous mes vœux de bonheur et de santé pour cette 95ème année de ta vie qui je l'espère te fera faire un pas de plus vers tes cent ans ; et puisse ce petit toutou exotique meubler ta solitude tout au long des journées que tu passes sans plus voir si dehors il fait froid ou chaud, s'il y a du soleil ou de la pluie" [Jacques]... Voilà ce qu'il y avait d'écrit sur la carte...

"Mais, mon dieu, qu'est-ce que je vais faire de ce petit toutou ?" s'exclame la pauvre Célestine, complètement médusée et au bord de la crise cardiaque, à la vue de ce malheureux chien tout souffreteux !

C'est alors que la jeune femme Roumaine offre de reprendre le petit chien chez elle...

"Seulement mon mari il va pas être très content", dit la jeune femme... "mais ça fait rien, si vous voulez bien, madame Célestine, je le prends quand même."

... Un mois plus tard, Célestine demande des nouvelles du chien...

Il a été vendu à un laboratoire d'expérimentation de nouveaux médicaments, enfin, plus exactement à la sous-filiale d'un très grand laboratoire de renommée mondiale, basée en Corée du Sud.

L'on imagine le "destin" du petit chien : déclaré après de multiples "expériences", inexploitable, il est vendu à une ferme d'élevage de crocodiles au Viet nam, jeté vivant et dévoré par un jeune crocodile dont la peau servira à la confection de sacs à main pour dames et... Transexuels au "look d'enfer"...

Jacques, qui se doutait bien que Célestine ne garderait pas le chien et que sans doute la jeune Roumaine s'offrirait pour le reprendre (et dont le mari vendrait par la suite le chien) ; se mettra à suivre par recherche sur internet, le "tracing" c'est à dire les différentes et successives étapes du "tracing"... En effet, dans la "culture de la consommation de masse" tous produits confondus, il est désormais possible -et avéré-

d'avoir accès à l' "historique détaillé" de tel ou tel produit...

C'est ainsi que Jacques parviendra à identifier le crocodile de la ferme d'élevage au Vietnam (entreprise mondialisée aux produits traçables) qui a "bouffé" le chien et dont la peau a servi à fabriquer le sac à main pour dame... Sac à main que Jacques a prévu d'offrir à Célestine, sa vieille tante, pour son 96ème anniversaire l'année prochaine le 20 juillet 2016... Un sac à main ainsi d'ailleurs que bon nombre d'objets personnels et valeurs mobilières dont Jacques héritera de sa tante après son décès... avant que sa tante ne devienne centenaire...

... *Hectorion et Ernestine*

Hectorion Champion et sa femme Ernestine, dans leur Fiat Panda, qui demeurent dans la Meuse, à l'écart d'un village perdu dans la campagne, et qui "ne sont pas bien riches" mais ont cependant "une ambition voyagesque démesurée" de jeunes retraités modestes à mille euro par mois... Décident, juste avant le "rush des grands départs en vacances" de fin juillet, de "passer quelques jours" au Grand Duché du Luxembourg... Ils ont emporté et rangé dans le coffre de leur Fiat Panda, tout le matériel de camping dont ils ont besoin, une petite tente Queshua, deux sièges pliants (qu'Hectorion appelle des "sissires"), un mini gaz avec deux cartouches de rechange, deux tapis de sol et deux sacs de couchage...

Ils se sont procuré le guide des campings en Europe, et ont repéré un camping "quatre étoiles" en périphérie de Luxembourg.

Après avoir "galéré" avec leur Fiat Panda dans le centre ville de Luxembourg (ils n'ont pas trouvé de place pour se garer bien que tous les parkings et places de stationnement soient payants), ils arrivent au camping vers 18 heures, mais à l'entrée le camping affiche "complet"...

Ils repartent mais pour aller où ? Tous les autres campings dans les environs sont complets.

Dans le moindre village, en fait au Luxembourg même la campagne ressemble partout à une banlieue riche de résidences et de maisons individuelles, Hectorion et Ernestine constatent que, chaque fois qu'ils veulent s'arrêter quelque part, en un lieu leur paraissant être un lieu de halte possible, le stationnement est réglementé, limité, payant, et, de toute manière encore trop proche de quelque habitation...

Ils ont essayé de retirer de l'argent dans un distributeur automatique mais leur carte

124

"Mastercard" du Crédit Mutuel a été refoulée... Ils ne disposent en matière de "liquidités" que d'une cinquantaine d'euros...

Il est 21 heures, bientôt il fera nuit et il faut trouver un endroit pour dormir. L'une des "solutions" qui vient à l'esprit d'Hectorion, c'est de s'engager sur l'autoroute et de se rendre sur une aire de repos et de dormir dans la voiture. Mais pour cela, il faut passer par le péage et prendre un ticket qui coûte une vingtaine d'euro...

En définitive Hectorion décide de poursuivre plus loin, sur une route "un peu moins fréquentée", jusqu'au moment où il pourra trouver un endroit "relativement discret" (un peu à l'écart) afin de passer la nuit dans la Fiat Panda avec Ernestine (mais ça sera dur pour Ernestine qui a mal au dos)...

Enfin vers 23heures, l'endroit est trouvé : c'est ce qui reste d'un ancien chantier du service d'équipement ou de voirie, partiellement entouré de barrières métalliques, et jonché de gravats concassés... Et d'une télé déglinguée abandonnée...

Hectorion et Ernestine s'endorment, assis dans la Fiat, Hectorion la tête sur le volant... Dans le milieu de la nuit, arrive une voiture de police, un agent tape sur la vitre et demande "que faites vous en cet endroit? Il est interdit de stationner ainsi"...

Un procès verbal est dressé, la Fiat Panda est immobilisée, Hectorion et Ernestine sont invités à quitter les lieux par leurs propres moyens, c'est à dire à pied...

Mais ils sont un peu plus tard, de nouveau interpellés par une autre patrouille de police, lors de la traversée d'un village... Ils expliquent ce qui s'est passé, ils sont conduits jusqu'au poste de police, interrogés... Et pour finir, on leur explique que pour récupérer leur véhicule, revenir chez eux, il leur faudra assumer tous les frais que cela entraînera, et en plus payer une amende...

Ils n'ont que très peu de "liquidités" sur eux (tout juste une cinquantaine d'euro), leur carte Mastercard du Crédit Mutuel "ne veut rien chiquer", ils n'ont ni chèque ni "traveller's chèque"...

Avec les cinquante euro qu'il leur reste, ils prennent un car de passage qui les transporte jusqu'à Longwy... Où ils errent dans les rues puis se rendent dans un jardin public, s'installent sur un banc... La nuit tombe (nous sommes au soir du lendemain de la journée passée au Grand Duché du Luxembourg).

La nuit étant maintenant tombée depuis deux heures de temps, voilà-t-il pas que s'approchent d'Hectorion et d'Ernestine, trois gaillards d'allure inquiétante.

Le lendemain matin un employé municipal chargé de l'entretien des parcs publics, découvre un homme et une femme gisant le crâne ouvert devant un banc. D'après ce qui ressort des premiers éléments de constat, il s'agit d'une agression, l'homme et la femme ont été violemment frappés à la tête, le portefeuille de l'homme est ouvert près de lui sur le sol, il y a bien sa carte d'identité mais rien d'autre, pas d'argent, pas de carte bleue...

... Le fils d'Hectorion et d'Ernestine Champion, Brice, qui vit à Beijing (Pékin) où il

125

est professeur de Physique au Lycée Français de Beijing, et la compagne de Brice, Gwladys, ne sont prévenus du décès d'Hectorion et d'Ernestine que le surlendemain, dans un palace quatre étoiles des Seychelles où ils sont en vacances pour une semaine... Des Seychelles, Brice et Gwladys avaient prévu ensuite de passer trois semaines aux Caraïbes où ils ont loué un bateau, un petit yacht... Le billet d'avion, des Seychelles jusqu'à Paris, et de Paris jusqu'aux Caraïbes, avait été acheté "à l'arrache" sur Internet, sans aucune assurance en cas de "non départ"...

"Bon sang, quelle idée ils ont eu, les vieux, eux qui d'ordinaire ne vont qu'à la campagne et restent en France et ne partent que hors vacances scolaires, d'aller "bailler leur fesses" au Luxembourg en camping! Maintenant ça va être la galère pour trouver un vol pour Paris, pour dès demain voire aujourd'hui même si possible... Et, pour l'annulation de la location du bateau aux Caraïbes, pour le remplacement du vol Seychelles Paris initialement prévu le 25 juillet par un autre vol le 23 ou le 24, bonjour!" ... Gueule comme un putois, Brice, professeur de Physique au Lycée Français de Beijing (Pékin)...

... *Firmin le solitaire*

Tous les dimanches, le long de la piste de Bukenvo, vers le bourg le plus proche, il cheminait, Firmin le solitaire, dans le même costume à carreaux, avec sa casquette grise et ses souliers noirs, d'un pas égal, les mains enfoncées jusqu'au fond de ses poches. Les promeneurs du dimanche, en famille ou en groupe, le rencontraient, inévitablement.

Firmin le solitaire ne saluait jamais, marchait tout droit devant, sans un écart, aller-retour au bourg. Depuis des années, entre trois et cinq heures, le dimanche après-midi, dans un sens ou dans l' autre, on l' apercevait.

Sa promenade du dimanche était un rituel, son unique sortie.

Il demeurait dans une petite maison délabrée, en bordure de la voie ferrée, à quelques kilomètres du bourg. Il travaillait à l'usine du pays, intégré dans une équipe d'assemblage de pièces détachées, ne parlait pas, ne riait pas, n' avait aucun contact avec ses camarades d' atelier. Il n' était pas du pays ; venu, un jour, avec son sac sur le dos, il se rendit à l'usine, fut embauché comme mécanicien, accepta ces tâches répétitives, tel un robot placé dans une chaîne de montage. Tous les soirs, il regagnait une maisonnette sans confort. Au début du mois, il payait son loyer.

126

Personne ne savait d' où il venait, ni s'il repartirait un jour. On ne lui connaissait pas de petite amie, et jamais, il ne se rendait à la ville voisine.

Les gens se demandaient bien ce qu'il faisait de son argent, puis qu' il ne dépensait rien et vivait sans besoins autres que ceux, très élémentaires, de son modeste entretien.

Un matin, un lundi, des employés de la voie aperçurent sur le rail, un homme coupé en deux. C'était Firmin le solitaire, dans son costume à carreaux.

Il fut incinéré au Crématorium du village. Et comme nul ne vint réclamer ses cendres, l' officier municipal et les employés du service funèbre placèrent l'urne dans une alvéole, au sous-sol de la Maison du Peuple, se recueillirent quelques instants, puis, attribuèrent un numéro, au-dessus du petit carré scellé. Au bout du délai de garde réglementaire, l'urne serait retirée, et les cendres éparpillées en plein champ.

L'usine s' agrandit, les jardins et les façades des maisons s' embellirent, il y eut des fleurs nouvelles, des fruits, des noces, des moissons ; les fermiers s' équipèrent en nouvelles machines agricoles, les dernières filles à marier se marièrent, les vieux du pays moururent dans leur lit, il y eut un ou deux infarctus, quelques virus inconnus sévirent dans la population locale, un homme se pendit dans une grange, les écoliers se réunirent autour d' étranges vestiges et de ruines mises à jour par les archéologues, quelques bonnes histoires, bien salées, de cocufiage, circulèrent de porte à porte. Un guérisseur, exerça ses talents, un sorcier jeta des sorts, un " fada", au fond des bois, recueillit des dizaines de chats errants, des " messes noires " attirèrent les femmes les plus médisantes, les doryphores dévorèrent les feuilles des pommes de terre ; une vache fut peinte aux couleurs du village, tirée sur le champ de foire, hissée sur la tribune d' honneur à l' occasion d'une exposition inter régionale où l'on ne primait que des bêtes sélectionnées, par un jeune paysan en mal de popularité qui voulut faire une blague...

Un enfant du pays, un jour, demanda à sa mère ce qu'était devenue cette naine

difforme, bossue, impotente, aussi laide qu'un pou de lama, aussi sale qu'un nombril encrassé, qui recevait, tous les dimanche après-midi, un grand gaillard sec et maigre vêtu d'un costume à carreaux.

-- Vers la fin de l'hiver dernier, je crois bien, un samedi, une fourgonnette de l'hôpital s'est arrêtée devant la maison de la naine.

Je les ai aperçus en traversant la rue pour aller à la boulangerie : deux types en blanc, ils sont entrés dans la maison, sans frapper, ouvrant brutalement la porte, puis ils sont ressortis, tirant la naine hurlante comme un paquet de linge sale. Cela s'est passé très vite...

... *Pendaison de crémaillère*

En face d'un grand champ d'iris que n' a pas encore avalé le lotissement Les

127

Alouettes, en ce soir de juin dans le salon salle à manger de Pierre et d'Isabelle dont la porte fenêtre grande ouverte donne sur le champ... Sont réunis les potes et les potesses de Pierre et d'Isabelle qui fêtent leur pendaison de crémaillère...

Pierre et Isabelle, un couple de trentenaires "bien dans leurs baskets" tous deux cadres dans une société de design et propriétaires lui, d'un Duster Dacia 4X4 et elle d'une Suzuki Ignis, viennent de s'installer dans leur nouvelle maison en bordure du lotissement Les Alouettes.

Ils ont un labrador Isidore, un chat Snoupy et un petit garçon Hectorion âgé de 7 ans...

...Cadre technico-commercial et chargé du développement de sa société de design... Et maire de son village de surcroît, Pierre sa trentaine confortable et bardée de certitudes, est un homme de sang chaud, d'esprit frondeur... et parfois un peu lesté dans ses élans d'empathie, en particulier avec ses collègues féminines...

Il se demandait bien, Pierre, son verre à la main, lors de la pose pour la photo souvenir, quelle cour lui faire à cette amie de sa femme, Sophie, qui n'arrêtait pas entre autres afféteries, de délicatement repousser une mèche de cheveux sur un côté de son visage ou de se passer un doigt sur ses lèvres...

D'ailleurs -soit dit en passant- c'est fou, fou archi fou... Tout ce que l'on observe en matière de comportements, de gestuelles, de façons d'être dans le vent de la mode, de beaucoup de gens (jeunes ou vieux, femmes ou hommes ou adolescents) dans le monde où nous vivons... De façons de s'habiller, de parler une sorte de javanais anglicisé... dans des relents tout cela, de mayonnaise éventée lors de ces apéritifs dînatoires et festifs de diverses réunions de convivialité entre amis... Où les visages caramélisés se mangent avec des yeux n'ayant que des effets de regard sans vrai regard...

Sophie s'était faite à l'occasion reine du chant, et entonnait un air de danse des canards, son verre levé et se tortillant le derrière... Et Pierre se disait " bah, un tout petit coup de canif dans le contrat, ça s'ra pas le premier ni le dernier" ...

C'est qu'il ancrerait bien, Pierre, son âme de gai luron dans le coeur de cette Sophie toute saoule en plus de Martinis et de punch créole, de propos grivois...

... Hectorion, du haut de ses 7 ans surplombait la fête, écartant les rideaux du cagibi débarras où ses parents lui avaient dressé un lit pliant... Toutes les pièces dont sa chambre, ayant été réquisitionnées...

Et il ne dormait pas, Hectorion, il assistait, comme en coulisse de décor de théâtre, à la grande fête donnée par ses parents... Et il se disait : "quand je serai grand, que j'aurai un boulot, que je serai marié et que j'aurai une maison, je ferai jamais de pendaison de crémaillère, c'est de la frime tout ça" !

128

### *... L'enterrement d'Ernestine*

C'était l'enterrement de cette pauvre Ernestine, âgée pour mourir, de 87 ans...

Étaient présents ses six enfants, Justine l'aînée 64 ans, Georgette 61 ans, Simone 59 ans, Arthur 58 ans, Jocelyn, 54 ans, et la dernière Pascaline 48 ans... Ainsi que quelques connaissances, habitants du village de Saint Amond La Palu...

Cette pauvre Ernestine durant les deux dernières années de sa vie, en maison de retraite médicalisée service des grands handicapés, n'était pour ainsi dire plus qu'un "légume"... Mais un "légume" cependant, qui avait encore par moments et même durant plusieurs jours, "quelques fibres de sensibilité", de telle sorte qu' Ernestine arrivait à reconnaître déjà ses proches, ses enfants, et les personnes amies qui venaient lui rendre visite.

Une fois passés ses 80 ans, Ernestine avait assez rapidement décliné, en ce sens qu' elle "avait des oublis" et perdait quelques uns de ses repères de temps, de lieu, d'espace... Mais tout de même pas au point de devenir dépendante de ses proches ou d'autres personnes, puisqu'elle tenait sa petite maison, entretenait un coin de jardin, préparait ses repas, sa soupe du soir, passait ses journées à recevoir du monde (des voisins, des connaissances), à regarder le soir la télévision devant laquelle elle s'endormait d'ailleurs assez souvent...

C'était sa deuxième fille, Georgette, celle qui habitait dans le village voisin, La Bretèche, à 3 km, qui l'amenait faire ses courses, ainsi qu'à la banque, chez le médecin, à Remonville, le gros bourg le plus proche.

En accord avec leur soeur Georgette qui "avait pris en main" les affaires d'Ernestine ; Justine, Simone, Arthur, Jocelyn et Pascaline, avaient décidé que leur mère, selon eux "fragilisée" et ayant quelques "trous de mémoire", devait désormais être "plus surveillée" autant dire "dirigée"... De telle sorte que cette pauvre Ernestine, éveillée dès le lever du jour, avec toutes ces heures devant elle jusqu'au soir, pouvant à peine aller une heure dans son jardin, étant fort limitée dans ses déplacements, dans sa liberté d'agir, trouvait les journées bien longues, d'autant qu'elle ne voyait plus venir personne chez elle à part son voisin le plus proche et une fois par semaine sa fille Georgette pour l'amener aller retour vite fait en courses (et basta, les courses sorties de la voiture, la fille se barre, elle a "des tas de choses à faire")...



Ernestine avait été toute sa vie durant, une femme simple, humble, et si dévouée pour ses enfants, pour son mari, pour les gens autour d'elle, qu'elle en était arrivée à ne plus exister pour elle même, et à sans cesse rendre service sans contre partie ... Soit dit en passant "à sens unique" ni merci ni bonjour ni merde en retour en réponse pour parler en appelant un chat un chat...

C'est fou de que les gens "sûrs d'eux", qui ont plus ou moins bien réussi dans la vie, bardés de certitudes (et de préjugés)... Font peu cas des personnes "humbles et simples" qu'elles déconsidèrent, et devant lesquelles elles passent, ou qu'elles

129

dominent...

Le jour de l'enterrement de cette pauvre Ernestine, ils étaient tous là, la larme à l'oeil... "Ah elle était ceci elle était cela"...

Quant au curé, en supposant, en "partant du principe" qu'il "n'en pensait pas moins"... Il ne pouvait pas se risquer à se lancer dans une "fustigeante homélie" mettant plus ou moins en cause les enfants d'Ernestine ainsi que pas mal de gens à vrai dire...

... L'hypocrisie, dans les relations, sur fond de consensualité dans la pensée, dans une forme de "morale du monde" et de soit disant "bienpensance", et dans les comportements des gens, a toujours "schmucté" le cornichon, la vinaigrette et la mayonnaise éventés avec des relents de sexe sale ou de crevettes amonniaquées...

Et c'est fou ce que l'on se complait, ce que l'on se conforte, dans ces relents de vinaigrette et de crevettes, entre gens "civilisés" et "de bon aloi" (mais avec une pierre à la place du coeur et en se foutant de la bonté, de l'humilité, de la fragilité de certaines personnes)...

*... Les cloportes ne font pas de « stories » sur les réseaux sociaux, comme en font au kilomètre de page Facebook, les humains...*

*Du moins un certain nombre d'humains de toutes générations (peut-être même que les seniors et les seniores, en stories, battent les adolescents à la course)...*

*Comment les cloportes, communiquent-ils entre eux ?*

*Nul ne le sait. Pas même les entomologistes qui s'intéressent au « langage » des insectes.*

*L'on peut imaginer, par des ondes, par des phéromones...*

*Quoi qu'il en soit, l'on n'entend rien, rien de rien, à ce que « racontent » les cloportes. Il faudrait les imaginer, réunis en quelque endroit sombre et humide, sur le sol en ciment d'un garage ou d'une cave, entre deux caisses contenant des objets usagés destinés à être portés en déchetterie... Composant ensemble une rhapsodie...*

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



### Les auteurs comptent sur vous